

66e année, No 26

Montréal, 6 novembre 1954

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

DANS CE NUMERO :

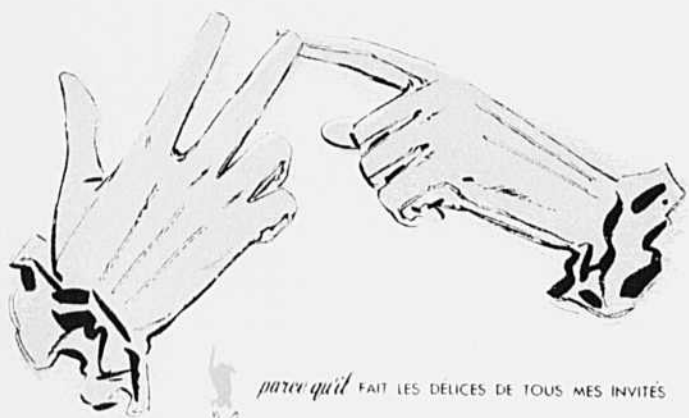
- LES RISQUE-TOUT DU CINEMA
par LEOPOLD MASSIERA
- LE CENTENAIRE DU CIMETIERE
DE LA COTE-DES-NEIGES par Remy LAURENT
- DANS LE MONDE SPORTIF par OSCAR MAJOR
- ETAIT-CE LA MAIN NOIRE !
Un roman policier par ALAIN ROBERT

*Rock Hudson
et Jane Wyman*



J'aime le vin léger

Manor St. Davids



parce qu'il FAIT LES DÉLICES DE TOUS MES INVITÉS

parce que SON PRIX D'ACHAT CONVIENT À MON BUDGET

parce qu'il REHAUSSE L'ÉCLAT DE TOUT REPAS

parce que SA SAVEUR EST SI DÉLICIEUSE

parce qu'il SE SERT EN TOUTE OCCASION

Les bons vins
canadiens de **Bright**

— DEPUIS 1874

Pour obtenir votre copie gratuite du livret magnifiquement illustré intitulé: "La Cuisine au Vin," écrivez à Bright's Wines, Lachine, P.Q.

*** ANECDOTES ET PENSEES

Je me presse de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer.
BEAUMARCHAIS.

Quand on cède à la peur du mal on ressent déjà le mal de la peur.
BEAUMARCHAIS.

Médiocre et rampant, on arrive à tout.
BEAUMARCHAIS.

Ni l'ignorance n'est défaut d'esprit ni le savoir n'est preuve de génie.
VAUVENARGUES.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637*

GEORGES POIRIER
Président

JEAN CHAUVIN
Directeur

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

GERARD VIOT Secrétaire de la rédaction
ODILON RIENDEAU Chef du tirage

ABONNEMENTS: LE SAMEDI

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO: 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



LE CHANSONNIER DE LA SEMAINE

ANDRE CLAVEAU SE DESTINAIT A LA PEINTURE

UN JOUR un décorateur dessinait en chantant sans penser qu'il abandonnerait son crayon et sa palette. Il fréquente l'école Boule pendant quatre ans et l'on peut voir de temps en temps des affiches qui portent la signature d'André Claveau.

Produit international, il est petit-fils d'Anglais et possède une grand-mère espagnole, grâce à son père cependant il a hérité d'un nom bien français.

Il faut dire que les chanteurs ne sont pas très aimés des comédiens, et cette inimitié qui existe entre eux, se justifie bien souvent. Combien d'artistes de valeur ont refusé de jouer dans un film qui mettait en vedette un ténor à la mode. Or Claveau aime chanter sans doute, mais il désire jouer la comédie et il serait fort tenté par une pièce qui ne comporterait pas une seule note de musique.

Récemment un comédien bien connu (dont nous taïrons le nom) à qui l'on proposait un film avec le tombeur de ces dames refusa net; puis sa nature indolente le fit accepter à la suite de la pression constante du producteur:

«Je sais bien que certains prétendent qu'on ne désire que les entendre chanter, sans doute, mais si la petite sauce qui est autour est bonne, ça n'en sera que mieux». Claveau a d'ailleurs une certaine culture, et la culture ne nuit jamais à un artiste qui participe pour sa part au rayonnement de l'esprit. Chez lui, comme chez beaucoup d'autres, heureusement, on retrouve cette joie du travail si reconfortante. Il aime son public. Il aime chanter pour lui, il s'ennuie loin du spectacle. Les mauvaises langues le traiteront de cabot, mais peu importe, ne faut-il pas toujours trouver des défauts aux gens! Comme ils seraient malheureux s'ils n'avaient rien à critiquer tous ceux qui s'occupent à épier la vie des autres, et surtout des artistes.

Confortablement installé dans un fauteuil il parle avec volubilité, l'oeil éclairé de son sujet. Vêtu d'un costume du meilleur faiseur, il croit à la publicité. D'ailleurs, s'il n'y croyait pas il renierait son premier métier, celui qu'il aimerait reprendre pendant ses heures de loisir. Mais, après ses émissions, ses enregistrements ou ses répétitions, il ne lui reste guère plus de temps que pour le sommeil.

Pour terminer, on peut affirmer que, contrairement à une réputation qui s'est établie d'une façon un peu hâtive et inconsidérée, il n'est pas du tout garçon à faire des chichis et sa cordialité reste vraie et de bon aloi. C'est un type sympa. Je me souviens que lors de son passage à Québec, le poste de radio qui m'employait à l'époque, m'avait demandé d'entrer en communication avec lui pour en obtenir une entrevue. Et bien, croyez-le ou non, mais nous avons dû reprendre trois fois l'interview, des troubles techniques en ayant empêché la réalisation parfaite la première fois. Pas un geste d'impatience et pas une parole arrogante, voilà comment la victime de ce petit incident avait pris la chose. Quoi qu'on en dise, les vedettes ne sont pas toutes des êtres insupportables...

Afin que vous vous rendiez compte de la parfaite fidélité des disques bon marché que nous offrons

3

DEUX

de ces trésors musicaux
seront à vous
pour seulement

10¢

disque 12 po., pur Vinyl, longue durée (33 1/3 tours) — PARFAITE FIDELITE garantie

BEETHOVEN

5e SYMPHONIE

et sur l'autre face

SCHUBERT

SYMPHONIE "INACHEVÉE" No 8

**Vous pouvez maintenant vous
offrir vos oeuvres préférées —
symphonies, concertos, opéras, opérettes —
A MOINS DE LA MOITIE DU PRIX HABITUEL!**

En effet, grâce à cette offre de lancement, vous aurez l'avantage de posséder au complet — pour 10¢ seulement — la 5e symphonie de Beethoven et la 8e de Schubert (l'Inachevée), sur un disque de 12", longue durée, de fidélité parfaite. Nous vous faisons cette offre sensationnelle pour vous faire connaître cette entreprise qui met à votre portée les grandes oeuvres musicales sous le nom de "MUSIC TREASURES OF THE WORLD".

MUSIC TREASURES OF THE WORLD vous prouvera le plaisir de posséder une discothèque complète des grandes oeuvres musicales du monde... parfaitement enregistrées par les appareils électroniques les plus modernes dont la fidélité embrasse toute la gamme (30-15,000 cycles par seconde)... et tout ceci pour moins de la moitié du prix que vous devriez normalement vous attendre à payer. Le prix de ces disques, au détail, est ordinairement de \$5.95. Mais, la certitude de les écouter chez nos membres supprime les frais que représentent les disques invendus et, d'autre part, notre outillage de production massive nous permet d'offrir exclusivement à nos membres ces disques de 12", longue durée, de fidélité parfaite, pour \$2.98 pièce.

QUE COMPREND CE PROGRAMME MUSICAL ?

"Music Treasures of the World" met à votre portée et à celle de vos enfants les grandes oeuvres, sérieuses ou légères, des meilleurs compositeurs, Bach, Beethoven, Brahms, Mozart, Tchaïkovsky, Gershwin, etc. L'exécution, particulièrement soignée, par des orchestres symphoniques de renommée internationale, sous la baguette de chefs tels que Walter Hendl, Hans Swarowski, Dean Dixon, Kurt Graunke, etc., est enregistrée à la perfection, spécialement pour ces nouveaux disques de longue durée.

VOUS APPRENDREZ AINSI A APPRECIER LA GRANDE MUSIQUE

En acceptant cette proposition alléchante, vous serez automatiquement inscrit à notre cours d'initiation à la musique, un cours fascinant... absolument gratuit. Chaque mois, vous recevrez, GRATIS, une nouvelle section du cours, qui vous aidera à comprendre les beautés de la musique et à apprécier, comme les critiques et les compositeurs eux-mêmes, toutes les musiques.

Les commentaires et le cours d'initiation ne sont qu'en anglais, mais les grandes oeuvres musicales dont ils traitent parlent un langage universel.

FONCTIONNEMENT DE CE PROGRAMME MUSICAL

L'achat du disque que nous vous offrons ci-dessus pour 10 cents ne vous oblige en rien à acquérir un autre disque des "Music Treasures of the World". Toutefois, nous serons heureux de vous adresser une carte de membre de notre Association. A ce titre, vous recevrez chaque mois un nouveau disque de 12", longue durée, au prix spécial, consenti à nos membres, de \$2.98 seulement (plus quelques cents pour les frais de port et d'expédition). Si vous ne désirez pas acquérir de disques, il vous suffira de nous retourner le bon à cette fin.

N'oubliez pas — que vous décidiez ou non d'acquérir les disques suivants des "Music Treasures", vous recevrez le premier disque pour 10 cents seulement. Et vous recevrez encore gratuitement, chaque mois, une nouvelle section de notre cours. Aussi, envoyez-nous 10 cents immédiatement alors que vous pouvez encore avoir les deux oeuvres décrites ci-dessus des "Music Treasures". Afin de pouvoir entendre ces deux chefs-d'oeuvre, acceptez cette offre alléchante en postant le bon aujourd'hui même!



GRATIS COURS D'INITIATION A LA MUSIQUE



Chaque mois vous recevrez une étude sur l'un des aspects importants de l'initiation à la musique. Chaque livraison mensuelle vous parviendra gratis, tant que vous n'y renoncerez pas, que vous achetiez ou non nos disques.

MUSIC TREASURES OF THE WORLD,
1184 Castlefield Ave., Toronto 10, Ont.

S-11

DEUX oeuvres complètes — 10¢ seulement
5e Symphonie de BEETHOVEN

8e Symphonie de SCHUBERT

Veillez trouver ci-joint 10 cents en paiement complet du disque de 12", longue durée, décrit ci-dessus, et de la première étude de votre cours d'initiation à la musique que je pourrai conserver, même si je n'achète aucun disque par la suite. Chaque mois, comme membre de l'association, je serai avisé de la parution du nouveau disque, que je pourrai acquérir au prix spécial, consenti aux membres, de \$2.98 par disque, plus les frais de port et d'expédition. Toutefois, je me réserve le droit de refuser tous les disques qui me seront proposés et de renoncer à mon adhésion à n'importe quel moment. Il est entendu que je recevrai gratis une livraison par mois du cours d'initiation à la musique.

L'adhésion à l'association ne donne droit qu'à une souscription par famille ou par foyer.

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE.....

ZONE.....

PROV.....

AUX ÉTATS-UNIS : 100 SIXTH AVE., NEW YORK 13, N.Y.

MUSIC TREASURES OF THE WORLD, 1184 CASTLEFIELD AVE., TORONTO 10, ONT.

AUX ÉTATS-UNIS : 100 SIXTH AVE., NEW YORK 13, N.Y.

Une division de Sutson Limited

Quoi de neuf à l'Inco*?

Le béton voyage dans des tuyaux



La brochure illustrée "The Romance of Nickel" (en anglais seulement) sera envoyée gratuitement, sur demande, à toute personne intéressée.

VOUS avez déjà vu du béton qui sort d'un malaxeur? Pouvez-vous vous imaginer ce lourd amalgame de gravier et de sable mouillé coulant dans des tuyaux en acier de 6 pouces de diamètre... chassé par de brusques poussées d'air qui lui font franchir tous les coudes... projeté à plus de 200 pieds de hauteur pour enfin être guidé sous terre jusqu'à des profondeurs de 1600 pieds?

Lorsque les ingénieurs de l'Inco décidèrent qu'il serait plus avantageux d'employer le béton, au lieu du bois, pour les piliers de soutènement des diverses parties de la mine de Creighton, ils trouvèrent ce moyen de transporter à pied d'oeuvre le béton mouillé sortant du malaxeur.

On se sert des puissantes machines à air comprimé de la mine, pour faire voyager des centaines de tonnes de béton dans le dédale des galeries. C'est par l'application de méthodes nouvelles, comme celle-ci, que l'Inco augmente sans cesse le rendement de ses mines.

* THE INTERNATIONAL NICKEL COMPANY

OF CANADA, LIMITED • 25 OUEST, RUE KING, TORONTO

Léopold Massiera vous présente :

LES RISQUE-TOUT DU CINÉMA



MARCEL REY, le "risque-tout" No 1, président du club des Cascadeurs.

Le sympathique professeur de natation et d'éducation physique, Marcel Rey, qui est également vedette de cinéma, a eu l'idée, il y a déjà quelques années de créer sur la Côte d'Azur un Club de « Risque-Tout » identique à celui que dirige le dynamique Roland Toutain à Paris.

La filiale de la Riviera groupe quelques intrépides jeunes gens, pour la plupart originaires de la région ou y résidant depuis fort longtemps.

Ces gaillards, qui n'ont pas froid aux yeux et sont prêts à tous les exploits exigés par un metteur en scène voulant « faire vrai », ont nom : Gleb Bilderling, qui est le Secrétaire Général du Club et un excellent dessinateur par surcroît, Myrte Mathysens, Faccello, Viotti, Brun et le champion de natation Marcel Levet.

Leur président est, évidemment, Marcel Rey.

Depuis leur plus jeune âge, ces cascadeurs pratiquent tous les sports et s'entraînent continuellement pour se maintenir en forme, très souvent sur la plage de Nice, pour le plus grand plaisir des badauds.

Actuellement, le Club des Risque-Tout travaille sous les ordres de Sacha Guitry pour les besoins des prises de vues de sa superproduction « Napoléon ».

Ces audacieux casse-cou ont déjà participé, auprès de Daniel Gélín qui incarne Bonaparte, à la mémorable prise de Toulon qui fut tournée sur les remparts du vieux Fort Carré d'Antibes.

Un accident regrettable mit en évidence le danger constant que courent les intrépides « Risque-Tout ».

En effet, un amateur a voulu se joindre à eux. Au cours d'une chute, il s'est grièvement blessé et, malheureusement, il restera infirme pour le restant de ses jours.

Marcel Rey est régisseur adjoint de ce film. Il entrainera ses cascadeurs à sa suite pour les prises de vues de la bataille de Marengo, du passage de la Bérésina et de Waterloo.

Dans « Napoléon », notamment à propos du siège de Toulon, on verra ce que l'on n'avait jamais vu jusque là au cinéma, des bombes éclater directement sous les soldats et non plus à côté.

Pour tourner ces séquences vraiment réalistes, quelques « Risque-Tout » ont été blessés et brûlés.

Décidément, le métier n'est pas de tout repos !

Une ravissante et jeune comédienne, Claude Rey, fait partie du Club.

C'est la seule « cascadeuse » du cinéma français.

Claude Rey, qui fait partie de la Compagnie d'Art Dramatique de Paris, dans le film Napoléon, incarne « Laetitia » jeune.

Elle a doublé Colette Marchand dans les scènes périlleuses de « Par ordre du Tsar » et Sophie Desmarets dans « Mon Mari est Merveilleux ».

Les Risque-Tout ont fait sensation dans les scènes de bagarres de « La Taverne de New-Orléans ».

Errol Flynn, pourtant un maître en la matière, fut émerveillé par leur audace et leur brio. C'est lui l'auteur du scénario, son premier, et il n'avait pas menagé les scènes dures.

Bill Marshall réalisa, grâce aux cascadeurs niçois, des scènes dignes des meilleurs films américains.

Les Risque-Tout parurent ensuite dans « Capitaine Sans Peur », un film américain en Technicolor de Raoul Walsh avec Gregory Peck.

Certains passages furent filmés sur la Côte d'Azur, en particulier les scènes de combat où le « Capitaine anglais Hornblower » affrontait les Français.

Dans « Mon mari est merveilleux », d'André Hunebelle, avec Fernand Gravey et Sophie Desmarets, les Risque-Tout furent encore sur la brèche.

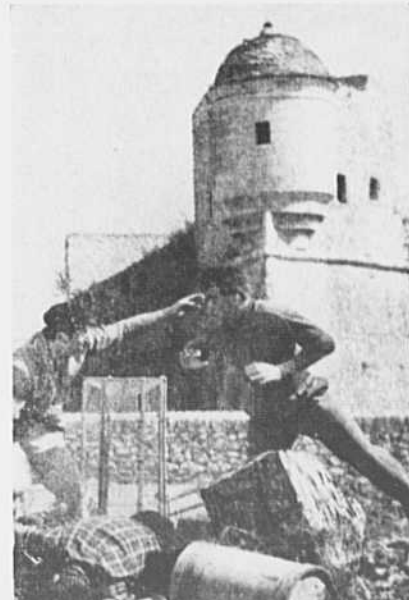
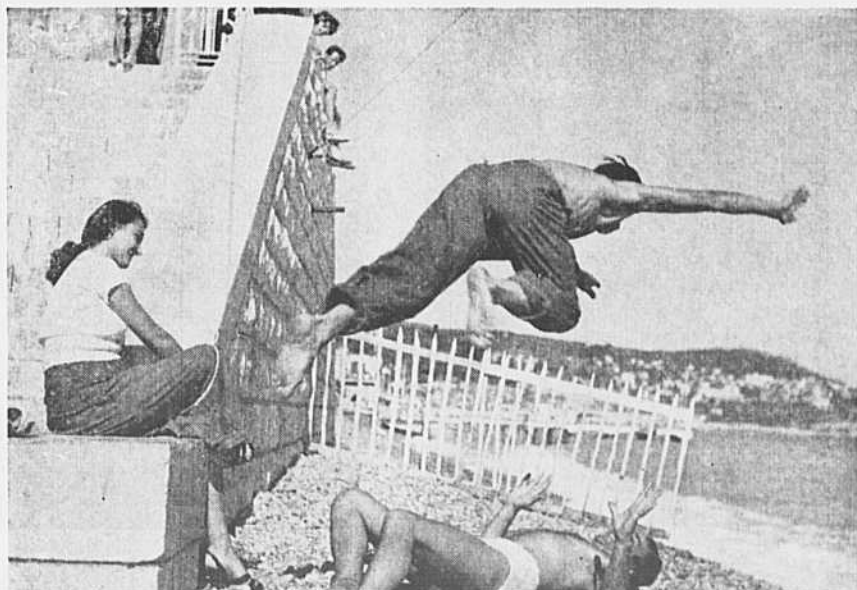
Ils parurent même dans quelques séquences du célèbre « Fanfan la Tulipe », auprès de Gérard Philipe et de Gina Lollobrigida.

Dans « Monsieur Scrupule, gangster », avec Yves Vincent et la sculpturale Tilda Thamar, les Risque-Tout se montrèrent sous l'aspect de dangereux hors-la-loi. Marcel Rey, qui incarnait le gangster marseillais « Le frisé », se fit remarquer dans une belle bagarre l'opposant à Yves Vincent.

[Lire la suite page 30]



DANIEL GELIN (Bonaparte), HENRI VIDAL (Murat), BRUN (Kléber), et le "risque-tout" GLEB BILDERLING au cours du tournage du film Napoléon, la dernière superproduction de Sacha Guitry. — Ci-dessous, de gauche à droite : le métier demande un rude entraînement : on voit ici MARCEL REY et GLEB BILDERLING au "travail" sous les yeux amusés de leur collègue CLAUDE REY. — GLEB BILDERLING fait un "plongeon-maison" avec TANIA TEREFTIEFF sur son dos. Elle en sera quitte pour sa peur. — Une scène tournée par MARCEL REY et YVES VINCENT pour le film Monsieur Scrupule, gangster. A vouloir "faire vrai", on se retrouve souvent à l'hôpital.



POUR CEUX QUI, SOUS MONTRÉAL, REPOSENT DANS LA PAIX DU SEIGNEUR, PÈLERINAGE AU CIMETIÈRE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES

par REMY LAURENT

Si l'Homme révèle son passage et ses civilisations par ses nécropoles, le Chrétien se distingue en ajoutant au besoin qu'éprouve tout être pensant de se survivre à lui-même, ne serait-ce que dans la mémoire de ceux qui restent, cette merveilleuse certitude de l'égalité de tous devant Dieu et devant la mort qui doit nous conduire à son Tribunal. Et il l'a tout de suite prouvé dans les catacombes.

Mais trop souvent la nature et les exigences de la vie reprennent le dessus de sorte que le chrétien tend à oublier cette vérité profonde pour étaler dans ses nécropoles la vanité et l'inégalité des choses de ce monde.

Nous n'allons pas dire par là que les riches n'ont pas le droit d'honorer leurs morts par de riches funérailles et en leur édifant un monument qui défiera les siècles; nous pensons simplement que la solidarité chrétienne ne doit cesser de se manifester pour assurer aux pauvres une sépulture décente, marquant bien le respect que nous devons aux Enfants de Dieu. Il ne faudrait pas que la simplification des enterrements pauvres puisse être interprétée comme un mépris de ceux qui ne peuvent payer.

Voilà pourquoi, dans sa grande sagesse, l'Eglise a voulu qu'une fois par

De haut en bas et de gauche à droite : le monument aux Patriotes de 1837-38. On se souvient des rudes années et des condamnations à mort dont 12 exécutées. Ce monument a été érigé en 1858 par les soins de l'Institut canadien. Il est malheureusement dans un état déplorable. Les plaques ne tiennent plus que par des fils de fer. — Honoré Beaugrand, journaliste (1849-1906). Né à Lanoraie, il a parcouru le continent et est revenu à Montréal pour y fonder le journal *La Patrie*. Maire de Montréal en 1885, il a également été l'auteur de livres marquants. — Louis Fréchette (1839-1908), avocat, homme politique et écrivain. Il fut un temps député de Lévis aux Communes. Sur le côté de son monument est gravé son dernier sonnet. — Sir Georges-Etienne Cartier (1814-1873), monument exécuté par Philippe Hébert en 1888. Né à St-Antoine-sur-le-Richelieu, il a pris une part active aux troubles de 37, fut député de Verchères et premier ministre. Chef du parti conservateur, il a participé à la formation de la confédération canadienne. — L'honorable J. Israël Tarte (1848-1907), journaliste et homme politique né à Lanoraie. Il fut député de Bonaventure à la Législative, puis de Montmorency, puis de l'Islet aux Communes. Il se rattache à Wilfrid Laurier et devint ministre des travaux publics, mais se souleva de nouveau quand il fut question d'envoyer des Canadiens combattre les Boers en Afrique du Sud. Il a écrit plusieurs livres. — Ce monument est le plus ancien du cimetière catholique de Montréal sur la Côte des Neiges. Il a été érigé à l'honorable Jacques Philippe Ignace Villamonte Liennard Saveuse de Beaujeu. Né à l'Île-aux-Grues en 1770, il est mort du choléra asiatique en 1832. Il a été promoteur de Montréal et conseiller législatif de la province. — Le monument aux fondateurs de la Société St-Jean-Baptiste dont le premier initiateur fut Ludger Duvernay, en 1834.

où, en cent ans d'histoire, ont été ensevelies les dépouilles terrestres de plus de 850,000 âmes.

Reportage photographique de Raoul Clouthier.

an au moins les vivants honorent leurs morts et méditent sur leurs tombes.

Pour la centième fois cette année, pendant la semaine de la Fête des Morts, les Montréalais prendront le chemin de notre cimetière. Ils y feront visite à la grande famille de ceux qui ont forgé l'histoire du Canada en y imprimant plus ou moins leur personnalité.

Au fil de l'Histoire.

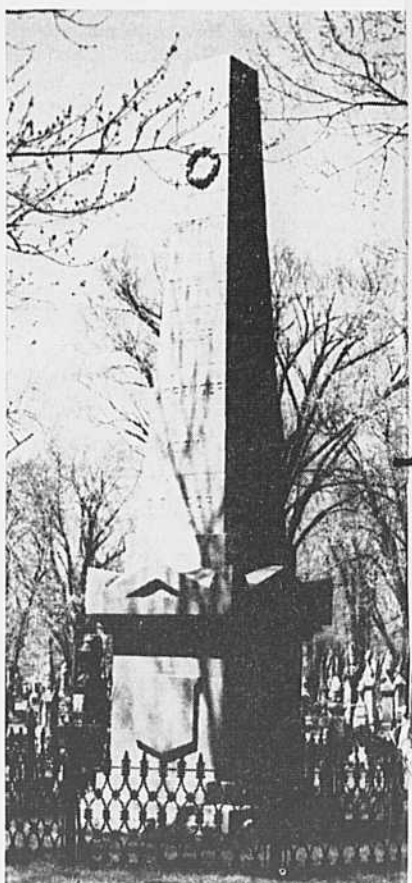
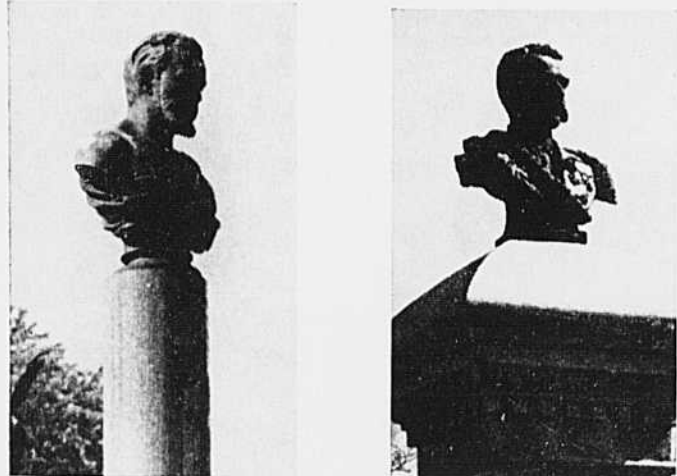
De 1642 à nos jours, Ville-Marie et Montréal ont eu onze cimetières catholiques.

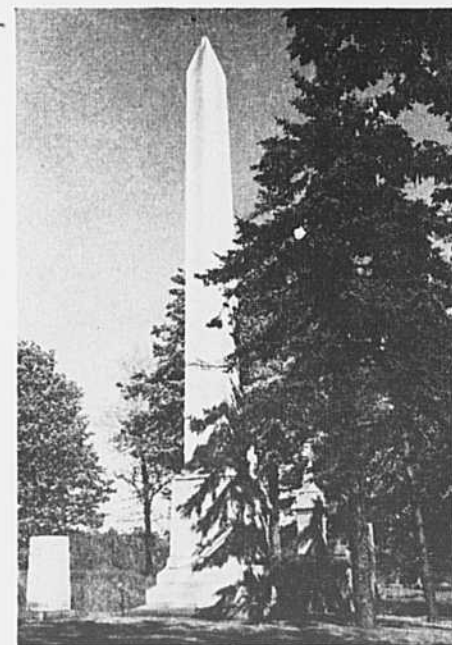
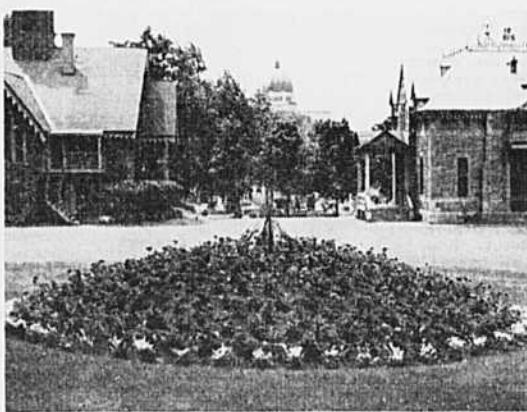
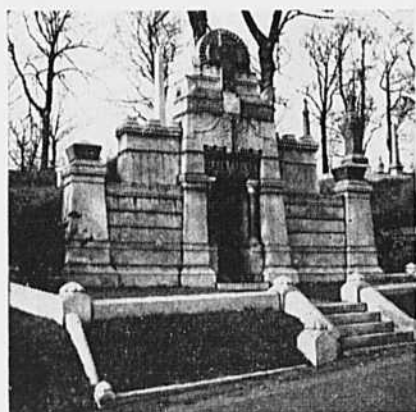
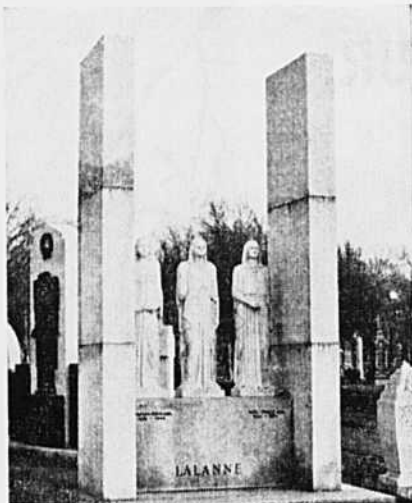
Le premier, dit cimetière du Fort, était établi sur la pointe de terre située au sud de la rivière St-Pierre, soit entre le fort de M. de Maisonneuve et la pointe voisine sur laquelle M. de Callières construisit plus tard sa demeure. Il était en somme là où se trouvent maintenant les bureaux de la Commission du port. Les premières sé-

pultures ont été creusées pour trois colons massacrés par les Indiens. Jusqu'en 1654, date de sa fermeture (en raison des inondations), on y ensevelira 17 colons, 5 enfants et 11 sauvages.

Le deuxième cimetière était situé Place d'Armes, au coin de la rue St-Sulpice. 75 personnes y furent ensevelies durant son premier usage. D'autres nécropoles ont été ouvertes puis fermées dans le voisinage. En 1683, on ouvre le grand cimetière, ou cimetière de l'Hôpital. En service durant un siècle, il sera principalement affecté aux pauvres et aux soldats et comportera deux enclaves, une pour les sauvages et une pour les bannis. En 1691, on ouvre un autre cimetière près de la Place d'Armes. Celui-là, plus près des remparts, était destiné aux familles aisées de Montréal mais qui n'enterraient cependant pas leurs morts dans l'église, sous le banc de famille. Il sera fermé en 1796.

De haut en bas et de gauche à droite : Sir Adolphe Chapleau (1840-1898). Né à Ste-Thérèse-de-Blainville, avocat et député de Terrebonne aux deux Chambres, avocat général du Québec en 1873, secrétaire de la province en 1876, il devint par la suite chef du gouvernement, premier ministre et lieutenant-gouverneur de la province. — Sir Lomer Gouin (1861-1929), avocat et homme politique, né à Grandines. Il a été député de Portneuf à la Législative, ministre des travaux publics, procureur-général et premier ministre de la province. Député d'Outremont aux Communes et lieutenant-gouverneur du Québec. — Monument de la famille Beaubien, lignée de financiers qui n'a cessé de fournir des hommes de premier plan à l'élite canadienne-française. C'est le Dr Pierre Beaubien qui a fondé la municipalité d'Outremont. — Dr Daniel Tracey, né en Irlande, mort du choléra à Montréal en 1832. En 1826, il a fondé le *Vindictor*, journal patriote. En 1832, il est élu, non sans bagarre, par Montréal-Est aux Communes. — Henri Bourassa (1868-1952), né à Montréal. Il a été député de Labelle aux Communes et a démissionné pour protester contre la participation du Canada à la guerre des Boers; député de St-Hyacinthe à la Législative puis député encore une fois de Labelle aux Communes. Il a fondé le quotidien *Le Devoir*. Il a été un des plus grands orateurs que le Canada ait connus. — Joseph Versailles (1881-1931), fondateur de Montréal-Est. — Ce monument érigé à la famille Godin marque bien plus parce qu'il abrite les restes du poète William Chapman (1860-1917), dont le nom est inscrit modestement sur le côté.





Tout allait ainsi pour le mieux, quand, vers la fin du XVIII^e siècle, les épidémies, choléra et autres, font de nombreuses victimes dans la région. On enregistre 84 décès en 1687, 120 en 1699, 222 en 1703, 161 en 1714. En 1733, la petite vérole fit 317 victimes à un moment où la moyenne des décès ne dépassait pas 125.

Pour toutes ces tristes raisons, on doit songer à agrandir les trois cimetières, ce qui se réalise en 1734 par l'acquisition du Terrain Pierre Guy appartenant à l'ancienne terre de Robert Lecavalier et de plusieurs autres.

De 1643 à 1800, on enregistrait 21,000 décès à Montréal.

Le début du XIX^e siècle est également marqué par de graves épidémies : 528 décès en 1810, 915 en 1825, 2,732 en 1832, 2,000 en 1833, 2,310 en 1834. C'est alors le cimetière du Faubourg St-Antoine, ouvert en 1799, qui reçoit les dépouilles mortelles, soit 57,000 corps en quelques années, non compris ceux qui seront victimes du choléra sur la Plaine Ste-Anne. Fondé sur l'actuelle Place Dominion, il a été agrandi plusieurs fois et comprenait à un moment une partie du terrain où aujourd'hui est édifiée la basilique. Il faisait 4 arpents. Ce site avait été choisi pour sa salubrité.

En 1821, on avait ouvert le cimetière de la Poudrière qui sera bientôt fermé et servira aux pauvres.

Ajoutons encore quelques informations. Le premier cimetière de Montréal le long du fleuve a été vendu en 1683 pour la somme de 950 livres au sieur Couagne, l'argent allant à la finition de l'église.

C'est en 1811 qu'on a fermé le vieux cimetière de la Place d'Armes. Plus tard on y retrouvera des ossements à diverses reprises et en particulier lors de la construction du Bloc Carron.

En 1724, on payera 10 livres au dénommé Laguerre pour aplanir ce qu'on appelait le Petit Cimetière, soit le pre-

mier installé au coin de la rue St-Sulpice (lors St-Joseph) et Notre-Dame

Notre-Dame-des-Neiges.

En 1642, la crue du fleuve menaçait la petite colonie installée à la pointe Callières, là où se trouve aujourd'hui le monument aux fondateurs de la ville. C'est alors que Maisonneuve plante une croix au bord de l'eau et fait le voeu de la transporter lui-même au sommet de la montagne si les flots cessent de monter. Exaucé, il s'exécute en 1643. Le sommet du Mont-Royal devient alors un lieu de pèlerinage où l'on célébrait de plus en plus souvent la messe. Un peu plus tard, Marguerite Bourgeoys fera remplacer la croix démontée par les sauvages et les intempéries. En 1661 on y bâtit même une chapelle qui sera baptisée Notre-Dame-des-Neiges par Marguerite Bourgeoys. Il est donc tout naturel que, par extension, ce nom s'applique maintenant au cimetière qui a eu cent ans le premier octobre dernier.

Cet emplacement a été choisi après bien des discussions. Il faisait alors 115 arpents et appartenait à M. Pierre Beaubien auquel la Fabrique de Notre-Dame l'achètera pour la somme de \$1,200. On procédera à des agrandissements au cours des années 1865, 1872, 1907, 1908. Il a aujourd'hui 400 arpents dont 35% de la surface sont encore disponibles aux concessions.

Les premiers lots sont vendus en 1854. La première personne à y être ensevelie sera Mme Thomas McCready (nous publions par ailleurs la photo de son monument). Son épitaphe est la suivante : « On memory of Jane Gilroy, wife of Thomas McCready, died May 27th 1855, native of Bethubet Co. Caven, Ireland. May her soul rest in peace. The first person buried in this cemetery ».

[Lire la suite page 35]

De haut en bas et de gauche à droite : dans un coin est la tombe mutilée de Joseph Guibord (1804-1869), imprimeur montréalais et membre de l'Institut canadien. Son enterrement donna lieu à un procès fameux qui marque dans les annales de la jurisprudence canadienne. — Le curieux monument du Dr Lalanne bien connu en son temps. — L'Honorable Denis-Benjamin Viger (1774-1861), né à Montréal, avocat et homme politique. Il a été député à la Législative et ira présenter les doléances des Canadiens devant le gouvernement anglais. Il a été conseiller législatif et prisonnier durant les troubles de 37-38. — Monument de Henri Hébert à L. O. David (1840-1926). L. O. David, sénateur en 1903, fut un historien de talent. — Typique parmi les cryptes que l'on voit au cimetière de la Côte-des-Neiges, celle de la famille Mélançon, d'architecture égyptienne. — Près des bureaux et de la chapelle, sous cette platebande repose le corps de Calixa Lavallée ramené des États-Unis en 1933. L'emplacement est digne du grand homme qui composa notre hymne national, mais on attend toujours le monument. — Une des sépultures les plus curieuses du cimetière de la Côte des Neiges est certainement celle de Pamphile Le May (1837-1918), député à la Législative et poète. Le monument est la copie de celui de Napoléon I^{er}, il est tapissé de poèmes écrits par son épouse en deuil. — Honorable Raymond Préfontaine (1850-1905), né à Longueuil. Avocat et homme politique, il a été député à la Législative et aux Communes, ministre de la marine et maire de Montréal. — Si l'on enjambe la grille pour passer dans le cimetière du Mont-Royal, on y retrouve, tout embroussaillée, la tombe du prêtre apostat Chiniquy (1809-1899). — Honorable Fernand Rinfret (1883-1939), journaliste et homme politique, né à Montréal. Directeur du journal Le Canada. Il a été député aux Communes, maire de Montréal et Secrétaire d'Etat du Canada.



DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

Saboteurs et gangsters

Ce sont les qualificatifs convenant le mieux à certains de ceux qui, directement ou indirectement, président aux destinées de la boxe professionnelle, aux États-Unis tout particulièrement.

N'est-ce point, en effet, faire œuvre de gangster que de détourner de leur sens véritable certains combats offerts, que de les truquer dans la proportion — et nous sommes aimable! — de trois sur dix? N'est-ce point faire œuvre de gangster que de payer certains hommes pour se coucher devant d'autres, devant ceux que l'on veut monter en épingle? Même devant ceux dont l'ascension, si rapide, si surprenante soit-elle, provoque fatalement l'intérêt des foules et, par conséquent, les belles recettes?

N'est-ce point faire œuvre de gangster que de procéder, comme on l'a fait, sinon à l'enlèvement, du moins au détournement de certaines vedettes, et cela au grand dam non seulement de l'honnêteté la plus élémentaire, mais encore des intéressés eux-mêmes?

N'est-ce point, par ailleurs, faire acte de saboteur que de rendre des décisions, systématiquement injustes, sinon parfaitement absurdes?

N'est-ce point encore pis que, par ignorance ou négligence, de couvrir de son pavillon les agissements troubles des gangsters précités, dont plusieurs font partie de la pègre américaine? Puis, d'admettre, comme l'on a admis, que les pesées d'un championnat du monde s'effectuent en privé, c'est-à-dire hors de la présence des personnes professionnellement qualifiées pour y assister? Et cela, alors que l'un des adversaires dépassait, comme par hasard, le poids limite de la catégorie, alors que ce fait était connu de tous et devait, par conséquent, attirer l'attention des dirigeants et non point être étouffé dans le silence d'un cabinet, fermé à double tour?

On dira peut-être que ces mœurs implantées dans la boxe, aux États-Unis, ne font que ressembler à celles en usage dans d'autres sphères! Grâce aux gangsters et aux saboteurs, la boxe, qui devrait être en pleine apogée, marche lentement, mais sûrement, vers la mort. Pour que vive la boxe professionnelle, les chroniqueurs sportifs américains devraient lutter de toutes leurs forces et ne pas hésiter à dénoncer toutes les saletés, que l'on s'acharne à y introduire, toutes les sottises qui la font mourir, tous les actes de sabotage ou de gangstérisme, grâce auxquels on l'assassine.

Heureux, sans contempler leurs nombrils!

Voulez-vous un spectacle sportif aussi passionnant et bien plus vertigineux qu'une course à pied ou une séance de boxe? Sur la Tour Eiffel de Paris, il y a 70,000 lampes électriques rouges, vertes, jaunes, blanches et bleues. Trois jeunes électriciens, dont l'âge varie de 21 à 29 ans, font tous les jours du sport, à 300 pieds de hauteur.

Ces trois braves prennent l'ascenseur, portant sous le bras un panier de lampes, paisibles mais se méfiant des chocs comme des ménagères, qui viennent d'acheter une ou deux douzaines d'œufs.

On en dépose un à 600 pieds, l'autre va jusqu'à 750 pieds et le troisième atteint le sommet de l'édifice. Il fait un peu de vent. La Tour vibre sourdement. N'importe, ils traversent des poutres, en dessus du gouffre, qui n'ont pas plus d'un pied de largeur, du même pas qu'ils se promèneraient sur le Parc Lafontaine.

Les voilà qui se glissent entre les fermes. On les voit, d'en bas, gros comme des mouches dans la chevelure d'acier, posant des lampes une à une et vérifiant, du doigt ou du regard, les plombs. Il n'est pas un point escarpé qu'ils n'atteignent et tout se passe à l'extérieur. Ils se promènent sur les flancs de l'édifice, vide dessous, vide dedans, vide à droite et à gauche, en l'air et sifflotent les airs des chansons de Charles Trenet et Tino Rossi!

La tête en bas, les pieds accrochés à une poutrelle, le panier suspendu entre les dents: voilà deux lampes posées. Un rétablissement, une petite marche rampante à 1,000 pieds du trottoir, en voilà encore deux qui luiront, ce soir. Une petite glissade sur la corniche, l'appui des pieds assuré sur deux rivets, une flexion du tronc, les mains en l'air, et voilà encore quatre lampes vissées.

Il y a des visiteurs qui tournent la tête pour ne pas voir ça! La galerie a le vertige!

S'il le faut, l'acrobatie a lieu la nuit. L'obscurité est refoulée par les 70,000 lampes. Et ce n'est pas parce qu'on est aveuglé par l'illumination ou que la ville au-dessous a sombré dans la nuit qu'on s'arrêtera!

Même dans le brouillard, ces trois braves électriciens-acrobates y vont, quoique ce soit plus glissant. Ce qui les embête, c'est quand les curieux leur disent « agiles comme des singes ». Ces curieux vont fort, quoi! Les singes ont quatre mains et la queue prenante. Eux, ils n'ont que deux mains! Et, encore, il y en a une, qui tient le panier. C'est tout de même supérieur, comme exercice, aux fantaisies d'un chimpanzé!

Parfois, il leur arrive des coups durs: un orage de grêle tombe sur leur petite affaire et leur bouzille 5,000 lampes, en sept minutes. Ils passent sept jours et sept nuits à réparer les dégâts.

Ça, c'est du sport vertigineux, n'est-ce pas? Ils sont, parfois, surentraînés. Pour nous, ce qu'il y a de plus beau, c'est que les trois mousquetaires du vertige ne s'aperçoivent pas, ne savent

pas qu'ils sont admirables! Tout de même, ils sont heureux et ne pensent pas à contempler leurs nombrils, comme le font bon nombre de vedettes de toutes les sphères!

Choses et autres

■ Le président de la Commission Athlétique de l'Etat de la Pennsylvanie, Frank Weiner, ne prise pas la lutte libre. Il vient de suspendre indéfiniment les lutteurs, employés par Toots Mondt et Rudy Dusek, tant que la qualité de ces mastodontes ne sera pas améliorée. D'après le président, les mêmes lutteurs s'affrontent cinq soirs consécutifs et l'Etat de la Pennsylvanie ne voit que les pires lutteurs, ceux de deuxième et troisième zone... De plus, il prétend que les promoteurs Toots Mondt et Rudy Dusek, deux anciens lutteurs, opèrent un monopole. Il n'y a rien de nouveau!... En Pennsylvanie, la lutte libre est considérée comme une simple exhibition, non pas comme un événement sportif.

■ Réponse à M. G. Spénard, Drummondville.

Dans le cas que vous nous présentez, le gérant ayant décidé d'accorder intentionnellement une passe gratuite au frappeur, l'arbitre eut raison de déclarer hors-jeu le cogneur, qui mit le pied sur le plateau, dans le but de frapper la balle lancée. Alors, vous auriez pu loger un protêt, que vous auriez perdu, sans autre forme de procès.

■ Réponse à M. J. Lacroix, C. Duhamel, Montréal.

Vous avez raison, un grand nombre de gérants des ligues majeures et mineures encouragent certains de leurs lanceurs à fronder des balles près des oreilles des meilleurs cogneurs adversaires, dans le but de leur faire une peur bleue au moyen d'une balle blanche.

Lors des dernières séries mondiales, Salvatore Maglie, le vétéran lanceur droitier des Géants new-yorkais, qui ont scalpé les Indiens au point de leur faire la coupe stupide de Hollywood, en quatre coups de hache d'affilée, n'a pas remis sa manie de lancer quelques balles-assommoir, qui énervent quelque peu les frappeurs n'aimant pas à se faire enlever un seul cheveu de la tête. Dans la première joute, il servit un plat de ces lentilles malodorantes, de ces grenades dangereuses pour le cuir chevelu, les os temporaux et même pour l'os mastoïde des opposants, dont l'assurance s'émiette quand la pilule fonce sur eux, à une vitesse de 100 milles à l'heure. On dirait que le « pompier » Sal prend un malin plaisir à voir les redoutables cogneurs ennemis se lancer par terre pour éviter d'être atteints. Al Smith, Larry Doby et Vic Wertz furent les plus souvent visés, au cours des deux joutes auxquelles il officia. A-t-il reçu l'ordre d'employer ce manège, peu catholique? Non, mais les gérants voient tous d'un bon oeil les lanceurs qui, de temps à autre, tentent d'enlever un pou sur la tête des gros cogneurs ennemis, en leur offrant une balle rapide près de la tête: Dust him off! Give him a hair cut! Et Léo est capable de crier ces paroles.

OSCAR MAJOR.



Un autre scandale est sur le point d'être mis à jour, dans le monde du ballon-au-panier, aux États-Unis. Des collégiens de Détroit et des universitaires de Chicago, vedettes de leurs équipes, auraient touché des sommes de \$500 à \$1,000 pour avoir vendu trois joutes importantes, depuis deux mois. Ils n'ont pu résister devant l'appât du gain, offert par des parieurs de profession!



Le charme de Bella Darvi a résisté aux terribles souffrances de trois ans en camp de concentration hitlérien. Elle est la protégée du président de la 20th Century Fox comme de l'épouse de ce dernier.

"SAVOIR AIMER POUR ÊTRE AIMÉE"

tel est le secret de

BELLA DARVI

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

(Notre correspondante à Hollywood)

APRÈS toutes les recherches qui ont été entreprises en Egypte par les archéologues dans l'espoir d'y découvrir quelques mystères des antiques pharaons, on pouvait s'attendre à quelques productions grandioses de la part d'Hollywood. Cela ne manqua pas, on nous présenta des films comme «Valley of the Kings», «Land of the Pharaohs», «Joseph and His Brethren», et la reprise de «The Ten Commandments». Je ne crois pas me tromper en disant que «The Egyptian» que vient de monter 20th Century-Fox est sans doute le plus colossal de tous. Bien qu'il compte des interprètes comme Jean Simmons, Michael Wilding, Victor Mature, Peter Ustinov et John Carradine, il semble que l'un des rôles les plus marquants soit celui que tient la protégée de M. et Mrs. Darryl Zanuck (président de 20th Century-Fox), Bella Darvi dont le nom de théâtre se compose des deux premières syllabes des noms de ses bienfaiteurs, Darryl et Virginia Zanuck.

Disons tout de suite que Miss Darvi est assurée du rôle de la danseuse de ballet, Nicole, dans le film à venir «The Racers», une réelle sinécure, en récompense de ses succès dans ses deux derniers films.

«On vous dira peut-être que j'ai un tempérament fort peu lymphatique, et l'on ne vous en aura dit que la moitié», fait en guise de bravade la blonde Bella dont la fort jolie taille est l'un des plus riches attributs.

«C'est sans doute pourquoi je ne me suis pas accordée avec «Tuffy» (il s'agit du fameux chat figurant dans le film, et qui, lui aussi, avait son «tempérament»). «Si les chats sont choses sacrées en Egypte, ils ne le sont pas à Hollywood». Ce fut fort heureux pour la jeune actrice qui s'en est tirée avec quelques égratignures, mais sans que son contrat ne soit endommagé.

«Dans ce film de grande envergure dont la mauvaise volonté de «Tuffy» éleva le coût des «repi-

ses» de scènes à plus de \$50,000, je me suis rappelé une grande vérité...

Et c'est...?

«Aimez tout d'abord, si vous désirez que l'on vous aime»...

«Il est vrai que je n'aime guère la compagnie des chats. Je me plais bien à les regarder lorsqu'ils s'amuse et font des mines comiques, mais je ne les touche pas. Les animaux, me suis-je laissé dire par quelque chimiste s'aperçoivent facilement si on les aime ou si on les craint. Les chiens, me dit-on, dont le flair est si aigu, sentent particulièrement cette différence. C'est la même chose chez les êtres humains, n'est-ce pas? Si ce n'est pas au moyen du même «flair», c'est par les mille et une petites attentions et délicatesses que l'amitié ou l'amour met en scène. En y réfléchissant, je me suis répété l'adage toujours d'actualité. Les bons procédés attirent la sympathie, les autres paient au centuple, par l'isolement où ils vous laissent».

Après ce préambule où j'apprends quelque chose que je n'ignorais pas, la blonde ou brune actrice (je l'ai vue dans les deux tons) m'apprend que son vrai nom est Bella Wegier, qu'elle est née en Pologne où elle était la fille d'un marchand. Dès ses plus tendres années, sa mère l'emmena à Paris où elle reçut son éducation.

Puis, ce fut le hideux hitlérisme, la guerre, le camp de concentration où, pendant trois ans, elle ressentit et subit toutes les affres de la faim, des humiliations. Après la libération, ce ne fut qu'après quelques mois de convalescence qu'elle put songer à reprendre une vie normale. Elle devint modèle et gagna le Prix d'Élégance décerné, chaque année sur la Riviera, à l'issue de la splendide parade d'été à Cannes.

Des «scouts de studio» l'ayant repérée, 20th Century-Fox retint la jolie fille et lui offrit Hollywood. La proposition était trop alléchante pour hésiter.



Bella dans «The Egyptian» avec le chat «Tuffy» dont les fantaisies n'ont pas coûté moins de \$50,000.

Après un entraînement à outrance au cours duquel elle se familiarisa avec l'anglais et l'art dramatique, on lui confia un rôle enviable entre Richard Widmark et Victor Francen, dans «Hell and High Water».

Miss Darvi est une sportive accomplie. Elle excelle au tennis, connaît tous les détours du ski, et la natation lui est un jeu. Les chevaux sont ses animaux préférés. Elle les trouve intelligents et facilement maniables. Aussi, la voit-on souvent le matin, au lever du soleil, saluer le jour et les quatre saisons qui s'y prêtent si bien en Californie, du haut de sa monture favorite.

La bonne impression que vous retenez d'un entretien avec cette petite femme de cinq pieds trois pouces vient sans doute de l'ardeur et de la vivacité de la conversation, effaçant une timidité naturelle qui se manifeste au premier abord.

Sa personnalité est loin de la banalité que l'on rencontre si souvent. Elle possède une voix riche, profonde et vibrante, et elle s'exprime gracieusement. Tout le monde ici vous dira qu'elle est l'image vivante du «sex appeal».

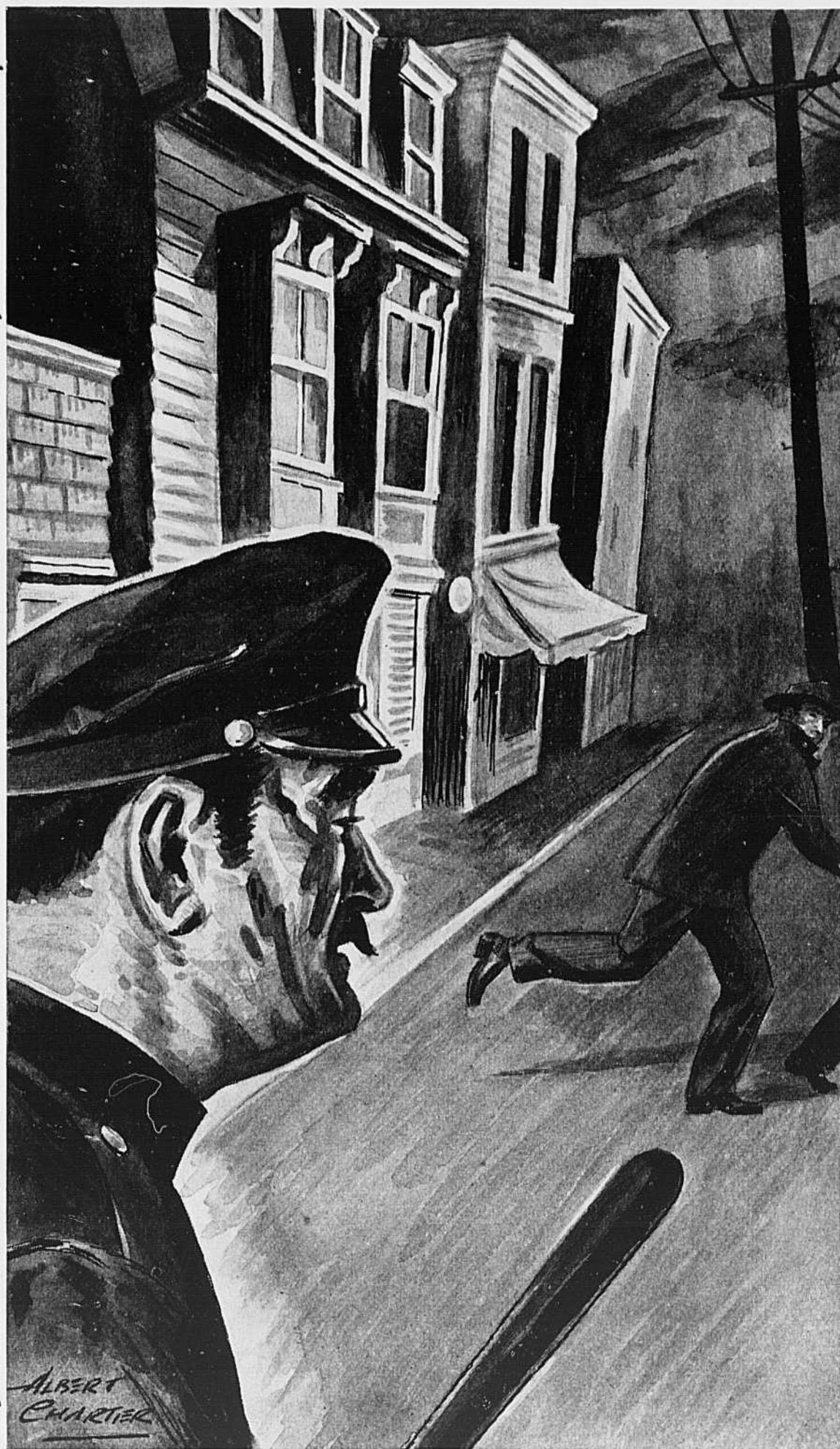
Elle aime à vous rappeler une parole de sa mère: «Ne sois jamais envieuse des autres — essaie de les comprendre — n'interprète jamais leurs motifs trop hâtivement». Actuellement, elle se propose d'écrire ses mémoires du camp de concentration. Cette jeune femme au maintien de déesse adore le bleu dont elle se pare volontiers. Elle admire Bing Crosby et Patti Page, excelle à popoter de nouveaux plats, et se sert avec adresse du dé et de l'aiguille.

N'est-ce pas ce qu'on appelle chez nous: être bonne à marier?

L. G. S.



Une autre scène de «The Egyptian», film dans lequel Bella Darvi, au milieu d'une myriade de vedettes, tient le rôle-vedette.



Enigmes criminelles :

Etait-ce la main noire?

par ALAIN ROBERT

*Saura-t-on jamais si l'assassin de
Francesco Antonio Sartori agissait
pour son compte ou s'il n'était qu'un
bras au bout de la Main Noire ?*

EN 1906, la Pointe-Saint-Charles ne présentait pas l'aspect du quartier populaire qu'elle forme aujourd'hui. Dès cette époque cependant, des compagnies de charbon s'y étaient établies. On y voyait des montagnes du noir combustible. Les bateaux en chargeaient et en déchargeaient. La Dominion Coal Co. était établie à la Pointe du Moulin à Vent. Ses amas de charbon voisinaient alors avec des marais, aujourd'hui asséchés et recouverts.

Entre un tas de charbon de la Dominion Coal Co. et le bord d'un étang, trois bambins découvrirent le cadavre d'un homme, vers midi, le dimanche 25 novembre 1906. Une partie du corps était dans l'eau, le reste sur la terre. Une grosse pierre maintenait une toile sur la tête du mort. Les trois enfants coururent tout d'une traite annoncer leur découverte aux policiers du Poste numéro 7.

Le capitaine Fennell dépêcha immédiatement deux constables sur la scène de la tragédie. Ils trouvèrent, en effet, un homme qui avait cessé de vivre. Il portait à la figure les marques de sept coups de couteau. Il avait dû succomber rapidement à ses blessures. Les chevaux du fourgon de la Morgue transportèrent le cadavre. A l'autopsie, on constata, en outre des sept coups de couteau, une profonde blessure en arrière de la tête. Une barre de fer ensanglantée et d'une couple de pieds de longueur, subséquemment découverte sur les lieux du crime, expliquait cette affreuse blessure.

Francesco Antonio Sartori.

La victime était un Italien. Originaire de Ponte Vallenà, en Lombardie, Francesco Antonio Sartori n'était arrivé au Canada que depuis six mois.

Quand Maurice Sartori, frère de Francesco, s'inquiéta auprès de la police de la disparition de son frère, qu'il n'avait pas vu depuis le samedi matin, 24 novembre, on lui fit voir le cadavre de l'Italien reposant sur les dalles de la Morgue. Maurice Sartori reconnut immédiatement Francesco.

C'est de Maurice qu'on apprit quelques détails concernant la victime. Francesco avait laissé une fiancée en Italie. Il n'était pas venu au Canada dans l'intention de s'y fixer à demeure. Il voulait simplement y amasser un certain pécule et retourner ensuite dans son pays pour y marier sa douce Bettina.

Francesco était doux, paisible et bon travailleur. Il était également très économe. Bien que depuis peu au Canada, il avait déjà un compte de banque appréciable et, au moment de sa mort, possédait sûrement une cinquantaine de dollars en poche, en plus de \$9.80, salaire de la semaine écoulée, perçu le samedi midi.

Quand on l'avait trouvé mort cependant, il n'avait pas un sou dans ses goussets.

Le Rival.

Le vol était-il le mobile du crime? Le chef Carpenter, de la Sûreté montréalaise, ne le pensait pas.

Des amis de la victime, Italiens également, se demandaient s'il ne s'agissait pas là d'un autre méfait de la Main Noire. Il ne faut pas oublier qu'alors cette organisation occulte terrorisait certaines catégories de gens dans la Métropole.

Un ami intime de Francesco Sartori confia autre chose aux détectives chargés de la cause. Depuis quelque temps Sartori paraissait troublé. Il redoutait quelque chose. L'ami réussit finalement à le confesser. L'émigré italien avait récemment reçu une lettre en provenance de son pays d'origine et cette lettre le troublait. Elle lui annonçait le départ pour Montréal d'un rival éconduit par la belle Bettina. Désespéré, ne respirant que la vengeance, le rival malheureux avait décidé de rejoindre Sartori à Montréal, afin d'exercer sur lui [Lire la suite page 14]

"OPERATION MANHUNT"

OU LA VERITABLE HISTOIRE DE GOUZENKO

FILMÉE SUR LES LIEUX

grande première à Montréal au théâtre Princess, le 29 octobre 1954

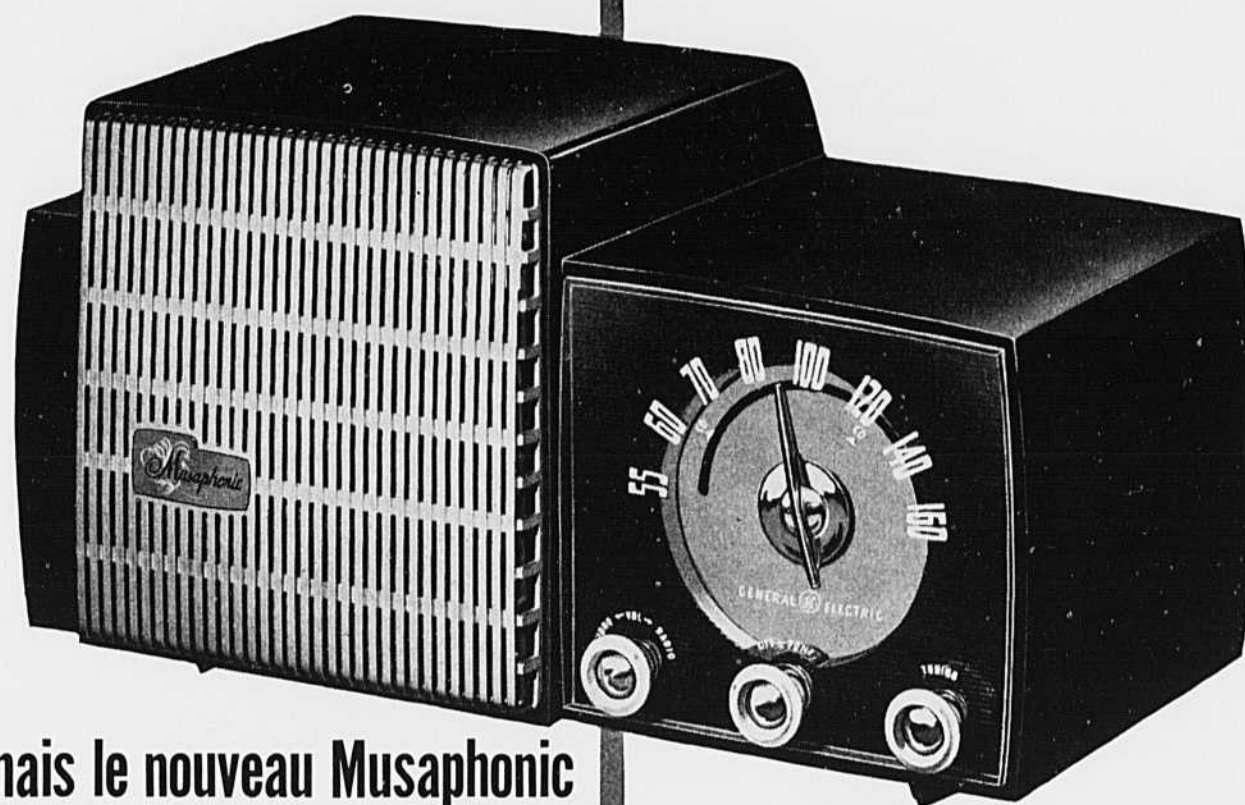


Ce film, tourné par la United Artists Corporation, réunit une pléiade d'acteurs de premier plan dont huit Canadiens qui sont : Robert Goudier, Albert Miller, Ovila Légaré, Janine Beaubien, Caren Shaffer, Kenneth Wolfe, Ted Miller, tous de Montréal. L'épilogue est récité par Gouzenko lui-même. — Nous connaissons tous l'histoire de ce commis au chiffre à l'Ambassade soviétique au Canada qui a choisi la liberté et permis l'arrestation d'un réseau d'espionnage. Nous savons comment cet homme se terre tout en organisant savamment sa publicité. Nous n'avons pas oublié le petit scandale diplomatique qu'il s'est plu à provoquer. Mais il n'en de-

meure pas moins que sa vie reste un drame humain, un exemple poignant des passions qui déchirent le monde et mérite bien d'être fixée à l'écran. — Nous savons beaucoup sur Gouzenko, mais nous ignorons souvent la maîtrise et la grande sagesse avec laquelle la Police fédérale et le Gouvernement sont intervenus. Le film « Operation Manhunt », entièrement réalisé sur les lieux, nous initie à toute cette procédure, au montage de la machinerie qui permettait de sauver la vie d'un homme sans rien casser alentour et sans oublier les intérêts du Canada. — La partie « dramatisation » a été réduite au strict minimum pour la réalisation de « Operation Manhunt ».



La haute fidélité dans un modèle de table?



pas tout à fait... mais le nouveau Musaphonic
G-E a la sonorité d'une magnifique console
... au bas prix d'un radio de table

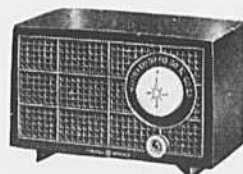
 *Musaphonic*

Les ingénieurs G-E ont enfin réalisé le désir des mélomanes en créant le nouveau Musaphonic G-E—ce radio dont la performance emprunte la haute fidélité d'un modèle console de grand prix. Bien que moins coûteux que beaucoup de modèles de table, la qualité supérieure de sa tonalité, tant pour les radiodiffusions que pour les enregistrements sur disques, est pourtant incroyable. Voulez-vous vous en rendre compte? ... rendez-vous chez le marchand G-E le plus rapproché de chez-vous et demandez-lui de syntoniser le Musaphonic tout à côté d'un bon radio de table conventionnel, ensuite il fera jouer des enregistrements sur chacun de ces appareils. Le Musaphonic soutiendra favorablement la comparaison grâce à son grand haut-parleur à aimant Alnico 5 à montage sonore spécial ainsi qu'à son régulateur de tonalité hautement sensitif. Son élégant boîtier de style contemporain est en couleurs moulées dans la plastique—noyer, ou ivoire. Réservez-vous un instant, aujourd'hui même, et allez écouter le Musaphonic G-E... vous ne serez pas déçu!



RADIOS
GENERAL ELECTRIC

Tous les radios de table G-E ont une superbe sonorité



Modèle C407—"Starlet"—performance supérieure, prix modique, disponible couleurs noyer, ivoire, blanc, bleu et rouge.



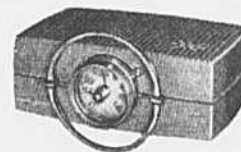
Modèle C405—allie un style moderne à un châssis à 5 lampes hautement sélectif—ivoire, noyer, rouge.



Modèle C409—gagnant du Design Award—radio à 6 lampes avec raccord pour phono. Ivoire, noyer, gris ou rouge.



Modèle C408—5 lampes, syntonisation exclusive par rayon lumineux G-E, antenne intégrante Beam-A-Scope. Noyer, ivoire, rouge.



Modèle C625/6—puissant portatif fonctionnant sur les courants c.a. et c.d. ou sur l'énergie des piles. Vert marine (C625), gris perle (C626).

CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY LIMITED

Mes Recettes de Cuisine

par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE.

Pain de viande aux champignons

1½ livre de jambon cru haché ½ livre de veau cru haché
1 boîte de crème aux champignons non diluée
3 c. à tb. de piment vert haché
½ c. à thé de sel
¼ de tasse de ketchup 2 oeufs battus ⅓ de c. à thé de poivre
1 petit oignon émincé 1 tasse de mie de pain
½ de tasse de cassonade ¼ de tasse de vinaigre
1 c. à tb. de moutarde en poudre

Mélanger tous les ingrédients à l'exception des 3 derniers. Mettre dans un moule à pain graissé. Verser sur le tout les 3 derniers ingrédients et cuire au four de 350° F. 1½ heure. Servir chaud avec une macédoine de légumes.

Pouding aux macarons

1 enveloppe de gélatine (1 c. à tb.) ½ c. à thé d'essence d'amande
¼ de tasse d'eau froide 6 macarons au coco écrasés
2 tasses de lait 3 oeufs séparés
¼ de tasse de sucre ½ c. à thé de vanille
Crème fouettée
¼ de tasse de sucre

Saupoudrer la gélatine sur l'eau froide et laisser gonfler 5 minutes. Chauffer au bain-marie 1¼ tasse de lait, battre les jaunes d'oeufs avec le reste du lait et le sucre, ajouter au lait chaud et cuire en brassant jusqu'à épaississement. Ajouter la gélatine et brasser dans la crème chaude pour dissoudre parfaitement. Retirer du feu et y incorporer les macarons. Battre les blancs d'oeufs en mousse ferme et y ajouter ¼ de tasse de sucre graduellement. Incorporer délicatement aux blancs battus le premier mélange. Verser dans un moule humecté d'eau froide et laisser prendre ferme. Démouler et servir bien froid avec crème fouettée. 6 à 8 services.

Paupiettes de veau à la normande

2 tranches de veau de ½ pouce d'épaisseur
¼ de livre de porc entrelardé
2 c. à tb. de farine 2 pommes 1 c. à tb. de sucre
⅛ de c. à thé de poivre ⅛ de c. à thé de poivre
½ c. à thé de sel 1 c. à thé de sel
2 c. à tb. de beurre 1 tasse d'eau chaude
1 cube de bouillon ¼ de tasse d'eau

Séparer en 3 chaque tranche de veau et à l'aide d'un pilon ou d'une assiette, les frapper pour les aplatir. Mettre sur chaque tranche des filets de porc, saupoudrer de sel et de poivre. Couper les pommes sans les peler en tranches minces puis placer sur le veau. Rouler chaque tranche et ficeler. Faire chauffer un poêlon en fonte ou en aluminium épais et y faire brunir les paupiettes. Dissoudre le cube de bouillon dans l'eau chaude et verser sur les paupiettes. Couvrir et laisser mijoter 1¼ à 1½ heure.

Boulettes de viande à la suisse

4 tranches de pain sec émietté ⅛ de c. à thé de poivre
⅛ de c. à thé de poivre 3 oignons moyens tranchés
1 oeuf battu 2 tasses de lait
¾ de tasse de lait ½ de tasse d'huile
2 c. à tb. de farine ½ c. à thé de muscade
1 c. à thé de sel 1 c. à thé de sel
1 c. à thé d'oignon râpé 2 tasses de veau haché

Mélanger l'oeuf, le lait et le pain, jusqu'à ce que le pain soit bien humecté. Ajouter les assaisonnements et la viande hachée et laisser raffermir au réfrigérateur. Faire chauffer l'huile dans un poêlon et y faire frire les oignons taillés en tranches de ½ pouce. Mettre de côté. D'autre part, préparer des boulettes à l'aide d'une cuillère à thé et faire frire dans l'huile chaude. Quand les boulettes sont bien brunes, mettre dans un plat à gratin bien graissé, ajouter la farine, le sel et le poivre dans le fond de cuisson puis mouiller avec le lait en brassant jusqu'à épaississement. Verser sur les boulettes de viande et mettre au-dessus les tranches d'oignon. Cuire au four de 350° F. 30 minutes ou jusqu'à ce que le tout soit bouillant. 4 services.

Crème moka aux bananes

¼ de livre de carrés de guimauve (16 à 20)
2 bananes tranchées
¾ de tasse de café chaud ½ tasse de crème à fouetter

Mettre dans une casserole les carrés de guimauve et le café. Placer sur feu doux et laisser fondre en brassant. Mettre dans un bol et laisser refroidir à la consistance de sirop épais. Battre jusqu'à ce que ce soit bien mousseux. Fouetter la crème et incorporer délicatement au premier mélange. Ajouter à ce moment les bananes tranchées. Servir en coupes bien froid. 6 services.

Carrés au chocolat

2 tasses de sucre 4 oeufs 1 c. à thé de vanille
¾ de tasse de noix de Grenoble hachées
1 tasse de shortening ramolli 4 carrés de chocolat non sucré
1 tasse de farine tamisée

Défaire en crème le shortening et y mêler le sucre graduellement. Ajouter les oeufs, un à la fois en brassant bien, puis y mettre le chocolat fondu au-dessus de l'eau bouillante. Incorporer au mélange la farine puis les noix et la vanille. Étendre dans une lèchefrite de 13 pouces par 9. Cuire au four de 350° F. 30 minutes. Couper en carrés.

ETAIT-CE LA MAIN NOIRE...? [Suite de la page 11]

une vengeance implacable. Personne n'ignore comment les Italiens du temps n'hésitaient pas à jouer du couteau.

Individus louches.

Depuis la découverte du cadavre, les détectives n'avaient pas chômé. Dès le dimanche soir, 25 novembre, le détective Viens découvrait une piste sérieuse en questionnant deux gardiens de nuit, à la Peck Rolling Mill. Il s'agissait de Messieurs Emile Leduc et Jean-Baptiste Godchild.

Vers dix heures et demie, le samedi soir, deux individus avaient relancé Monsieur Leduc à son poste, pour lui demander où se trouvaient les pelles à vapeur de la Dominion Coal Co. C'était deux Italiens, mais qui s'exprimaient assez facilement en anglais. L'un d'eux était petit, ne mesurant pas plus de cinq pieds deux ou trois pouces de taille. M. Leduc indiqua aux deux hommes l'édifice de la Dominion Coal Co. et les vit bientôt disparaître dans cette direction.

Vers minuit, M. Godchild avait remarqué un Italien, aux allures étranges, qui se dirigeait rapidement vers le bassin, où un charbonnier était à l'ancre.

Le constable Azarie Chaillé, du Poste numéro 7, patrouillait le district, la nuit du 24 au 25 novembre, quand, un peu après une heure et demie du matin, le dimanche, il aperçut cinq Italiens qui approchaient du pont de la Pointe-Saint-Charles, Black Bridge. Ils chuchotaient entre eux et leurs allures étaient louches. Afin d'observer ces hommes à son aise, le constable Chaillé se dissimula à leur vue. Sur le pont, les hommes diminuèrent sensiblement leur allure. Ils paraissaient attendre quelqu'un. Bientôt, en effet, un autre Italien les rejoignit au pas de course. Redoutant un complot quelconque, le constable Chaillé sortit de sa cachette et voulut se diriger vers le groupe. Mais aussitôt qu'ils l'aperçurent, les autres s'empressèrent de fuir dans la direction de la ville. Les ténébres les eurent bientôt engloutis. C'est le dernier arrivé que le policier avait eu le temps et l'occasion d'observer plus précisément. Cet homme était de très petite taille, beaucoup moindre que la moyenne. La description qu'il en donna correspondait exactement à celle du petit Italien de M. Godchild.

Lettre dénonciatrice.

A date on suspectait donc six Italiens, et principalement un, un petit, du meurtre de Francesco Sartori. Mais on avait beau fouiller, enquêter, on n'avancait pas. Puis le lundi après-midi, 26 novembre, en perquisitionnant une fois de plus sur le théâtre du drame, on trouva une lettre.

Cette lettre était tout près de l'endroit où le cadavre avait été découvert. Elle n'était pas là depuis longtemps, car elle n'avait pas été atteinte par la pluie du samedi précédent. On déduisit immédiatement qu'elle avait été perdue, soit par la victime, soit par son assassin ou un complice.

Il ne s'agissait que de la missive seule. Pas d'enveloppe. Elle était rédigée en langue italienne. Raison de plus pour la relier à l'affaire. Datée du 7 septembre 1906, elle provenait d'Helena, Montana, dans les Etats-Unis. Signée Maria Priore, elle était adressée à son mari. Il y était principalement question du chagrin qu'éprouvait Ma-

dame Priore depuis qu'elle était au courant de la blessure que son mari s'était infligée au bras quelque temps auparavant. Elle lui exprimait sa sympathie et lui recommandait de bien se soigner.

Paolo Priore.

Maintenant on possédait un nom. Priore, comme indice. Le puissant appareil de la police s'ébranla. Si Priore avait été blessé, il avait dû être transporté dans un hôpital.

Ce ne fut pas long à découvrir la trace du blessé. Il s'agissait de Paolo Priore. Le 5 juin précédent, l'ambulance de l'Hôpital Général avait été appelé à la Dominion Coal Co. pour quérir un accidenté. Priore s'était fracturé un bras au travail. Les registres de l'hôpital révélaient même l'adresse de l'Italien. Il demeurait alors au numéro 5 de la rue Britannia.

Les détectives s'adressèrent d'abord à la Dominion Coal Co. Un des contremaîtres, Monsieur Johnson, les reçut. Il connaissait très bien Paolo Priore, ayant encore à la mémoire l'accident du début de juin.

D'après lui, Priore avait travaillé toute la journée du samedi, 24 novembre, au déchargement d'un charbonnier, ancré au quai de la Compagnie. Il n'avait quitté l'ouvrage qu'à minuit. Depuis Priore n'avait pas été revu au travail.

Mais ce qui intéressa tout particulièrement les représentants de la loi, c'est que Paolo Priore répondait exactement à la description du petit Italien remarqué par M. Jean-Baptiste Godchild et par le constable Chaillé.

En terminant ses explications, M. Johnson recommanda aux détectives de voir Johnny Ranco, contremaître de l'équipe italienne à la Dominion Coal Co. Ranco n'était pas à son poste depuis une quinzaine de jours, retenu à la chambre par une indisposition prolongée.

Coincidence intéressante, Ranco demeurait à 5 rue Britannia, lui aussi.

Ses affirmations stupéfièrent les détectives. D'après lui, Paolo Priore s'était embarqué, le vendredi précédent, soit le 23 novembre, à bord du S. S. Pomeranian, de la ligne Allan, à destination du Havre et, ensuite, de l'Italie. Malgré ce qu'on lui rapporta des déclarations antérieures de M. Johnson, Ranco persista dans ses dires. Il était persuadé que Paolo Priore n'était déjà plus à Montréal le samedi, 24 novembre.

Que déduire de la lettre trouvée sur la scène du crime? Que penser des descriptions du constable et du gardien de nuit à la Peck Rolling Mill? Enfin la parole de Monsieur Johnson ne valait-elle pas celle de Ranco?

On consulta les registres de la Compagnie de navigation Allan. Le nom de Paolo Priore figurait, en effet, sur la liste des passagers du S. S. Pomeranian. Mais est-ce que Priore avait effectivement monté à bord? Pourquoi aussi Paolo Priore aurait-il pris le chemin de l'Italie, quand sa femme se trouvait à Helena, Montana, dans le pays voisin?

Malgré d'actives recherches, on ne réussit pas à rejoindre Paolo Priore. La trace finissait, d'une part au contremaître Johnson, au gardien de nuit de la Peck Rolling Mill, puis au constable Chaillé, d'autre part, aux dires de Johnny Ranco.

Le Mystère persiste.

Une semaine après la découverte du cadavre, l'enquête du Coroner eut lieu.

[Lire la suite page 35]

Voici pourquoi le puissant malaxeur G-E ne se vend que \$24⁹⁵

**Vous obtenez un malaxeur
qui fait tous genres de
mélanges... sans acheter de
récipients, support et autres
suppléments coûteux!**

Voilà le puissant malaxeur G-E qui accomplit *tous* genres de mélanges. Les pâtes les plus épaisses deviennent crémeuses et veloutées... les meringues aussi légères que l'air. General Electric offre les caractéristiques supérieures des malaxeurs plus dispendieux—sans les suppléments coûteux. Seulement \$24.95.



MALAXEUR

GENERAL ELECTRIC

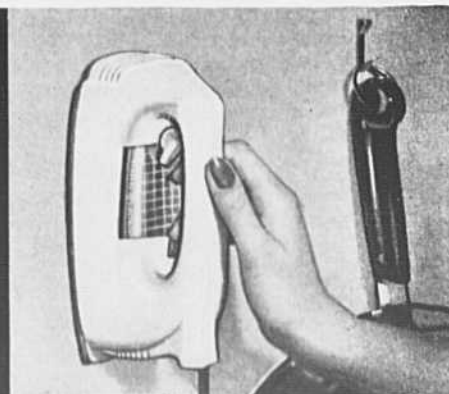
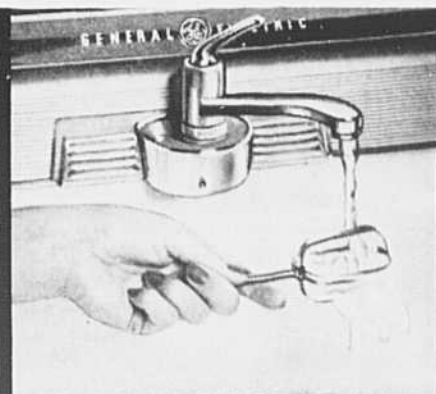
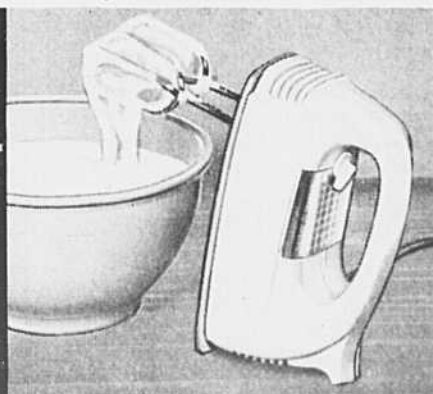
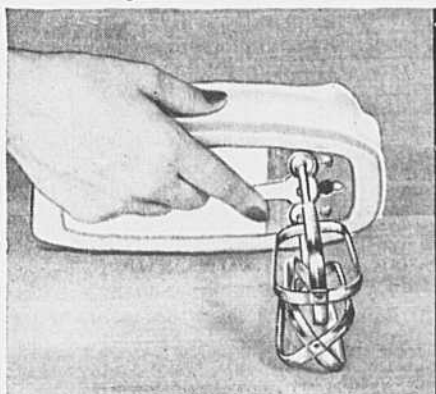
CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY LIMITED

Dégagement instantané des batteurs
... sans traction vigoureuse ... sans vous
salir les doigts.

Support solide ... le malaxeur G-E repose
sur un talon-support pratique qui permet de
laisser égoutter les batteurs dans le récipient.

Faciles à nettoyer ... les batteurs n'ont pas
d'axe central où pourrait s'accumuler les par-
ticules d'aliments.

Aucun problème pour le ranger ... il
peut être accroché au mur par une petite
encoche ou déposé dans le tiroir des ustensiles.



NOTRE FEUILLETON

L'INNOCENTE VICTIME

par MAURICE VANEL

No 7

« **M**AIS aujourd'hui que vous voilà chez moi, l'heure est-elle donc venue enfin ? demanda Marguerite, ébranlée malgré elle, tant était vif son désir de savoir.

— Peut-être, dit la cartomancienne d'un ton de docteur. Je vais voir. Et d'abord, payeriez-vous, ma petite dame ?

Comme Marguerite, défiante, hésitait à répondre :

— Vous ne savez donc pas que je vous tiens ? continua la Benoîte avec un mauvais regard, que le jour où je le voudrai, je vous livre, vous et votre complice, à la justice...

— Mon complice ? la justice ? Je ne comprends plus, dit la jeune femme avec un sourire d'incrédulité.

— Vous ne comprenez plus ! Ah ! ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela. J'en sais long, allez... Vous vous imaginez bonnement que si une certaine dame que je connais, savait vos petites affaires, les choses se passeraient comme ça ?...

— Quelles petites affaires ? Expliquez-vous !

— Ah ! faites donc l'ignorante... Vous ne m'en ferez pas accroire avec tout ça. Vous croyez qu'elle s'arrangerait de savoir que son fils, le légitime, crève de faim, traîne la guenille on ne sait où, tandis que votre bâtard bien nourri, bien instruit, dort chez elle dans la soie ?

Marguerite faillit pousser un cri. Elle savait, enfin ! Elle comprenait le sens, si longtemps voilé pour elle, des premières lettres qui lui avaient été adressées : « Votre fils est heureux ; votre fils ne manque de rien, pas même de tendresse, d'amour. »

Oui, elle comprenait. Mais le nom de celle qui avait aimé à sa place, son adresse, l'endroit où vivait, dans l'opulence, celui qu'elle cherchait... Voilà ce que ses regards anxieux semblaient attendre de la Benoîte, impassible.

— Eh bien ? continua celle-ci, êtes-vous convaincue de ma science, maintenant ?

— Moins que jamais ! répondit triste-ment Marguerite.

« Je me suis trompée, pensa subitement la mégère. La bourgeoise est sûrement étrangère aux machinations qui... Chassons un autre lièvre, alors. »

— Ah ! ah ! vous ne vous êtes pas entendue avec l'Américain ; vous êtes innocente comme l'enfant qui venait de naître, de la substitution qui s'est opérée à son profit et au vôtre... Il n'en est pas moins vrai que cette substitution a eu lieu ; et, qu'avant que vous dénouiez tout doucement la situation, je puis me permettre, moi, de brusquer les choses...

Hochant la tête d'un air menaçant :

— Je tiens en main le bonheur de votre fils, vous savez.

— Misérable ! Si vous touchiez à mon enfant...

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Marguerite Lesueur tente de se suicider, mais, est sauvée à temps par Rigobert, puis, est recueillie par le comte Réginald et son fidèle David. Elle met alors au monde un petit garçon qu'elle appelle Jean. Le père de l'enfant est Urbain Dorval qui est déjà marié à Philis, et le couple a un garçon nommé Roger. Jadis, Réginald avait été fiancé à Philis, mais celle-ci, apprenant sa ruine, rompit ses engagements et épousa Urbain, l'ami de Réginald. Aussi David, le serviteur noir du comte, se promet-il de venger son maître. Pour cela, il fait enlever par Victoire le garçon de Philis et d'Urbain, et le remplace par le fils même de Marguerite Lesueur. Sa vengeance est alors accomplie : Roger, le garçon de Philis trainera la guenille, pendant que Jean, le fils de Marguerite, dormira dans la soie !

— Votre enfant ? Il est un peu tard pour penser à lui, vrai ! Il est à celle qui l'a élevé.

Marguerite frémit.

— Et aussi à moi qui peux le briser, si je veux, comme un morceau de bois sec...

— Vous n'y arriverez pas ! dit la pauvre mère angoissée.

— Ah ! vous croyez ? vous croyez que le jour où je lui dirai, sans préambule : « Mon petit, tu n'es qu'un imposteur ! Fier du nom que tu portes, tu lèves haut la tête dans le salon de ton père ; tu rêves d'un brillant avenir... »

« Eh bien ! baisse le front devant tous : tu n'es qu'un bâtard ! Le luxe

qui t'environne, tu le voles à un autre. Des rêves de bonheur, il n'en faut pas faire ; car il n'y aura jamais, entends-tu bien ? jamais de bonheur pour toi ! »

« Vous croyez vraiment que le jour où je jetterai ces vérités à la tête de celui que vous appelez votre enfant, il ne succombera pas, il ne sera pas écrasé sous un tel effondrement ? »

— Non, dit Marguerite avec un sourire amer, car je serai là pour le consoler.

— Et que pourrez-vous bien lui dire ? demanda la mégère ironiquement.

— Ce que mon cœur de mère m'inspirera, dit Marguerite, la voix brisée par l'émotion.

— Et quoi, s'il vous plaît ?

— Quoi ? Qu'il n'y a pas de honte à être bâtard. Que nul ne doit baisser le front qui n'a rien à se reprocher. Qu'il y a du bonheur pour toutes les créatures de Dieu en ce monde ; et que si le bonheur y pouvait dépendre de l'amour d'une mère, il n'est pas d'être si riche, si entouré fût-il, qui pût se dire plus heureux que cet enfant sans nom !

— Et s'il ne voulait pas de ce bonheur... avec vous ! S'il allait vous renier ?

Marguerite sursauta. Une douleur intense lui étreignit le cœur.

Son fils ! La renier ? Ah ! elle n'eût jamais songé à cela !

Et elle pensait :

« Cette femme est un monstre ; ce qu'elle dit, elle serait capable de le faire. Elle me noircirait sans pitié et sans rémission aux yeux de mon enfant... Comment la désarmer, grand Dieu, comment ? »

Ces impressions n'échappaient point à la Benoîte.

S'adoucissant tout à coup :

— Allons, dit-elle, tout ça pourrait s'arranger en douceur, si vous vouliez, ma petite dame. Je ne suis pas si méchante que j'en ai l'air. Payez, tout ira bien !

« Ce que votre grippe-sou de ce matin ne viendra pas vous dire — croyez-le bien, — je vous le dirai ; vous saurez le nom de la dame qui a dorloté, nourri, élevé votre fils comme un seigneur. Vous saurez son adresse. Vous pourrez le voir, ce petit ! entendez-vous : le voir !... en attendant mieux. Sapristi ! C'est pas rien que des renseignements comme ça ! Ça se paye, morbleu ! Ça se paye !... »

Marguerite réfléchissait.

En vérité, cette femme, dans tout ce qu'elle lui avait dit, ne s'était que peu trompée. Comment savait-elle ? Mystère ! Mais enfin, elle savait...

L'enfant, d'autre part, ne revenait pas...

— Eh bien, voyons ! dit la pauvre mère, affectant un calme qui n'était pas dans son cœur, certes, pour me rendre le service dont vous parlez, quelle somme exigeriez-vous ?

— Exiger... exiger ? dit la Benoîte d'une voix dolente, ce n'est pas moi qui exige, ce sont les temps ! Oh ! je vous dirais bien pour rien tout ce que vous voulez savoir, moi ! Mais voilà : nous sommes sur le point de nous retirer, ma soeur et moi ; notre petit commerce a assez bien marché ; et nous avons quelque chose, pas grand-chose, mais vous savez, comme moi, que l'argent ne rapporte quasi rien du tout : et qu'il en faut gros pour se faire de toutes, toutes petites rentes. Alors...

— Alors ? demanda Marguerite.

— Alors, continua la cartomancienne, après un silence suivi d'un profond soupir, pour vivre tranquille à la campagne, il nous faudrait, avec ce que nous avons... une petite vingtaine de mille francs...

Et comme la jeune femme faisait un geste de surprise :

— Dame ! reprit la Benoîte, vingt mille francs, à cinq pour cent, vous voyez ce que ça fait : mille francs par

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Une mère de famille peut-elle être accusée d'avoir frauduleusement converti à son usage des chèques d'allocations familiales ?

Les allocations familiales ont été instituées et sont utilisées pour les bénéfices des enfants. Comme il convient, naturellement, les chèques d'allocations sont libellés au nom des parents, de la mère la plupart du temps.

Est-ce à dire que la mère peut en faire ce qu'elle en veut ?

La mère d'un enfant en très bas âge reçoit pour lui des chèques mensuels d'allocations familiales. Cette mère cependant ne vit plus avec son mari. Elle ne vit pas non plus avec son enfant. Bien plus, elle ne contribue en aucune façon à l'entretien et à la subsistance de son enfant.

Pendant plusieurs mois toutefois, cette mère encaisse les chèques qu'elle reçoit et dispose de cet argent pour son usage personnel.

Après constatation de pareil procédé, une enquête est menée par les Autorités compétentes. Comme conséquence on traduit la mère devant un Tribunal de juridiction criminelle. On l'accuse d'avoir converti à son usage des argents qui ne lui étaient pas destinés.

L'accusée soutient d'abord que les chèques lui étaient adressés, étant libellés à son nom, ils sont siens, qu'elle en peut faire ce qu'elle veut.

Cette mère est-elle COUPABLE ou NON d'avoir converti à son usage personnel des argents qui ne lui étaient pas destinés ?

COUPABLE ! a décrété le Président du Tribunal, dans un jugement rendu à Montréal, aux Sessions de la Paix, en date du 15 juin 1954.

Commencé dans l'édition du 25 sept. 1954.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

an, à peine une petite excursion sur la Côte d'Azur...

Marguerite ne put réprimer un sourire et, conservant toujours quelque vague espoir du retour du gavroche :

— Eh bien! demanda-t-elle, supposons que j'accepte; quand, parleriez-vous?

— Quand?... Quand vous payerez! Donnant donnant!

— Soit! demain, à cette heure, alors...

Pendant ce temps, la Benoîte, faisant l'inspection de la pièce dont l'ameublement, quoique simple, indiquait une certaine aisance, se fût volontiers frappé la poitrine.

— Sapristi! j'aurais pu demander le double: la fille a peur. Elle aurait payé...

Lentement, elle se leva.

— A demain, alors! ne vous dérangez pas, dit-elle; c'est nous qui viendrons...

Et avec un sourire :

— Vous ne regrettez pas de m'avoir reçue, hein?

Elle sortit, triomphante, sans même attendre la réponse de la jeune femme.

En bas, l'attendait Martine.

— Eh bien? demanda celle-ci, dès qu'elle l'aperçut.

— Ma chère! ça y est...

— Ça y est? quéque tu me chantes là? Elle aboule?

— Oui.

— Combien?

— Une galette énorme: vingt mille, ma chère, vingt mille!

— Alors, t'as su manigancer ça, toi?

— Tu doutais de moi? demanda la Benoîte en se redressant.

— Non! mais, enfin, comment que t'as fait, voyons?

— Chut! plus tard! les murs ont des oreilles par ici...

— Compris! eh bien! où que nous allons maintenant?

— Nous allons souper, tiens! J'ai mon déjeuner dans les talons, moi.

— Sapristi! un déjeuner comme ça, pourtant, dans un grand restaurant...

— Tu vas p't-être regretter ton argent, vieille Harpagonne! Sapristi! il nous a rapporté, ce déjeuner-là!

« Dire que si nous n'avions pas fait c'te petite noce, nous n'aurions pas vu passer le moricaud; nous n'aurions pas entendu le cocher; nous n'aurions pas vu la particulière filer avec le gosse... Non! vrai de vrai, pour de la veine, c'est de la veine!... »

— Sans compter que c'est p't-être la bonne boustifaille qui t'a donné de l'esprit pour mener la p'tite affaire...

— Imbécile! Si la bonne boustifaille donnait de l'esprit, n'y a que les riches qui en auraient. Avec ça qui n'y a pas des têtes creuses au-dessus des grosses bedaines!...

— T'as raison! T'as pas besoin de ça pour avoir de l'esprit, toi! A preuve que tu t'es éduquée toute seule, quand t'as voulu... quand y en a tant d'autres qui payent si cher pour jamais rien savoir... Et puis, que ton éducation te sert à quéque chose au moins: ça nous en a rapporté des picaillons, hein?

— Sans compter les vingt mille balles d'aujourd'hui...

— Celles-là, nous ne les tenons pas encore, soupira Martine.

— Tais-toi donc, oiseau de malheur! tu vas nous porter la guigne...

Sur cette aménité, la Benoîte, levant les yeux vers l'horloge du Sénat :

— Neuf heures et demie, ma chère! Allons-nous faire un tour au Mouf-mouf?

— Pardine! on ne dormirait pas sans ça...

— En marche, alors!

Et les deux misérables, pressant le pas, longèrent la grille du Luxembourg, traversèrent le boulevard Saint-Michel; puis, par la place du Panthéon et la rue

Nouvelle ÉTOILE dans le monde des cafés

Non pas une poudre!
Ni une mouture!
Mais des millions de
PARTICULES SAVOUREUSES
de vrai café...
prêtes à libérer
en un instant cette
fameuse **SAVEUR**
MAXWELL HOUSE!

C'EST LE SEUL CAFÉ de ce genre au monde... aussi facile à infuser que les anciens cafés "instantanés", mais de goût si différent! Instantanément soluble, mais merveilleusement corsé et savoureux!

CAFÉ 100% PUR — SANS AUCUNE ADDITION

Ce café merveilleux, fraîchement torréfié, est infusé spécialement pour vous dans les cuisines immaculées Maxwell House. On en retire ensuite l'eau quand il atteint la perfection et il ne reste que ces savoureuses particules de vrai café. **AJOUTEZ SIMPLEMENT DE L'EAU CHAUDE.** Elles donnent alors instantanément un café délicieux et riche. Vous ne voudrez plus jamais vous donner le mal de préparer vous-même votre café.

café éclair MAXWELL HOUSE

Vous le reconnaîtrez à ses étoiles!



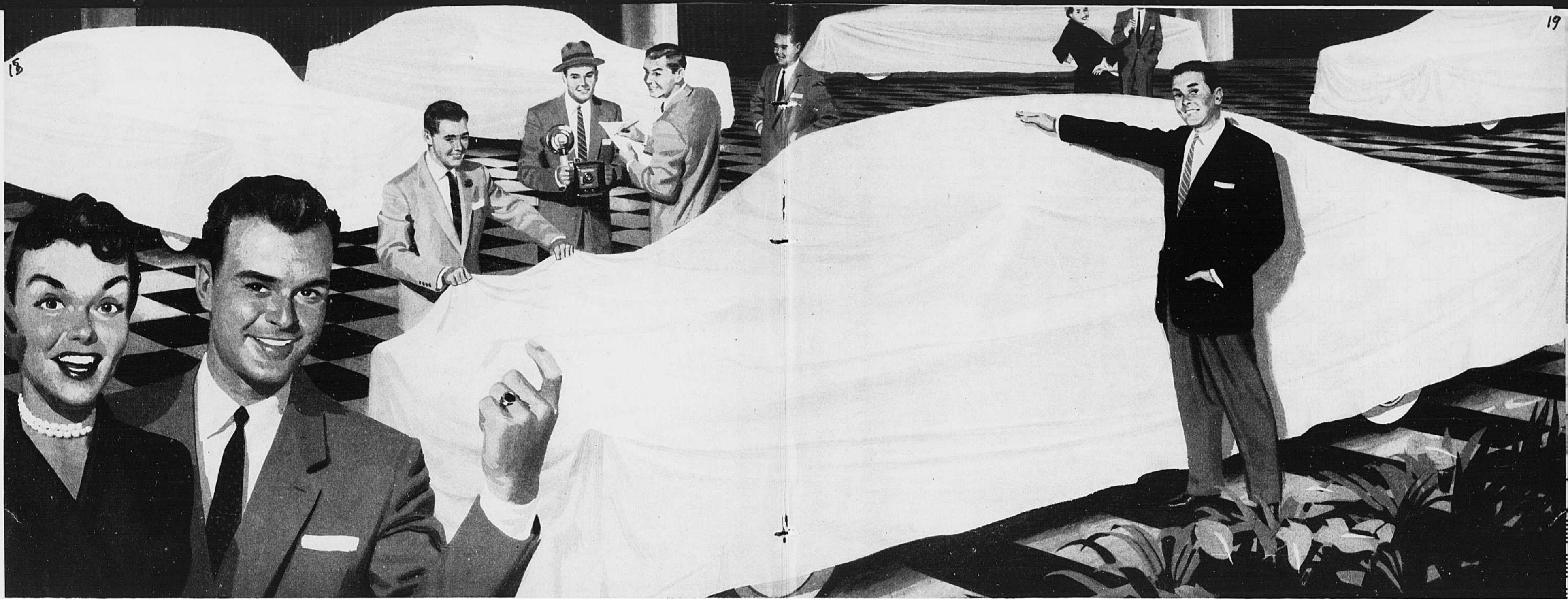
Voyez comment les **particules savoureuses "s'animent"** dans votre tasse!

VUE GROSSIE des savoureuses particules de vrai café à l'instant où l'on y ajoute de l'eau chaude. Voyez-les libérer la fameuse saveur Maxwell House.



Il vous épargne de l'argent aussi!

Deux onces de café éclair Maxwell House équivalent à environ une livre de café moulu — sans compter qu'il vous épargne un tiers du prix d'achat.



Vous les verrez bientôt...

**Les toutes nouvelles Chrysler • De Soto • Dodge • Plymouth
de 1955**

—les plus prodigieuses voitures qui aient jamais roulé sur une route canadienne!

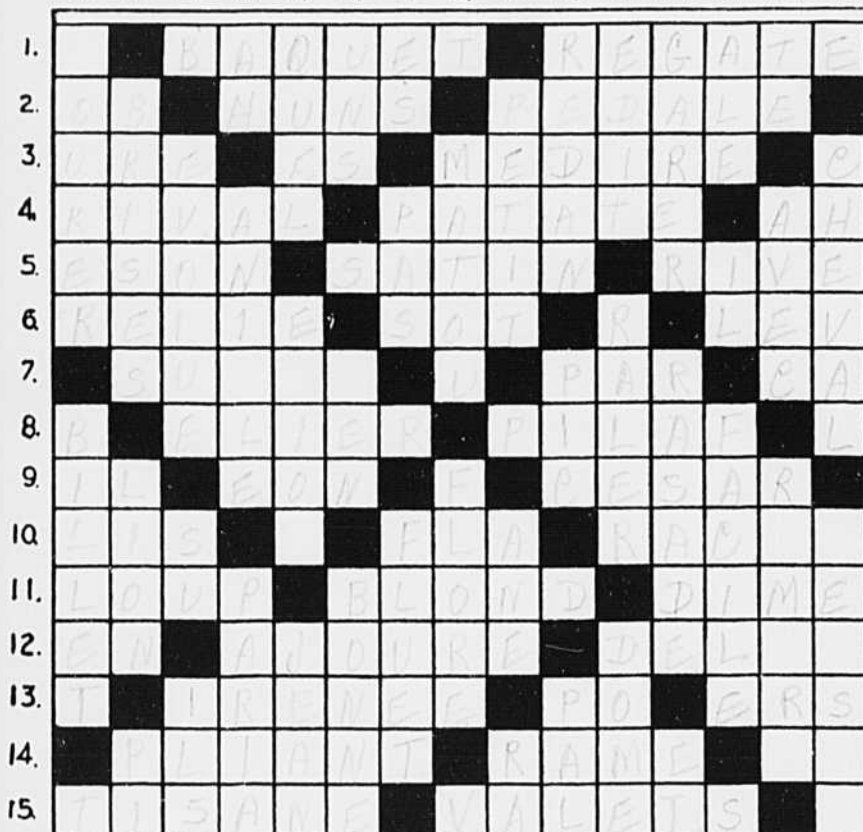
Elles s'en viennent, ces voitures que vous attendez avec impatience. Elles valent vraiment la peine qu'on les attende, car chacune d'elles constitue une irrésistible invitation au voyage. Toutes incarnent une conception entièrement nouvelle de l'élégance automobile. Plus longues, plus basses, plus larges, elles vous offrent à profusion des améliorations techniques et de construction telles que vous n'en avez pas vues depuis nombre d'années. Leurs superbes nouveaux

moteurs leur donnent une puissance supérieure, et avec toutes les multiples innovations qu'elles présentent, elles conservent la perfection mécanique traditionnelle des automobiles Chrysler. Nous ne faisons cependant que suggérer ici les merveilles que vous découvrirez dans ces nouvelles voitures... car vous serez littéralement saisi d'admiration quand vous verrez les extraordinaires nouvelles voitures 1955 de la Chrysler Corporation of Canada, Limited.

Les plus grands perfectionnements vous viennent d'abord de la
CHRYSLER CORPORATION OF CANADA, LIMITED

Les Mots Croisés du Samedi

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



Problème No 1193

HORIZONTALEMENT

- 1—Petit cuvier de bois. — Course de barques.
- 2—Fleuve de Russie. — Peuple barbare de race finnoise qui ravagea la Gaule. — Organe de transmission fonctionnant au pied.
- 3—Bison d'Europe. — En les. — Dire de quelqu'un, avec une intention mauvaise, un mal qui est vrai.
- 4—Qui aspire aux mêmes avantages qu'un autre. — Pomme de terre. — Interjection.
- 5—Père de Jason. — Etoffe de soie fine, moelleuse et lustrée. — Bords d'un fleuve.
- 6—Rattaché, rassemblé. — Ridicule. — Unité monétaire bulgare.
- 7—Ministre et ami de Henri IV. — A travers. — Symbole chimique du calcium.
- 8—Soutirer. — En Orient, riz au gras.
- 9—Lui. — Aventurier, né à Tonnerre. — Dictateur romain.
- 10—Fleur blanche. — Double coup de baguette sur un tambour. — Yacht de course.
- 11—Demi-masque de velours. — Certaines jeunes filles les préfèrent aux bruns. — Dixième partie des récoltes qu'on payait à l'Eglise.
- 12—Dans. — Se dit de ce qui est percé à jour. — Le plus petite des Cyclades.
- 13—Evêque de Lyon, martyrisé au début du III^e siècle. — Fleuve d'Italie. — Genre de légumineuses.
- 14—Facile à plier. — Aviron. — Article contracté.
- 15—Boisson pour les malades. — Serviteurs.

VERTICALEMENT

- 1—Falsifier des drogues. — Petite lettre.
- 2—Cassés. — Le plus puissant des quadrupèdes carnassiers. — De l'alphabet grec.
- 3—Passe par une série progressive de transformations. — Connus. — Eux.

- 4—Interjection. — Pièce de fer scellée dans l'oeillard de la meule courante d'un moulin à farine. — Homme dédaigné.
- 5—Adjectif qui s'emploie dans les phrases interrogatives ou exclamatives. — Surnommé l'Apôtre des Indiens. — L'un des Evangélistes.
- 6—Adjectif indéfini. — Unité monétaire japonaise. — Servante.
- 7—En les. — Mouvement de l'homme. — Mince et délicat.
- 8—Homme désagréable. — Ensemble des plantes qui croissent dans une région.
- 9—Jeune. — Mammifère solipède domestique. — Nom du soleil chez les Egyptiens.
- 10—Découpures de pierre en forme de dents. — Montagne élevée. — Pieu aiguisé par un bout.
- 11—Loi, ordonnance. — Rendre un son enroué. — Voûte demi-sphérique, qui surmonte un édifice.
- 12—Mettre au garage. — Liquide qui remplit un verre à boire jusqu'aux bords. — Conjonction copulative.
- 13—Sorte de bière. — Lui. — Aisé.
- 14—Règle double. — En même temps que. — Nom vulgaire d'un poisson téléostéen.
- 15—Bête de trait. — Lieu où les bêtes fauves se retirent pour se sécher après la pluie.

Solution du problème No 1192

P	P	E	T	R	O	G	R	A	P	H	I	E		
O	C	S	I	E	N	A	V	O	I	R		P		
S	O	R	C	I	T	E	T	C	O	H				
T	U	A	S	N	O	I	R	E	A	S	A			
O	S	C	A	R	I	R	A	N	A	N	E	L		
P	I	E	A	B	L	E	R	E	T	A	R	A		
E	N	E	P	I	T	E	T	U	E	A	N			
R	A	V	I	D	E	S	T	I	C	K	S			
A	B	A	D	O	N	C	E	L	U	E	T			
T	A	U	E	N	C	E	N	S	E	E	T	E		
O	R	M	E	S	A	P	E	S	A	L	I	R		
I	R	E	P	N	E	O	N	M	A	R	I			
R	E	P	A	S	E	E	L	N	E	E				
E	S	A	L	E	P	A	Y	E	U	E	N			
C	E	R	E	M	O	N	I	E	U	S	E	S		

L'INNOCENTE VICTIME

[Suite de la page 17]

de l'Estrapade, gagnèrent la vieille rue Mouffetard, leurs galeries.

Malgré l'heure avancée, une certaine animation régnait encore en ce quartier populaire. Sur la chaussée, quelques marchands ambulants essayant d'écouler la marchandise non vendue, et criant encore, mais sans conviction, et le beau colin ! et le beau turbot ! et la friture de Seine !...

Quelques ivrognes aussi, titubant d'un trottoir à l'autre, ou s'arrêtant pour échanger des propos incohérents sur la cherté des vivres, sur les exigences des patrons, ou sur la dureté des femmes !...

Dans les boutiques bien éclairées, d'où s'échappait encore un délicieux fumet de pommes de terre frites, oies, poulets, dindons pendaient en rangs serrés, ou, alignés sur les planches, étalaient, toutes blanches à la lumière du gaz, leurs chairs appétissantes.

Les cabarets regorgeaient de chaland : les uns, debout près du zinc, plaisantant avec la patronne en vidant leur verre ; les autres, groupés autour des petites tables et, la pipe à la bouche, oubliant les misères du jour et les misères probables du lendemain, dans de passionnantes parties de bénigne ou de lansquenet.

C'est vers une de ces tavernes que se dirigèrent, d'un pas pressé, la Benoîte et la Martine : la florissante taverne du Lapin Sauté, tenue, depuis une dizaine d'années, par une femme dont le nom et la personne tout entière étaient une réclame de premier ordre pour l'établissement.

Avec son embonpoint, ses joues fraîches, sa mine épanouie, la mère Ravigote faisait, en effet, l'éloge le plus éloquent de sa cuisine. Sa vue seule était un encouragement à l'appétit, à la gaieté et un acheminement vers la bonne digestion qui résulte ordinairement de l'un et de l'autre.

Aussi, que de clients au Lapin Sauté ! Le rez-de-chaussée ne suffisait plus, on avait dû mettre des tables dans l'arrière-boutique et jusqu'au sous-sol.

Les filles du pauvre Rigobert étaient depuis longtemps des habituées de ce lieu. On gagnait l'argent, rue de Vaugirard ; mais là, on le dépensait ; aussi y étaient-elles connues, choyées...

Le rez-de-chaussée étant assez encombré quand elles arrivèrent, elles descendirent au sous-sol ; et s'asseyant au bout d'une longue table, un peu à l'écart, bien en face l'une de l'autre :

— Martine ! dit tout à coup la Benoîte, voilà le moment de causer affaires, et sérieusement, hein ?

— Crois-tu que personne n'entendra ?

— Bah ! n'y a pas de sergots ici ! On est chez soi ! répondit la Benoîte, tout en jetant autour d'elle un regard de défiance, et, baissant la voix :

— Tu disais donc que nous ne tenions pas encore les vingt mille balles ?

— Tu m'as assez rabrouée pour avoir dit ça !...

— Eh bien, ma chère, t'avais raison ; nous ne palperons la galette qu'à une condition :

— Laquelle ?

— Tu ne devines pas ? C'est pourtant bien simple ! Qu'à la condition... que le gamin reste en route, pardine ! qu'il n'apporte pas, pour un morceau de pain, l'adresse qu'on doit nous payer le prix... que tu sais...

— Chut !... Ne parlons pas d'argent. Et comme dans un souffle :

— N'y a rien qui attire l'attention comme ça...

— Oui, il faudrait donc se mettre en quête, ce soir même...

— Du gavroche ? Oh ! c'est bien tard, Benoîte !

— Alors, je ne réponds de rien... Tout

nous glisse des mains... Naturellement, si la donzelle sait où loge le particulier, elle y va ; elle raconte, par le menu, la visite que je lui fis l'honneur de lui faire ; et non seulement nous n'avons rien à toucher, mais le comte nous fait mettre le grappin dessus par la police ; on nous accuse de chantage ; en réglant le présent, on jette un oeil indiscret... sur l'arrière... Entends-tu, Martine, l'arrière...

— Tais-toi. Tu me donnes le trac, ma parole ?

— Ah ! c'est que je l'ai, moi ! morbleu ! dit la Benoîte, avec un léger frisson.

— De quoi que t'as peur, voyons ? Est-ce que t'as pas toujours réussi ? Est-ce que t'as pas une étoile ?

— Imbécile ! V'là que tu vas prendre des expressions de voyante, toi aussi ! En fait d'étoile, y a l'affaire du bois de Boulogne qui me tracasse, plus que je n'en ai l'air, dans ce moment-ci...

— Bah ! c'est vieux comme Hérode, tout ça !

— N'empêche que ça pourrait bien rajeunir... Tu sais, la Victoire ?...

— Oui.

— Eh bien ! elle est toujours folle, mais sais-tu qui paye sa pension ?

— Non.

— C'est c't Américain de malheur ! Il est d'un embêtant, c't homme-là ! Il paye si bien... qu'on la soigne, pardi ! Et elle arriverait un de ces jours à retrouver sa bouille, que ma foi...

— Ça irait mal, hein ? fit la Benoîte en hochant la tête, et en jetant autour d'elle un regard défiant.

— Je crois bien que ça irait mal... Tu ne nous vois pas... en présence ?...

— Y faisait nuit ! elle te reconnaîtrait pas.

— Oh ! la la ! Et la lune ? Tu la comptes pour rien ? Et ma taille de carabinier ? Et le diable de nègre qui fourre toujours son nez où y ne faut pas ?...

— Sapristi ! Tu prévois tout, toi !

— Ça ne suffit pas de prévoir ; ça ne suffit pas de voir clair...

— Non. Y a p't-être quéque chose de mieux à faire.

— Eh bien, quoi ?

— Tu le sais bien, dit Martine, en baissant la voix.

La Benoîte tressaillit :

— Non, non ! assez de ça ! murmura-t-elle.

Puis, continuant :

— Je sais ce que m'en a coûté mon premier exploit. Je ne veux plus de tranches comme ça, moi !

— Alors, la galette ?

— La galette ! y a p't-être bien des moyens plus doux de se la procurer... la galette ! dit la Benoîte en vidant d'un trait son troisième et dernier verre de cognac.

— Lesquels ?

— Je cherche, ma chère, je cherche...

Et après quelques instants de silence, se levant résolument :

— Rentrons ! dit-elle à Martine. Et, bras dessus, bras dessous, elles reprirent toutes deux le chemin de leur demeure.

XX

O NZE heures venaient de sonner quand les deux soeurs arrivèrent place Saint-Sulpice.

La Benoîte monta chez elle, changea de vêtements, puis, enveloppée d'un grand manteau à capuchon qui lui donnait presque l'aspect d'un homme, redescendit en hâte.

Son plan était fait, et, en réalité, lui semblait en ce moment plus facile à exécuter qu'elle ne l'avait pensé tout d'abord.

Le gavroche était malingre, souffre-

teux, facile à mater, conséquemment ; et elle n'aurait certes pas besoin de toute sa force, pour y parvenir.

Qu'il revint ce soir, et la partie s'offrait belle... pour la Benoîte :

Ou elle essayait de le corrompre en lui promettant une récompense aussi forte que celle qu'il pouvait attendre de Marguerite.

Ou, s'il résistait, elle employait — oh ! bien à regret, — pour le forcer à reculer, les moyens plutôt... énergiques...

Mais voilà, reviendrait-il ? Et par quel chemin ? Il était tard : voitures et piétons commençaient à se faire extrêmement rares. Et, pour le retour du gamin, — qui ne prendrait probablement pas les petites rues à cette heure avancée, — deux grandes artères s'offraient : le boulevard Saint-Michel et le boulevard Montparnasse.

De quel côté l'attendre ?

— Ecoute ! dit Benoîte à sa sœur. Je t'avais laissée m'accompagner pour la frime, car j'avais résolu d'agir seule ; mais je vois maintenant que ce n'est pas possible... un pas de travers, et tout rate !

« Allons d'abord faire un tour vers la demeure de la bourgeoise... Nous aviserons d'après ce que nous aurons vu... »

A environ une centaine de mètres de chez elles, les deux femmes s'arrêtèrent, jetant un regard inquiet sur la maison dépendante de l'hôtel de Mondeville. Derrière la grande façade qui, nouvellement blanchie à la chaux, se détachait nettement dans la demi-obscurité, tout semblait dormir...

— Plus rien à faire ! dit la Benoîte d'une voix brusque.

— Parce que ?

— Parce que ? Mais tu ne comprends donc pas que du moment que la particulière dort, nous n'avons plus qu'à en faire autant. Car, ou elle a vu le gosse pendant que nous perdions notre temps au Moufmouf, auquel cas elle sait ce qu'elle voulait savoir ; ou elle ne l'attend plus, ce qui indique que l'heure est passée de l'attendre... Tu y es ?

— Oui. Dans tous les cas, c'est l'enterrement de la galette, hein ?

— Hélas ! soupira la Benoîte.

— Hélas ! gémit la Martine.

Et, comme mues par un même ressort, toutes deux levèrent les yeux vers les fenêtres du second étage, en manière d'adieu... aux vingt mille balles...

Tout à coup, là-haut, un petit bruit sec, comme celui d'un volet qu'on entr'ouvre... Bouche bée, elles regardent... et à la faible lueur des réverbères, aperçoivent, oh ! ciel ! un visage de femme, une tête qui se penche à droite, à gauche, interrogeant l'espace...

— C'est elle ! dit la Benoîte, avec un coup de coude qui faillit faire passer Martine à travers la vitrine d'un boudoir.

— Elle guette, tu comprends... Et comme elle a entendu des pas, elle a cru que c'était lui... Donc, c'est qu'elle lui a dit de venir à n'importe quelle heure. Rien n'est perdu !...

— Ma chère, j'en ai la chair de poule !

— Et moi, j'ai plus de jambes... C'est pourtant pas le moment de se laisser aller à ses impressions, que diable !

Et levant les yeux vers la fenêtre où elle avait aperçu Marguerite Lesueur :

— Toi, là-haut, ne te gèle pas, ma belle ! dit la Benoîte avec un mauvais rire, tu peux me donner tes commissions pour ton estafette et aller te coucher... Ce sera plus sage...

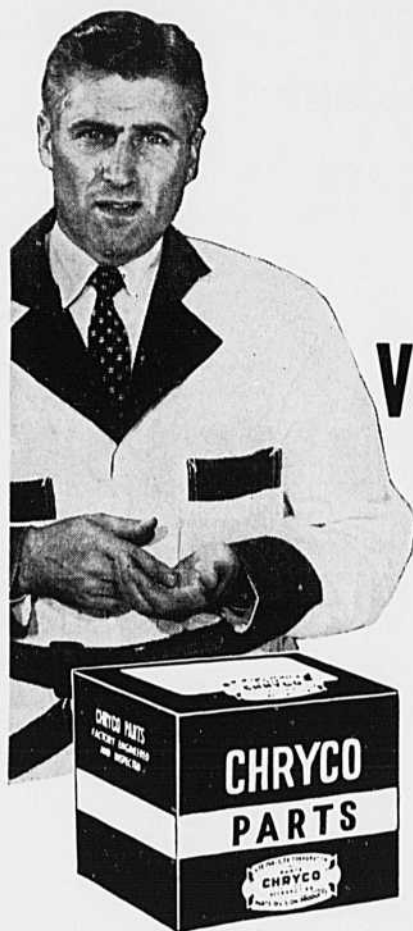
— Si tu la trouves, l'estafette, objecta Martine, qu'effrayait les difficultés de l'entreprise.

— Dame ! Ça, c'est pas sûr... Enfin, supposons qu'il vienne, ce gosse, faut pas le rater.

« Donc, voici ce que nous allons faire :

« Je me tiendrai, moi, du côté de chez nous, côté Montparnasse. Toi, tu

Un mécanicien expert et des pièces CHRYCO...



Un ensemble qui assurera à votre voiture ce qu'il y a de MIEUX !

Tirez pleinement parti de cet avantageux ensemble chez votre dépositaire Chrysler-Plymouth-Fargo ou Dodge-De Soto

L'homme qui, immédiatement après vous, est le plus intéressé à votre voiture de construction Chrysler, est le spécialiste en entretien de votre dépositaire Chrysler-Plymouth-Fargo ou Dodge-De Soto. Il se fait un point d'honneur de donner à votre voiture le meilleur entretien possible.

Le mécanicien formé à l'usine de votre dépositaire emploie les méthodes les plus récentes, d'une efficacité éprouvée par les ingénieurs qui ont construit votre voiture. Il emploie les pièces appropriées, éprouvées et garanties par Chrysler Corporation. Ce sont les authentiques pièces Chryco qui donnent un rendement parfait parce qu'elles sont fabriquées avec précision pour s'ajuster parfaitement.

Vous êtes sûr que votre voiture est entre bonnes mains quand vous la confiez à votre dépositaire Chrysler-Plymouth-Fargo ou Dodge-De Soto. Il a tout intérêt à vous bien servir... et à toujours vous donner un service qui vous plaira.



Adressez-vous à l'homme qui connaît le mieux votre voiture ou votre camion et qui emploie...

les pièces et accessoires CHRYCO

ILS SONT GARANTIS

Division des pièces, Chrysler Corporation of Canada, Limited

L'huile restera plus propre— plus longtemps avec un FILTRE D'HUILE MICRONIC CHRYCO



Un filtre d'huile Micronic Chryco contribue à réduire l'usure du moteur et les frais d'entretien. Ayant des centaines de pouces carrés de plus de surface filtrante que les filtres de type ordinaire, il intercepte plus de saleté. Même les particules microscopiques sont captées par ce filtre supérieur. Il garde l'huile plus propre — plus longtemps.

Installé rapidement par votre marchand de pièces CHRYCO

évolueras dans le bout aristo, côté Luxembourg.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça : tu évolueras ?

— Ça veut dire que tu te promèneras en le guettant.

— Bon ! et jusqu'à quelle heure ?

— Jusqu'à minuit... Oh ! après minuit, n'y aura plus rien à espérer...

— Oui, mais dis donc ! Et les sergots, qu'est-ce qu'ils diront ?

— Ce qu'ils voudront. Moi, je n'en ai pas peur. S'ils ont l'air de m'avoir à l'oeil, je pleurnicherai un peu, disant que je guette mon mari... Une affaire de ménage, ça intéresse toujours...

— Bonne idée, je ferai comme toi...

— De bonnes idées ? Je n'ai que de ça, moi ! Allons ! il est bien convenu qu'à minuit, si n'y a rien d'intéressant, on se couche. C'est dit ?

— Entendu !

Les deux femmes se séparèrent.

A ce moment, le silence se faisait complet dans la vieille rue ; toutes les boutiques, même celles de marchands de vins, étaient closes ; de rares piétons se hâtaient de rentrer chez eux ; quelques voitures isolées regagnaient la station.

La tête dans son capuchon, ses petits yeux noirs et brillants de convoitise

fouillant l'obscurité, la Benoîte marchait d'un bon pas, se rapprochant du boulevard Montparnasse.

Tout à coup, elle s'arrête. Ne venait-elle pas d'entendre siffloter joyeusement au loin ? Si c'était lui ?...

Elle met la main en cornet à son oreille pour se rendre compte de la distance, continue d'avancer, s'arrête encore ; et toujours dans le silence de la nuit et se rapprochant d'elle, ces notes claires et gaies montent dans l'air, la font frissonner d'aise...

« Je parie que c'est mon gavroche, pensa-t-elle ; il faut avoir quinze ans

**Pas une autre police
ne comporte seule tant
d'avantages uniques**



que la **NOUVELLE**
"COMMANDER 60-65"
de **MUTUAL LIFE**

**IMAGINEZ! TOUTES VOS PRIMES SONT REMBOURSÉES, QUE
VOUS VIVIEZ OU NON! C'EST LÀ UNE CARACTÉRISTIQUE
EXCEPTIONNELLE DE LA POLICE "COMMANDER 60-65"**

VOICI COMME CETTE NOUVELLE POLICE FONCTIONNE POUR VOTRE PROTECTION
**Si vous atteignez
l'âge de 65 ans**
Vous recevrez, vous-même:
(1) le remboursement de toutes les primes
versées jusque là,
plus
(2) tous les dividendes accumulés à l'époque.
C'est là un précieux appoint, à l'âge de la
retraite.

**Si vous décédez avant
l'âge de 65 ans**
vos héritiers recevront:
(1) une rente mensuelle jusqu'au jour où vous
auriez eu 60 ans,
ainsi que
(2) le remboursement de toutes les primes
que vous aurez versées,
plus
(3) tous les dividendes accumulés à l'époque.

Vous auriez vraiment tort de ne
pas examiner la police "Com-
mander 60-65" — nouvelle créa-
tion de la Mutuelle du Canada.
Pour vous renseigner en détail,
consultez le représentant local de
la Mutuelle du Canada, ou écri-
vez à

ML-34F-54

THE
MUTUAL LIFE
of CANADA

fondée en 1869

Siège social

Waterloo, Ont.

ou le diable au corps pour chanter
comme ça à pareille heure!

Et, en effet, c'était lui! Lui qui, à
quelques mètres seulement de la Be-
noîte, montait le boulevard au pas de
course, se dirigeant vers la rue de Vau-
girard, tout heureux du plaisir qu'il
allait faire, tout heureux aussi du jau-
net qu'il allait recevoir sans doute, car
on lui avait promis belle récompense.

Or, ce jaunet, c'était le manteau
chaud pour l'hiver qui s'annonçait
rude; c'étaient des souliers neufs pour
remplacer les siens qui prenaient l'eau...

C'était la fortune pour le miséreux.

Et il y avait bien de quoi chanter,
certes!

Tout à coup, au moment où il allait
entrer rue de Vaugirard, au moment où
le rêve si délicieusement caressé allait
enfin prendre corps, l'enfant tressaillit.

Une main large, puissante comme
celle d'un homme, venait de se poser
sur son épaule.

Brusquement, le gavroche se redressa,
essayant de se dégager:

— Bah! une femme! dit-il en adou-
cissant sa voix. Vous voulez quéque
chose, madame?

— Un grand service, petit. Je suis

pas de Paris et je me suis perdue...
Si tu pouvais me mettre dans mon
chemin.

— Où allez-vous?

— Par là, derrière les Invalides... Je
sais pas au juste. Et mes enfants doivent
être d'une inquiétude...

— Y a longtemps que vous êtes par-
tie?

— Depuis quatre heures et il en est
onze. Pensez donc!

— Onze heures? Plus que cela, ma-
dame! dit avec un soupir le gamin qui
pensait au retard que cette rencontre
apportait à la réalisation de son rêve.

« Les Invalides, c'est pas difficile à
trouver, c'est tout droit.

— Tu ne pourrais pas me conduire
un brin?

Après quelque hésitation:

— Oh! pas loin, dit l'enfant, et un peu
vite parce que je suis pressé, vous
savez.

— Aussi vite que tu voudras, petit,
répondit la Benoîte.

Et tous deux partirent côte à côte.

Après quelques minutes d'une mar-
che rapide:

— Vous y êtes, c'pas? dit le gavro-
che. Maintenant, je décampe...

Elle le retint brusquement par le
bras.

— Ah ça! vous commencez à me tur-
lupiner, vous! Je vous ai déjà dit que
je suis pressé. Vous avez pas compris,
donc?

Et comme la Benoîte serrait plus
fort:

— Diable! vous avez une poigne de
gendarme! fit-il en riant. Vous seriez
pas, par hasard, un homme habillé en
femme?

— P't-être bien! dit la ménagère en
ricanant.

— P't-être bien! p't-être bien! En
attendant, je cogne. J'ai quinze ans,
vous savez. Je suis pas un ramolli,
moi... Je connais un coup de poing qui
va vous coller au mur et vous y aplatir,
ma parole, comme une vraie galette...

— Une galette, moi? t'aurais du mal,
vrai...

— Vous croyez? eh bien! vous allez
bien le voir!

Et comme le pauvre gamin faisait
mine de se défendre:

— Allons, inutile! dit la Benoîte, le
maîtrisant toujours. Tu perds ton temps.
Tu n'es pas de force, vois-tu? Ecoute-
moi plutôt.

— Mais puisque je vous dis que je
suis pressé, dit l'enfant, dont les yeux
se mouillaient de larmes.

— Tu résistes? Ah! en voilà assez.
Tu vas me faire le plaisir de filer
devant moi, et plus vite que ça.

— Mais ce n'est pas mon chemin,
sanglotait le petit.

— Pas ton chemin? Fille manquée!
Et où est-il ton chemin? Où donc vas-
tu à c't'heure-ci? Je serais curieuse
de le savoir.

— Ça, c'est mon affaire.

— Tu oses regimber?

— Oui, j'ose! J'ai une course à faire,
ce soir. Y faut que je la fasse.

Et, sur ces paroles, l'enfant voulut
fuir; mais les mains de la misérable
se nouèrent à son cou. Il voulut crier,
elle resserra l'étreinte.

— Ah! vous voulez me tuer! dit le
gamin dans un râle.

La Benoîte, sans répondre, continuait
à pousser devant elle la pauvre petite
victime à demi morte de frayeur.

Ils gagnèrent les quais. Sous les ar-
bres des ponts, la Seine roulait ses
flots noirs avec un bruit sinistre.

La nuit était froide. A peine vêtu,
l'enfant grelottait sous la brume et sous
les brutales étreintes de la Benoîte.

Quel épouvantable réveil suivait son
beau songe! Il n'aurait pas la récom-
pense promise. Il n'aurait pas les
beaux habits reluqués depuis si long-
temps à l'étalage du fripier de la rue
Saint-Jacques. Demain serait encore
pour lui la misère comme hier, comme
toujours! depuis qu'il se souvenait...

La misère, oui! pourvu qu'il puisse
vivre!...

Car, enfin:

— Vous n'allez pas me tuer, n'est-ce
pas? gémissait-il pendant qu'elle l'en-
trainait. Je l'ai presque cru tout à
l'heure... J'étais fou... A quoi ça vous
servirait-il? Je n'ai rien; je ne gêne
personne... Je suis pas heureux, mais
j'aime tant la vie, si vous saviez... Ne
me faites pas de mal, madame, dites...
Ne me faites pas de mal, je ferai tout
ce que vous voudrez.

Ce que la Benoîte voulait? C'était bien simple: d'abord, empêcher l'enfant de porter ce soir la réponse attendue; et ce but-là était atteint, car il était maintenant près de minuit et il n'y avait plus à songer, pour le moment, au retour rue de Vaugirard.

Ensuite, et cela était autrement difficile, lui faire prendre l'engagement, à l'aide de promesses, de ne pas porter la réponse du tout...

S'arrêtant quelques instants, et après un regard soupçonneux aux alentours pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls:

— Tu dis donc que tu feras tout ce que je voudrai? Commence par me répondre: où allais-tu ce soir?

— Où j'allais... ce soir?

— Oui.

— Oh! ça? Je peux pas le dire...

— Eh bien! n'y a que ça qui m'intéresse. Si tu ne le dis pas, je cogne... et adieu la vie que tu aimes...

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! n'y a donc personne ici pour me sauver?

— Non. Tu es seul avec moi: pas une patrouille, pas un agent, personne: entends-tu? Personne! Et puisque tu ne veux pas parler, je vais te le dire, moi, où tu allais...

Et, lentement, les yeux fixés sur ceux de sa victime:

— Tu allais chez Mme Lesueur porter une adresse, l'adresse du comte Réginald. Est-ce ça, hein?

L'enfant ne répondit pas.

— Parleras-tu, misérable?

— Eh bien! oui, murmura le petit d'une voix faible.

— Promets-tu que tu ne la porteras pas?

— Impossible. J'ai donné ma parole...

— Ta parole? En v'là une histoire! Un même comme toi, ça a une parole?

Et toujours, le long des quais, elle l'entraînait. Ils étaient loin maintenant, très loin!

Derrière eux, les Invalides s'effaçaient dans la nuit. Sur leur chemin, les parapets, les maisons disparaissaient dans la brume.

Puis, ce furent des terrains vagues, des dépôts de matériaux, l'absence complète d'habitations, et toujours la Seine, murmurante, plus claire et plus tranquille, coulant entre deux berges.

Alors, l'enfant fit un effort désespéré, essaya de lutter, de s'arracher aux mains de fer qui l'étreignaient.

Dans cette lutte inégale, il perdit le peu de forces qui lui restaient.

Ses jambes vacillèrent sous lui; son front se couvrit d'une sueur glacée.

— Ayez pitié de moi, dit-il. Je sens que je vais mourir. J'ai si froid! Je n'ai pas mangé de la journée. Par pitié, laissez-moi!

— Tu as faim? Cent francs pour toi, entends-tu? Cent francs si...

— J'ai promis! J'ai promis! répétait l'enfant, comme dans un souffle.

— C'est dit? Tu persistes? demanda la Benoîte, d'une voix sifflante.

— Oui, oui, soupira le pauvre gamin.

— Alors, tant pis pour toi! Tu ne verras plus se lever le soleil, mon gars!

Le moment était propice. L'enfant ne luttait plus... En une minute, l'affaire pouvait être bâclée. Une culbute dans le fleuve et tout était dit.

Et quels résultats pour un geste si simple et si aisé!

Pour le présent, Marguerite se croyant jouée par son gavroche, et voulant à tout prix connaître l'adresse du comte, se jetant enfin avec confiance dans les bras de la voyante, et y jetant surtout... les vingt mille balles promises.

Pour l'avenir, une vie toute de calme et de sérénité dans quelque aimable retraite...

Ah! il n'y avait pas à hésiter... Il était déjà, du reste, presque à moitié mort, ce garçon! Et à qui manquerait-il? C'était en vérité, lui rendre service... La lumière, quand on n'a pas le sou, bah!

Et les regards de la gredine erraient sur la Seine, choisissant la place... et déjà elle y traîne le gavroche, quand, soudain, une main de fer la saisit à la gorge et lui fait, à temps, lâcher prise.

TROISIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

EFFARÉE, la Benoîte se retourna et voulut fuir.

— Nous avons des comptes à régler ensemble, fit l'inconnu, qui n'était autre que Pascal.

Et, soutenant l'enfant dans ses bras:

— Ça vous étonne de me trouver ici, hein? Vous avez parlé, tout à l'heure, du comte Réginald. Eh bien! nous sommes ses amis, Rigobert et moi!

— Rigobert! inurmura la Benoîte, épouvantée.

« Qu'est-ce qu'il chante là? »

— Oui, Rigobert! Un brave et honnête homme encore!

— Rigobert, répétait la Benoîte, l'oeil fixe.

— Eh bien! quoi? Est-ce que vous le connaissez?

— Si je le connais!

Et, avec un haussement d'épaules:

— C'est mon père!

Les yeux de Pascal se fixant alors éperdus sur la misérable:

— Seriez-vous par hasard la Benoîte? demanda-t-il, cette fille sans coeur qui...

Et, comme elle ne répondait pas:

— Ah! je vous reconnais, en effet, continua-t-il. Eh bien! vous pouvez vous flatter d'avoir une fière chance; car si vous étiez aussi bien une étrangère, voyez-vous, je vous ferais passer, ici même, un mauvais quart d'heure. Ah! vous vouliez tuer cet enfant? Canaille que vous êtes!

« Après l'avoir torturé à plaisir, si je n'avais été là, si, sur le conseil d'un ami, je n'avais suivi ce petit, vous auriez été assez coquigne pour lui donner le dernier coup... le coup de grâce, n'est-ce pas? »

— Allez-vous me lâcher, vous? disait la Benoîte, faisant d'inutiles efforts pour se dégager. N'y a donc pas de sergots, pas de patrouille, dans ce chien de quartier?

— Tu ne les appelais pas, tout à l'heure, les sergots! gredine que tu es! Tu serais même, sans doute, bien fâchée de les voir venir...

Et, lui lâchant le bras:

— Par souvenir de ton brave homme de père, je te permets de ne pas les attendre, tiens! File! et que je ne te revoise plus...

La Benoîte ne se le fit pas dire deux fois. Elle disparut dans l'obscurité comme une ombre; et Pascal resta seul avec l'enfant.

Et, le regardant qui commençait à se remettre de sa frayeur:

— Pauvre petit! disait-il, comme se parlant à lui-même.

« C'est pourtant sa persistance à guetter notre maître qui l'a sauvé! Nous étions si intrigués de le voir s'acharner comme ça à sa poursuite; c'était si curieux de le trouver partout sur notre route, et pendant toute une journée... Nous avons voulu savoir... »

« Quelle bonne idée, grand Dieu? »

Et, se penchant vers lui:

— Je parie que tu meurs de faim, pauvre gosse?

— Pas tant que de peur, monsieur.

— Plus maintenant. Vois: elle est partie! Tu ne la reverras plus; et je reste avec toi.

— Avec moi! oh! quel bonheur! cela me rend des forces...

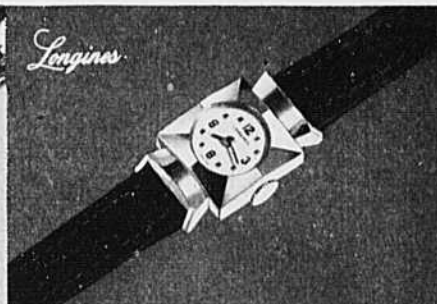
— Alors, tu vas pouvoir marcher un peu? Quitter cet endroit désert, regagner les quais? Nous trouverons sans



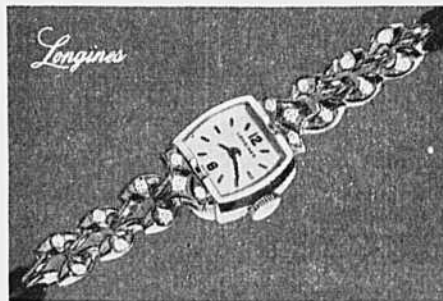
Le prestige de la montre Longines s'est affirmé dans le monde entier. Titulaire de dix grands prix internationaux et de 28 médailles d'or pour son élégance et reconnue pour sa précision par les plus célèbres observatoires. Pour vos étrennes des Fêtes, choisissez la montre la plus honorée du monde, la Longines — ou, dans la classe des prix moyens, la montre Wittnauer, deux produits de Longines-Wittnauer Watch Company.



LONGINES PRES. HAYES — Une des plus élégantes montres-bracelet pour hommes. Boîtier fini à la main, d'or 14c. \$145. Autres modèles pour hommes, à partir de \$79.50.



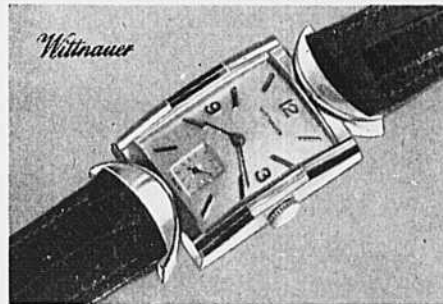
LONGINES GERALDINE — Montre sport dont l'élégance permet un usage permanent. Le boîtier d'or 14c est mis en valeur par un bracelet en suédine noire. \$135. Autres modèles Longines pour dames, à partir de \$85.



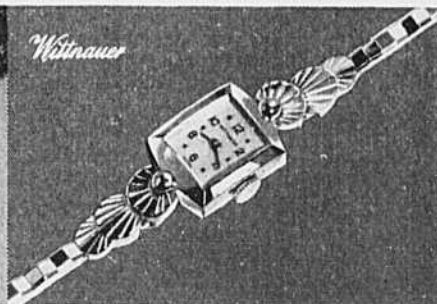
LONGINES STARLIGHT SERENADE #1805 — Une montre à demi-bracelet or blanc 14c; 18 diamants; un critère de luxe et d'élégance. \$350. Les Longines ornées de diamants sont la perfection même.



WITTAUER BELMONT AUTOMATIQUE — Montre à remontage automatique, dans la traditionnelle qualité de Wittnauer. Anti-choc. Boîtier en or doublé 10c. \$92.50 Avec bracelet extensible, \$92.50.



WITTAUER DOUGLAS — Montre d'une élégance très personnelle, avec son cadran et son boîtier aux lignes modernes. Or doublé 10c. Avec bracelet de cuir, \$62.50. Avec bracelet extensible, \$72.50.



WITTAUER NANCY — Une montre délicieuse, d'un dessin charmant, avec longues attaches en cascade de coquilles. Bracelet extensible assorti. En or doublé 10c, blanc ou jaune. \$67.50. Modèle à cordonnet \$59.50. Prix de détail non imposés.

Longines-Wittnauer
COMPANY OF CANADA, LTD.
 Since 1866, Maker of Watches of the Highest Character
 1255 Phillips Square
 Montreal 2, Quebec

*** ANECDOTES ET PENSEES

Les femmes ne meurent pas plus de vieillesse que d'autre chose. — D'ailleurs il n'y a pas de vieilles femmes. — La nature, on ne sait pourquoi, à une certaine époque de leur vie, déguise les femmes en vieilles femmes... — Mais au-dedans elles sont toujours jeunes; elles ont les mêmes goûts, les mêmes plaisirs, le même amour.

ALPHONSE KARR (1808-1890)

Aux vertus qu'on exige d'un domestique, votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?

BEAUMARCHAIS (1732-1799)
 Le Barbier de Séville.



Ça, c'est du Scotch! Moelleux,
velouté, doré... léger.
Y avez-vous goûté?

Depuis 1746
WHITE HORSE
bien entendu!

Distillation, Mélange et Embouteillage
faits en Ecosse
En bouteilles de différentes grosseurs

W-514MF



doute une voiture là et je t'emmènerai chez moi...

— Chez vous? Oh! je crois bien que je marcherai!

— C'est un peu loin, tu sais, tout près de la gare de Lyon; mais avec un fiacre, ce sera bientôt fait. Et puis, on te remettra sur pied, là, et en un clin d'oeil: un peu de bouillon, un petit coup de vin et ça y sera.

— Vous êtes bien bon, monsieur, fit le gamin qui restait un peu songeur.

— Ah! j'y pense! tu aimerais peut-être mieux que je te ramène chez toi? Tes parents doivent t'attendre?

— Je n'ai pas de parents.

— Chez tes amis, alors? Où demeures-tu?

— N'importe où, monsieur.

— Comment? N'importe où... Mais où couches-tu ordinairement?

— Tantôt dans un garni, tantôt dans un autre... Quelquefois sous le ciel, quand il n'est pas trop dur aux pauvres gens... et quand on ne me voit pas, ajouta-t-il mystérieusement.

Une larme perla dans les yeux de Pascal. Il se souvenait, lui aussi, des nuits passées à la belle étoile sur les talus des fortifications, en compagnie du pauvre Rigobert.

Ça s'éloignait, ce temps-là! ça ne s'oubliait pas... Aussi, à la vue du gavroche encore affaissé à ses pieds, éprouvait-il un attendrissement mêlé d'une grande pitié.

— Allons! un peu de courage... viens! lui dit-il.

Et, le soutenant, il lui fit gagner les quais où, par bonheur, un cocher, qui regagnait le quartier de la Bastille, voulut bien se charger de les emmener.

Une heure après, dans une maison garnie de la rue de Lyon, confortablement installé devant une table préparée par Pascalou, le gavroche faisait honneur au potage, à la viande froide, au fromage, le tout arrosé d'un bon vin de Mâcon.

Son appétit satisfait, levant vers son sauveur ses superbes yeux bleus, légèrement embrumés:

— Ah! monsieur, c'est drôle, ce qui m'arrive! J'avais cru voir, ce matin, la Providence, sous les traits d'une belle dame... Ce soir, je la retrouve sous les vôtres, c'est sûr!

— Bah! Est-ce que les miséreux ne finissent pas toujours par la trouver, la Providence. Moi qui te parle, j'ai eu la mienne.

— Ah! vous étiez donc un miséreux, vous aussi?

— Hélas! soupira Pascal... Et j'ai trouvé quelqu'un qui a fait, pour moi, bien autre chose que ce que je fais pour toi en ce moment. Aussi, ce quelqu'un là, je l'aime, tu sais! Ah! y ne faudrait pas qu'on y touche...

Et, plongeant son regard dans celui de l'enfant:

— Mais j'y pense. Pourquoi donc t'es-tu acharné toute la journée à la poursuite de M. le comte?

— Pourquoi? Ah! si c'était mon secret, je vous le dirais tout de suite; mais ce n'est pas le mien. C'est justement celui de... ma Providence de... ce matin!

— Une belle dame, alors? Allons, tu veux rire...

— Je ne ris pas, monsieur.

— Tu ferais croire que ta belle dame est amoureuse du comte, qu'elle veut connaître son adresse pour...

— Oh! non, interrompit brusquement l'enfant, je crois pas ça.

— Tu ne pourrais pas me dire son nom, voyons?

Le gamin rougit, parut embarrassé, mais se tut.

— Et son adresse?

— Sa rue? Oh! je peux bien vous dire ça... Elle est longue, la rue; y a de la place... Et puis, après tout, vous ne la connaissez pas... Eh bien! elle demeure rue de Vaugirard...

— Je l'aurais parié, c'est elle! murmura Pascal.

Et, tout à coup, devenu très gai, se frottant les mains:

— Eh bien! mon petit! tu feras ta commission... Tu as raison de tenir tes engagements... Ensuite, tu viendras me retrouver... Je te présenterai à un de mes amis, qui est chargé de faire connaître à M. le comte tous les gens qui méritent qu'on s'intéresse à eux... Ta figure dit que tu es de ceux-là. On te fera sans doute apprendre un métier; tu pourras gagner honorablement ta vie et t'acheter tout ce que tu voudras.

« En attendant allons nous coucher.

Et tous deux s'endormirent côte à côte.

Mais pour le pauvre gavroche qu'avaient trop vivement secoué les émotions du jour, la lutte continua même pendant le sommeil.

Il fut aux prises, une partie de la nuit, avec une paire de souliers neufs dans lesquels ses pieds, devenus tout à coup très, très gros, ne pouvaient plus entrer... du tout... Et avec une méchante fripière qui, la tête sous un capuchon, le regardait avec des yeux terribles et refusait — le croirait-on? — bien qu'il eût le jaunet dans la main, de lui laisser emporter le chaud manteau d'hiver!

C'était trop fort, vraiment! et il en était si irrité, que brusquement, il s'éveilla.

Bonheur! ce n'était qu'un rêve!

La méchante femme n'était pas là; et l'aube commençait à poindre...

En un clin d'oeil, il était sur pied; et, après avoir promis à Pascal de revenir, il se dirigeait vers la rue de Vaugirard.

Marguerite Lesueur qui blottie derrière ses volets, guettant tous les bruits de la rue, l'avait attendu jusqu'à plus de minuit ne comptait plus sur lui.

— Oh! madame! s'écria le gamin, qui lut sur le visage de la jeune femme la surprise qu'elle éprouvait, vous ne comptiez plus sur moi, hein? Vous avez douté de ma parole. Pourtant, sans une misérable qui m'a arrêté en chemin, ce n'est pas aujourd'hui, mais hier, que vous auriez eu le renseignement.

— Que tu apportes, petit? Que tu apportes? demanda Marguerite, haletante.

— Je crois bien! J'ai assez trimé pour ça! Ah! c'est que ce comte-là, madame, c'est un vrai comte!... Sapristi! il en a des maisons! il mange d'un côté, il couche de l'autre...

— Allons! parle, parle!

— Pour lors, voilà! Il est allé d'abord à Auteuil.

— A Auteuil? Ainsi, il est revenu, s'exclama Marguerite.

— Attendez, attendez... C'est superbe, là-dedans! et si j'avais une habitation comme ça, je la lâcherais pas comme je lâche mes garnis, moi... Eh bien! y paraît qu'il l'a lâchée des années et des années et que, même maintenant, il en a une autre...

— On se lasse de tout, vois-tu? Après? Après?

— Après? Il n'est pas resté dans cette belle maison. Il y a p't-être bien déjeuné. Une heure plus tard, il en sortait avec le grand nègre qui paraissait être très, très ami avec lui, car il ne se sent pas quitté de toute la journée.

— Et où sont-ils allés?

— Sur les boulevards, madame. Et si vous saviez ce qu'on les regardait: tous les hommes paraissaient des nains à côté d'eux.

Et, avec un petit soupir:

— On est heureux, tout de même, d'être grand. J'ai pas eu de chance, moi, j'ai pas grandi.

« A six heures, ils sont entrés dans un restaurant, place de la Madeleine.

— Tu ne les as pas perdus de vue, au moins?

— Oh! que non! Je me suis assis, en face, sur un banc.

« L'ennui, c'est qu'il s'est mis à pleu-

voir, et que ça me donnait de temps en temps des petits frissons ; mais puisque j'avais tant fait que d'aller jusque là, fallait bien finir, n'est-ce pas ?

« J'ai pas bougé, j'ai repris courage.

Et, d'un air dégagé :

— Je reprends facilement courage, moi.

Il dit cela d'une voix d'homme, et en se faisant une sorte de violence ; car, tout à coup, son visage prématurément flétri par la misère prit une expression tellement douloureuse, que Marguerite, malgré la pensée qui la préoccupait, qui la prenait toute en ce moment, ne put s'empêcher d'en être émue.

— Ils sont sortis de là un peu avant sept heures, continua l'enfant. Ils ont pris un sapin.

— Et tu ne pouvais plus les suivre, naturellement ?

— Ah ! que si ! J'ai pris mon grand moyen : je me suis fait traîner... et ça a réussi dans la perfection. Pas une glissade, pas un coup de fouet, surtout ! Le cocher était gris comme un Polonais : ça m'a sauvé.

— Jusqu'où es-tu allé comme ça ?

— Jusqu'au Rond-Point. Là, ils ont renvoyé le fiacre. Je les suivis gaie-ment, me dissimulant derrière les arbres des Champs-Élysées, pensant qu'ils allaient à Auteuil.

« Pas du tout ! Voilà-t-il pas qu'ils tournent à droite, dans une avenue dont je ne me rappelle plus le nom, et qu'ils disparaissent derrière la grille d'un élégant petit hôtel situé au milieu d'un jardin.

« Tiens, tiens ! que je me disais. C'est là, tant mieux ! C'est moins loin.

« Quand, tout à coup, j'entendis le nègre dire au comte : « Mme la marquise vous a donc remis les clefs, maître ? » A quoi M. le comte répondit : « Oui ! »

« Ils avaient l'air de chercher quelque chose dans cette maison-là ; après quoi, ils sont sortis, ont fait les cent pas devant l'hôtel, parlant avec animation dans une langue que je ne comprenais pas du tout. De tout ce qu'il ont dit, je n'ai entendu qu'une phrase d'un drôle : « Qu'en a-t-on fait ? disait le nègre. Est-il mort ou vivant ? »

« J'en avais le frisson, madame, j'en avais le frisson !

« Après ça, nous sommes partis pour Auteuil.

— Une seconde fois ? demanda Marguerite, surprise.

— Une seconde fois. Les deux hommes, qui attendaient à la porte de la villa, me virent derrière la voiture, et jetèrent sur moi un regard tel, que je n'osais plus ni rester, ni partir. J'en frémis, madame, des pieds à la tête ; mais, à la pensée que j'en étais à ma dernière étape, je pris mes jambes à mon cou, et me sauvai comme un voleur.

« Ma dernière étape ! ah ! bien oui ! Je n'avais pas attendu un quart d'heure que la porte de la remise roulait sur ses gonds, qu'un cheval superbe était amené par un particulier que je n'avais pas encore vu, et... fouette cocher...

— Et qui est-ce qui s'en allait comme ça ?

— Le comte, madame...

— Tout seul ?

— Non : avec son nègre... Heureusement pour moi, au moment où la grille s'ouvrait devant eux, le nègre dit à un de ceux qui m'avaient relégué tout à l'heure d'un si mauvais oeil, et assez haut pour que je l'entende :

« — Tu sais, Pascalou, (il s'appelait Pascalou, drôle de nom, n'est-ce pas ?) vers neuf heures à la Bastille... Nous prenons le train de neuf heures vingt. Ne nous manque pas.

« Ils avaient p't-être encore quelque course à faire à Paris ; cette fois, je les laissai partir, et, après avoir regardé attentivement M. Pascalou, je résolus

de ne prendre mes jambes à mon cou que derrière lui.

« Ah ! mais... ça commençait à ne pas aller tout droit : j'avais diablement faim...

— Je croyais t'avoir donné une pièce de quarante sous, le matin ? dit Marguerite, dont le visage s'illuminait à mesure que l'enfant avançait dans son récit.

« Tu avais de quoi manger, voyons...

— Ben oui, ben oui ! dit le gavroche en hochant la tête d'un air grave... Mais, vous comprenez : j'étais pas sûr de toucher le jaunet, alors...

— Alors ?

— Eh bien ! j'aimais mieux garder ma pièce pour payer ma chambre... Avec ça que j'avais déjà un peu de retard...

Et, après un silence :

— C'est égal ! c'était pas drôle, tout de même, d'avoir vu manger les autres toute la journée, et d'être à jeun... Ah ! aux pauvres diables comme moi, ça arrive, ces choses-là !... et les autres ne s'en doutent pas ! Quand on sort de table, vous savez, d'une très bonne table surtout, on ne se figure pas qu'il y en a qui meurent de faim...

— Serais-tu dans ce cas, petit ? Aurais-tu besoin que...

— Oh ! merci, madame. Ce matin, je suis gaillard ; car ma journée d'hier a fini par une petite noce... que je ne vous dis que ça !...

— Eh bien ! raconte-moi, voyons !

— J'avais donc toujours mes quarante sous dans ma poche... Mais, ma pauvre pièce, il a bien fallu l'entamer : je pouvais plus marcher... Heureusement qu'il avait pris des omnibus, le M. Pascal, c'était plus facile... je me payais des impériales... y fallait bien !

« A la gare, par exemple, je le suivis de loin pour ne pas lui donner l'éveil. Je croyais qu'il ne me voyait pas ; mais y me voyait très bien, vous savez... Ils avaient pris tous les trois un billet pour Nogent. Le nègre avait dit le nom très fort, au guichet, pendant que M. Pascal regardait de mon côté.

« La peur me reprit... oh ! mais une de ces peurs ! Pensez donc ! si j'allais échouer après m'être donné tant de mal ?... Je n'osais plus bouger ; je me dissimulais dans la foule tant que je pouvais, mais, ma foi, je sais pas comment ça s'est fait, au moment où on criait : « Voyageurs pour Nogent, en voiture ! » je me suis trouvé tellement poussé... et caché... — je suis si petit, vous comprenez ! — que je me trouvais dans le train sans avoir rien eu à demander... Oh ! quand j'aurai mon jaunet, je rendrai ça à la Compagnie...

— Tu n'auras plus faim, petit, dit la jeune femme avec un regard humide vers cet être, délicat jusque dans la détresse.

— A Nogent, madame, ils descendirent tous les trois. Je respirais enfin. Que diable ! me disais-je, y n'iront pas plus loin, je suppose ?... Ils ont fini leur journée, et moi aussi...

— Eh bien ? demanda Marguerite, anxieuse.

— Eh bien ? c'était vrai ! s'écria le gavroche tout joyeux.

Et, après un silence :

— Pour eux, du moins...

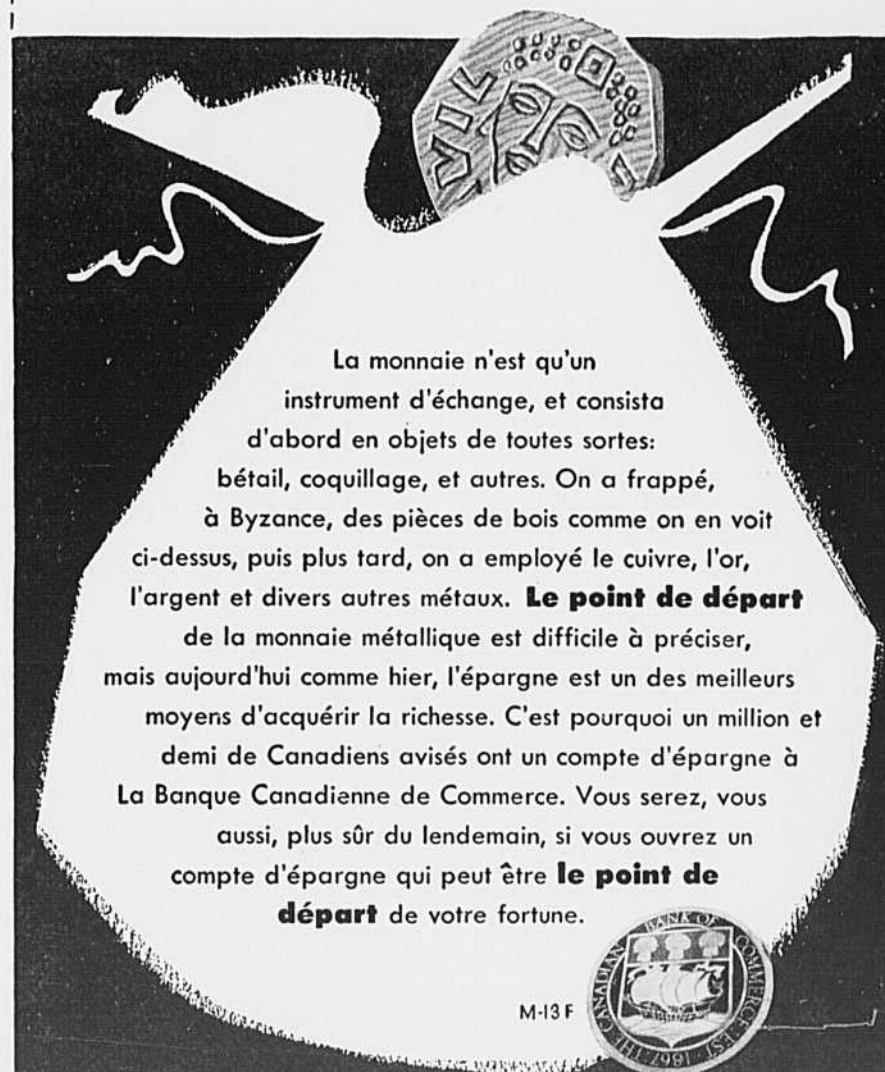
« Après cela, que vous dirai-je, madame ?... Une petite course dans la campagne, un vent doux caressant mon visage, de l'air pur à pleine poitrine, une sorte de nourriture, cela, et si douce quand on n'en a pas d'autre ! Puis, des grands arbres, du silence... Oh ! cette heure payait largement les privations, les fatigues de la journée.

« Ces messieurs, après avoir suivi quelques minutes la grande allée qui longe le bois, s'arrêtèrent devant la troisième ou quatrième maison, très reconnaissable avec son mur assez haut, percé d'une petite porte.

LE POINT DE DÉPART

Quelle fut l'origine de

la monnaie ?



La monnaie n'est qu'un instrument d'échange, et consista d'abord en objets de toutes sortes : bétail, coquillage, et autres. On a frappé, à Byzance, des pièces de bois comme on en voit ci-dessus, puis plus tard, on a employé le cuivre, l'or, l'argent et divers autres métaux. **Le point de départ** de la monnaie métallique est difficile à préciser, mais aujourd'hui comme hier, l'épargne est un des meilleurs moyens d'acquérir la richesse. C'est pourquoi un million et demi de Canadiens avisés ont un compte d'épargne à La Banque Canadienne de Commerce. Vous serez, vous aussi, plus sûr du lendemain, si vous ouvrez un compte d'épargne qui peut être **le point de départ** de votre fortune.

M-13 F



La Banque Canadienne de Commerce

*vous
direz.
merveilleux!
merveilleux!
merveilleux!*



C'est merveilleux, direz-vous, comme il est économique d'exécuter soi-même, ou de faire exécuter un travail de rénovation, avec le Sylvaply. Ces panneaux en bois véritable, bien sablés, ne coûtent relativement pas cher à acheter ni à employer. Ils servent pour tout: plafonds, murs, planchers, placards intégrants et même meubles! Votre marchand de bois vous aidera à choisir la sorte de Sylvaply qui convient à vos besoins.

LE CONTRE-PLAQUÉ EN SAPIN DOUGLAS

SYLVAPLY

En vente chez les marchands de bois
MACMILLAN & BLOEDEL LIMITED



TÊTE DURE...

Avec ces accidents sans cesse plus fréquents sur nos grandes routes, monsieur l'automobiliste en viendra peut-être un jour à prendre des mesures radicales pour se protéger adéquatement l'occiput. Le couvre-chef de rigueur sera peut-être ce nouveau casque protecteur ultra-léger, en aluminium, qu'on vient de mettre au point en Europe. Il est plus agréable à porter et résiste mieux aux chocs.

Une foule d'objets en aluminium créés pour une fin particulière ont été vite adaptés à d'autres fins. C'est pourquoi l'aluminium canadien est aujourd'hui en aussi forte demande, tant au pays qu'à l'étranger. Aluminum Company of Canada, Ltd. (Alcan).

«Le nègre ouvrit et referma immédiatement; puis... plus rien.

«Je compris que c'était là le vrai nid, et que ma tâche était finie... Le sifflet du chemin de fer retentissait dans la nuit; je répondis à son appel...

— Ainsi, le comte habite Nogent!... s'écria Marguerite, exultante de joie, et le prétendu voyage était une histoire destinée à dépister les recherches...

Et, mettant la main sur l'épaule de l'enfant:

— Ah! mon cher petit! continua-t-elle, si tu savais le service que tu viens de me rendre... Comment pourrai-je t'en remercier?

— En m'en demandant d'autres, madame, dit le gamin avec un sourire.

— Non! Je dois agir seule, maintenant. Mais je désire ne plus te perdre de vue... Je m'intéresse à toi et te le prouverai de la façon qui te conviendra... Comment t'appelles-tu?

— Noël, madame.

— Noël, quel joli nom!

«Et quel âge as-tu?

— Quatorze ou quinze... je ne sais plus...

Et, dans le regard, dans la voix de Marguerite, pleine du souvenir de l'absent, il y avait une émotion telle que le pauvre Noël, en le regardant, en l'écoutant, eut comme la notion subite de la douceur de cet amour qui avait si douloureusement fait défaut à son enfance abandonnée, de cet amour «que nul n'oublie», comme dit le poète.

— Qu'as-tu, petit? Tu pleures? demanda la jeune femme.

— Ce n'est rien, madame... Une idée fugitive... J'en ai comme cela de temps en temps, mais je me raisonne... Il ne faut pas se laisser aller, n'est-ce pas?

Une larme mouilla les paupières de Marguerite. Elle lui prit la main:

— Cela fait du bien, quelquefois, d'ouvrir son cœur... Dis: à quoi penses-tu?

— A ce que j'ai perdu, madame!

Et, baissant la tête:

— Au triste sort des enfants sans mère...

— Tu n'as plus de mère?

— Non.

— Et ton père?

— Je suis seul au monde.

Marguerite frémit. Et, songeant à ce pauvre enfant dont lui avait parlé Pascal, condamné à l'asile des pauvres, puis abandonné sous le porche d'une église après une série de complications dont la cause lui était encore inconnue, il lui vint à l'esprit que Noël pouvait être celui-là. Et s'il l'était, n'était-elle pas responsable?

Si elle avait gardé son fils, si, tenant dans ses bras l'enfant de la faute, l'enfant auquel elle se devait tout entière, et par lequel seul elle pouvait se racheter, elle avait eu le courage d'affronter le mépris du monde, elle ne se serait pas, du moins, méprisée elle-même... elle serait aujourd'hui une heureuse mère; et la douleur de la pauvre petite victime, toute pâle, là, en face d'elle, ne lui ferait pas tant de mal!...

Car, véritablement, la vue seule de cet enfant était pour elle une souffrance, un remords; et, par un mouvement inconscient de regret, de tendresse, elle ouvrit les bras; et l'enfant abandonné, privé de caresses, s'y étant précipité, elle le serra follement contre sa poitrine. Puis, le regardant, les yeux noyés de larmes:

— Je voudrais que le fils que j'ai tant cherché, et que je vais retrouver par toi, entends-tu, petit? par toi, te ressemble, que son âme soit pure et aimante comme la tienne... Mais te vaudra-t-il, lui, qui n'a pas souffert?

L'enfant, ayant enfin triomphé de son émotion:

— Oh! madame, dit-il en essayant de sourire, on s'habitue à tout, voyez-vous. A l'âge de huit ans, ayant perdu la seule personne qui se soit jamais inté-

ressée à moi, je suis entré comme domestique dans une ferme; puis, je suis revenu à Paris; je me suis placé dans des magasins pour faire des courses, comme maintenant, je fais des courses chez un libraire... Mais, voilà, on me prend pendant la bonne saison, on me laisse après... C'est comme ça qu'il y a des jours où on ne mange pas... Quand ça ne dure pas trop longtemps, ça va encore...

— Et tu n'as jamais maudit ta destinée, petit? Jamais envié les riches?

— Non, dit Noël d'une voix ferme.

— Tu n'es pas envieux... c'est bien.

— Je ne crois pas, répondit l'enfant.

Et après quelques instants de silence, une vive rougeur colorant son front:

— Si, pourtant... il y a une chose que j'envie... une seule... la meilleure, je pense... L'amour d'une mère! Et vous venez de m'en donner une petite idée, madame, merci!

— Eh bien! mon cher petit, puisque, par toi, je vais retrouver mon fils; puisque, par toi, le bonheur va enfin rentrer dans ma maison, restes-y... Tu es honnête, intelligent... Sur ce fond précieux, il est facile d'édifier quelque chose... Quelques leçons d'un bon maître t'aideront à compléter ton instruction et te mettront en état de choisir ta voie. En attendant que tu te sois créé par le travail, une indépendance, tu pourras considérer ma maison comme tienne: nous prendrons nos repas ensemble; et il y a justement, dans cette rue même et à quelques mètres d'ici, une petite chambre que je meublerai pour toi... Que dis-tu de l'arrangement?

— Ah! je comprends tout à fait, maintenant, madame, ce que c'est qu'une mère.

— Alors, nous nous reverrons? demanda Marguerite, en lui souriant.

— Ah! je crois bien! dit Noël.

Et il partit en courant annoncer à Pascal la bonne nouvelle...

II

La Benoîte était rentrée chez elle désespérée.

Connaissant l'adresse du comte, Marguerite se présenterait chez lui, évidemment; raconterait les menaces qui lui avaient été faites, le chantage dont elle avait failli être victime, de sorte que, non seulement il fallait faire son deuil de la grosse somme, mais encore se prémunir contre toute accusation qui pourrait appeler l'attention de la police sur des antécédents... plutôt douteux.

— Eh bien! quand je te disais que tu n'étais qu'une propre à rien! dit la Martine avec un regard fulminant.

— Une propre à rien? Ah! j'aurais voulu te voir à ma place, répondit d'une voix sifflante la sursite extra-lucide. Je ne suis qu'une femme, après tout: je ne peux pas me battre avec un homme!

— Oh! oh! oh! un homme! s'écria Martine dans un éclat de rire. Ce gosse à qui on donnerait bien douze ans, un homme! Mais je l'aurais avalé, moi!

— De ton estomac d'autruche, rien ne m'étonnerait... Mais il s'agit bien du g-

vroche, vraiment!

Et, en quelques mots, elle lui expliqua ce qui s'était passé.

— Comment! ce Pascalou! l'ami à

papa! Tu n'as pas pu le convaincre?

— Je n'ai pas essayé, certes!

— Imbécile!

— J'avais assez à faire de me garer; il me regardait d'un oeil qui n'avait rien de tendre, je t'en réponds.

— Il aurait fallu se débarrasser du gosse, d'abord. C'est clair.

— Et la Rousse?

— Oh! la Rousse! Est-ce qu'une femme intelligente se laisse prendre, voyons? D'ailleurs, la Rousse ne se défie jamais des femmes...

LA VIE COURANTE...



R. KELLER

— Est-ce que je peux avoir votre fête puisque vous ne vous en servez pas, maman?

— Tu aurais bien dû te charger de l'affaire, toi qui es si intelligente ! dit sèchement la Benoîte.

« J'en ai assez de travailler pour toi !

— Travailler pour moi ?

— Parfaitement !

— Oh ! la ! la ! Tu t'endors d'un oeil et tu fais croire aux imbéciles que tu es extra-lucide... En v'là un travail !

— Et le reste ? Et la peine que je me donne pour amener l'eau au moulin, tu comptes ça pour rien, toi ? Qui est-ce qui a eu d'idée d'aller trouver Marguerite Lesueur ? Qui est-ce qui a arpenté pendant la nuit tout un quartier de Paris, et qui a failli se faire étrangler pendant que tu dormais tranquillement dans ton lit ? Réponds à ça, lâche, canaille !

— Allons ! assez, assez ! fit la Martine en se levant. Mettons que j'ai été un peu vive ; je m'en repens, là ; es-tu contente ?

— Ce n'est pas malheureux !

— Oui, ma petite soeur, j'ai eu des torts avec toi, j'en conviens...

— Où diable veux-tu en venir ? Je n'augure pas mieux de ta douceur que de tes injures.

— Je veux en venir, dit posément Martine, en plongeant son regard dans celui de sa soeur, à une réconciliation complète... et profitable à la communauté, voilà !

— Ha ! ha ! Voyez-vous ça ! dit la Benoîte, en ricanant.

« Encore quelque plan à me soumettre... »

— Elle ne t'est point venue, c't'idée-là ?

— Quelle idée ?

— La mienne, parbleu ! Vrai ? t'as pas pensé une seule minute à aller trouver le comte... toi ?

— Pourquoi faire ?

— Allons ! Je vois qu'y faut te mettre les points sur les i. T'as pas réfléchi que ce que ce Pascalou de malheur t'a fait perdre d'un côté, tu pouvais le regagner de l'autre ?

— Ma foi, non !

— C'était pourtant pas difficile à trouver. Sapristi ! y en a là, de la galette ! Les yeux de la Benoîte brillèrent.

Et, hochant la tête :

— Oh ! pour ça, oui : cent mille francs pour lui... un sou jeté à la mer... quoi !

— Et s'il pouvait les jeter dans notre escarcelle, ça vaudrait-y pas mieux, hein ?

— Pardi, je te crois !

— Et tu ne vois pas du tout le moyen de lui faire faire ce geste.

— Charmant, n'est-ce pas ? interrompit la Benoîte.

« Non, non, ce geste-là, je ne m'en charge pas, moi !

« Vas-y toi !

— T'as l'air de me défier... Tu crois que je n'oserais pas me présenter chez cet Américain ?

— Ah ! tu n'irais pas deux fois.

— Deux fois... deux fois... mais j'irais tous les jours, entends-tu ? s'écria la Martine, en ébranlant d'un formidable coup de poing la petite table placée près de son lit. Ah ! il faudrait bien qu'il m'écoute !

— Et que lui dirais-tu ?

— Je lui dirais :

« Mon beau monsieur, tout ce que vous croyez caché, je le sais. Vous avez volé ou laissé voler l'enfant de Mme Dorval ; si je parle, vous savez ce qui vous attend, hein ? Eh bien ! je veux bien me taire, mais à une condition... »

— C'est que vous payerez, c'pas ?

— Parbleu !

— Eh bien ! ma chère, on ne te donnerait pas même le temps d'ouvrir le bec : tu serais, rien que sur ta mine, jetée carrément à la porte par le nègre ou... par Rigobert.

— Le père est là ?

— Absolument ! Ah ! tu ne savais pas la chose ; tu ignorais la petite retraite princière qu'il a dénichée, toi ? Eh bien !

moi, je la connais, il habite, hiver et été, la villa d'Auteuil...

— Alors, n'en parlons plus, fit la Martine, accablée, se laissant retomber sur son oreiller. Ne faut pas enlever au père le pain qu'il mange. Nous n'avons pas déjà été si bonnes filles ; et, ma foi, c'est p't-être bien ça qui nous a porté la guigne...

— La guigne ? Tu crois à ces bêtises-là, toi ?

— Oui, j'y crois...

Et, dans un bâillement :

— Je suis sup... ers... titieuse. Et puis, j'ai sommeil : fiche-moi la paix... Va te coucher !

Un quart d'heure après, un ronflement sonore s'élevait du lit de Martine annonçant à sa soeur que la discussion était close.

— C'est pas dommage ! murmura la Benoîte.

Et, après avoir pris un petit verre destiné à lui faire oublier et Pascal, et le gosse, et les vingt mille balles, elle se disposa à en faire autant.

III

D EPUIS l'assassinat de lord Seymour, Philis n'avait pu trouver un instant de repos.

On avait beaucoup parlé, dans le monde, de la folie subite du marquis de Mondeville, folie subite, déterminée, pensait-on, par quelque événement extraordinaire ; mais le mot « meurtre » n'avait pas été prononcé. On l'ignorait donc ?

Philis, inquiète, agitée laissa passer quelques jours, lut avidement les faits divers des journaux, écouta ce qui se disait.

Puis, commençant à se rassurer, elle voulut savoir, deviner ce qui s'était passé après sa fuite tragique ; et, un soir, à la nuit tombante, elle se rendit à la garçonnière du marquis de Mondeville.

Vraiment, elle se serait crue plus brave !

Voici qu'au moment de franchir le seuil de la maison du crime, elle se sent secouée par d'horribles frissons.

Il faut pourtant qu'elle entre... car, enfin, si ce cadavre est encore là, il faut qu'il disparaisse, il faut qu'elle voie !

Montant alors, comme une folle, les quelques marches qui conduisent au premier étage, elle va droit au boudoir.

Mais, là, elle s'arrête encore : les bras tendus vers les lourdes draperies, derrière lesquelles elle a vu tomber sa victime, elle hésite... S'il était là, grand Dieu !

Et, blanche et froide comme un marbre, les yeux dilatés par l'épouvante, elle reste immobile et rigide comme si, tout à coup, elle avait été frappée d'impuissance par une main invisible.

Mais ce ne fut qu'un instant.

Soudain, le sang circule de nouveau sous cette peau diaphane, le marbre s'anime ; et, soulevant la portière, la jeune femme marche résolument vers cette petite table près de laquelle est tombé, pour ne plus se relever, celui qui l'avait follement aimée ; vers cette petite table d'où, voilée par l'abat-jour rose, la lumière de la lampe jetait à l'heure funèbre sur tous les jolis bibelots de la chambre d'amour, et jusque sur le visage du mort, des teintes si douces.

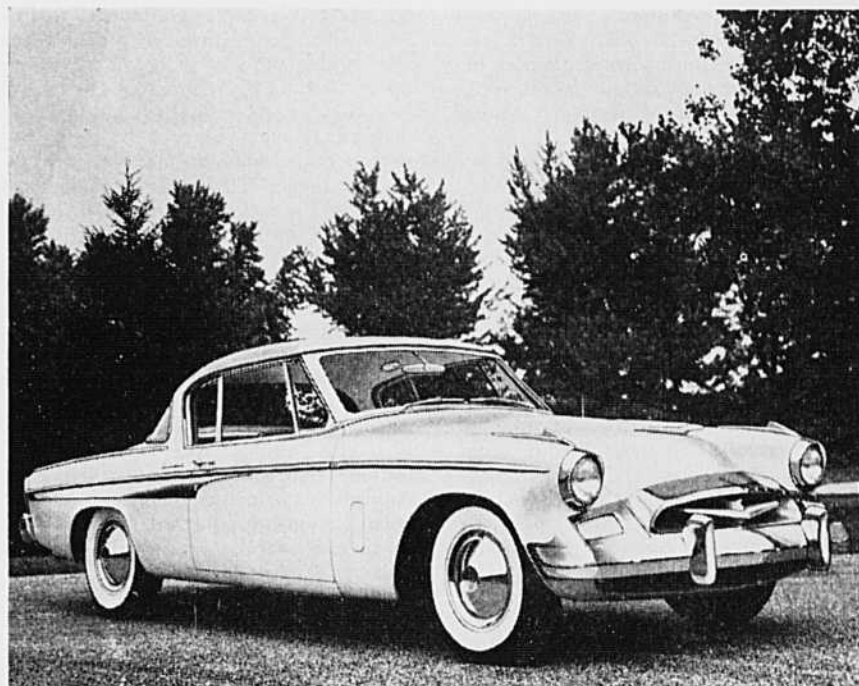
Elle se baisse, regarde. Il n'y est plus.

Qui est venu ? Le marquis, sans doute ? Et qu'a-t-il fait de la victime ?

Car, enfin, sa main n'avait pas tremblé ; elle en est sûre. Elle avait visé droit au coeur.

Elle l'avance, cette main si douce et si fine, cette main qui a tué, vers la cheminée de marbre blanc ; elle prend une bougie dans un candélabre ; et, le bougeoir en main, redevenue elle-même, elle explore la maison depuis les combles jusqu'en bas. Rien !

Puis, comme mue par une idée sou-



Voici le nouveau hard-top convertible qui, dans les modèles précédents, avait déjà obtenu tant de succès. Les chromes de la grille avant et les ornements qui y sont ajoutés soulignent davantage encore la pureté des lignes. L'intérieur est luxueusement aménagé en tissus de nylon et rayonne rehaussés de moleskines. Le nouveau moteur de 175 c.v. V-8 donne à cette voiture une puissance très grande comparativement à son poids. Le centre de gravité surbaissé assure une excellente tenue de route. Agréable à voir, un plaisir à conduire...

STUDEBAKER 55 *les qualités de la fabrication américaine, l'élégance européenne.*

Avec une gamme de nouveaux moteurs dont la puissance varie entre 101 et 175 c.v., Studebaker aligne cette année encore une gamme de voitures appelées à remporter la faveur du public : Champion, Commander, President. Il s'agit de moteurs à haut rendement, développant une grande puissance pour une petite cylindrée. Il en résulte une appréciable économie d'essence.

Tous les moteurs Studebaker sont soigneusement mis à l'épreuve avant d'être livrés. Les caractéristiques mécaniques sont fort intéressantes et prouvent que le fabricant se tient à la pointe des progrès techniques.

Voici le modèle Commander Regal, 5 places, en coupé. Il a subi les mêmes transformations que le modèle ci-dessus ; il est aussi élégant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Il est équipé du nouveau V-8 "Pacesetter" d'une puissance de 140 cv.



daïne, elle descend les marches du per-ron et fouille minutieusement le petit jardin. De-ci de-là, elle aperçoit des arbustes brisés, des chrysanthèmes lamentablement couchés sur le sol, comme si un pied impie les avait foulés.

— Il est là ! pense-t-elle.

« Il va dormir dans ce coin de terre son dernier sommeil... Je suis sauvée !

Et, complètement rassurée, elle reprit le chemin de son hôtel.

On l'attendait pour dîner.

Dans une salle à manger luxueusement servie, Dorval et Roger, assis près du feu, causaient comme deux camarades.

— Voyons, Roger, disait le père, en tendant une cigarette à son fils, quelle carrière veux-tu prendre ? Maintenant que te voici bachelier, il faut opter pour quelque chose.

— Je veux être soldat ou médecin.

— Soldat ? Tu n'y penses pas ! En France comme en Autriche, le militaire n'est pas riche, chacun sait ça, dit Urbain Dorval en riant. Docteur ? C'est autre chose. Quand on a le bonheur de percer, on peut arriver à se faire une belle situation et, si tu veux être docteur, je ne m'y opposerai pas.

— Tant mieux ! Car les deux carrières me plaisent également.

— Tout pour la gloire, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père.

— Superbe, superbe !... Mais tes idées ne sont pas tout à fait en rapport avec les miennes, je te le déclare...

Roger tressaillit. Cette parole de son père froissait ses sentiments les plus intimes, et un pli profond creusa son front.

— Voyons, petit ! dit Dorval, en adoucissant sa voix, pourquoi ne serais-tu banquier comme moi ? Ma maison est bonne. Quelques années encore et je te la cède. Aucun mal pour toi, comme tu vois.

— Pas assez de mal, peut-être, père...

— Oh ! la ! la ! Sais-tu bien que tu frises l'héroïsme, mon cher ? Tu veux absolument apporter ton contingent au travail de l'humanité ?

— Oui. Je considère le travail comme un devoir. Je n'aime pas l'argent trop facilement gagné ; et c'est pourquoi je veux servir ou ma patrie, ou mes frères. Soldat ou médecin, je ne vois pas autre chose.

Le visage du banquier se crispa légèrement ; un sourire contraint erra sur ses lèvres, mais il garda le silence.

— Tu m'as demandé mon opinion, père. Je te la donne franchement. Tu ne m'en veux pas, hein ? continua Roger, d'une voix caressante.

Après quelques instants d'hésitation :

— Non ! dit simplement Urbain Dorval. Tu n'es qu'un enfant après tout, malgré ta haute taille, ton diplôme et... tes moustaches naissantes... et un enfant ne sait rien de la vie. Tu veux être médecin ? Soit. Fais ta médecine, puisque cela te plaît. Quand tu seras docteur, nous reprendrons cet entretien... Tu me feras bien l'honneur de me consulter, je pense ?

— Oh ! père !

— La tâche alors me sera facile, dit le banquier, avec un sourire un peu railleur ; tu auras pris quelques années et, avec elles, mon ami, une conception toute différente de l'existence.

— Je ne crois pas, père.

— J'en suis sûr, moi ! Je suis sûr que tu apprécieras alors les avantages de la fortune, et d'une fortune facilement acquise ; que tu commenceras à compter avec une force qui, seule, peut donner estime, considération... amour, même...

— Seule, mon père ? dit Roger, avec un sursaut. Et le dévouement ? Et la vertu ?

« J'aime mes illusions, mon père. De grâce, laissez-les-moi. Ne me faites pas maudire le temps où nous sommes.

— On ne maudit pas son époque, mon fils. On l'accepte et... on se met à l'u-

nisson. C'est ce que tu feras. Un jour, qui n'est pas loin, tu aimeras, comme les autres, la vie large, la vie à grandes guides, la vie facile, la vraie vie après tout.

— Non ! Pour mon fils, la vie saine, d'abord, la vie heureuse, dit Philis qui entraînait en ce moment.

— Ah ! mère chérie, tu es de mon avis, toi ! s'écria Roger en se levant pour aller au-devant de sa mère et en lui passant les bras autour du cou.

Et elle le laissait faire, et elle ne se dérobait point, puisant dans cette tendresse si vraie, si douce, le seul allègement possible aux tortures morales qui, depuis quelques jours, n'étaient que le trop juste châtiement de son crime.

Comme il était beau, ce fils ! et combien elle l'aimait ! Elle l'avait entendu tout à l'heure discuter avec son père, énoncer ses principes d'honneur ; et son cœur, gangrené pourtant, fermé à tout sentiment noble, en avait tressailli d'aise.

Elle était fière de cette honnêteté qu'elle ne lui avait pas donnée, et qui était en lui.

Où donc l'avait-elle pris ce fils qui lui ressemblait si peu ? Ce fils, ami du devoir, du travail, et de tous les sentiments qui ennoblissent le cœur de l'homme ? Était-ce bien possible que ce fût un rejeton de cette race nomade à laquelle elle appartenait et dont le nom lui apparaissait, dans l'éloignement, synonyme de paresse, de rapine, de vol même...

Oh ! que cet être charmant fût tombé en ses bras, c'était un bonheur, certes, auquel elle ne comprenait rien... Elle le sentait, du moins.

— Tu meurs de faim, petit ? dit-elle avec un enjouement qui coûtait horriblement à son âme troublée.

« Je t'ai fait attendre.

— Il n'est pas encore habitué à cela, dit Dorval en riant nerveusement.

« Il s'y fera !

Puis, sans mot dire, on se mit à table. Et ce fut, comme toujours, un de ces dîners somptueusement servis, par des valets parfaitement stylés, un de ces

dîners, enfin, où rien ne manquait... que l'union des âmes... Les époux n'y échangèrent pas deux paroles.

Au dessert, cependant, quand les domestiques se furent retirés, Urbain Dorval rompit le silence :

— Vous avez entendu parler de la folie du marquis de Mondeville ? demanda-t-il froidement à sa femme.

Philis eut un léger tressaillement, mais ne répondit pas.

— On ne parle que de cela, continuait-il avec un regard scrutateur du côté de Mme Dorval, très occupée, en apparence, à peler, couper une savoureuse poire duchesse, pour la partager avec son fils.

— Le marquis de Mondeville ? dit Philis d'un air étonné comme si ce nom était prononcé devant elle pour la première fois.

« Mais que voulez-vous que cela me fasse ?

— J'ai entendu aujourd'hui même déplorer ce malheur par des personnes de leur monde : on plaint beaucoup sa femme, sa fille, qui sont au désespoir, naturellement...

— Mlle Geneviève ? dit Roger, ingénuement.

— Tu la connais ? demanda Dorval.

— Un peu.

— Où diable as-tu fait la connaissance de cette petite fille ?

— Au Luxembourg ; et c'est toute une histoire.

— Une histoire... au Luxembourg ?... Oh ! raconte-nous ça, dit Dorval en s'accoudant sur la table, et en se disposant à écouter.

— Eh bien ! voilà : vous vous rappelez comme l'été a été chaud, il y a deux ans... Un jeudi, je me rappelle, j'étais en congé, vous m'aviez permis d'accepter une invitation chez un ami ; après le déjeuner, nous nous en allâmes tous les deux rêvasser un peu sous les grands arbres. Il était tôt, il n'y avait encore que très peu de monde.

« Le hasard de la promenade nous conduisit près du bassin ; un petit bateau y flottait... un seul... que, du bord, opposé à celui où nous étions, guettait

ardemment un bambin de sept à huit ans, son propriétaire sans doute.

« Armé d'une gaule, il s'efforçait de ramener à la rive la frêle embarcation sans y pouvoir parvenir. Sa bonne, lui tournant le dos, causait à quelque distance.

— Avec un militaire, sans doute, dit le banquier en riant.

— Justement, père... Et il commençait à pleurer, ce petit, et je me disposais à aller à son aide, lorsque je vis une gracieuse fillette, se séparant brusquement de sa gouvernante, approcher de l'enfant, se saisir de la gaule et, après quelques pas, de-ci de-là, dans la direction toujours changeante du bateau, s'arrêter, les lèvres entrouvertes, le bras tendu, pour guetter, à côté de l'enfant, le moment propice à l'abordage...

« Un coup de vent ramena enfin vers eux la capricieuse voile, séchant du même coup les larmes sur les joues du petit, et soulevant les boucles de la fillette. C'était charmant. Mon ami s'éloignait ; tranquille sur le sort du bateau, je le suivis.

« Nous n'avions pas fait trois pas, qu'un cri strident retentit derrière nous :

« — Oh ! mon Dieu ! Geneviève !

« Je me retournai :

« Triomphant, le bambin, tenant son trésor dans ses bras, courait retrouver sa bonne ; sur l'eau peu profonde, flottaient des boucles soyeuses, de petits pieds s'agitaient.

— Alors ? demanda Philis.

— Alors, je n'attendis pas le gardien, comme vous pensez. Ce fut l'affaire d'un instant... Un bain froid pour la fillette, tout simplement. Il était venu du monde et, après l'avoir remise, toute tremblante, aux mains de sa gouvernante, je m'esquivai, n'attendant pas les remerciements...

— Mais, mon cher ami, tu méritais une médaille de sauvetage ! dit le banquier, en riant.

— Et tu sais le nom de celle que tu as si spontanément tirée de cette situation désagréable ? demanda Philis.

— C'est justement la jeune fille dont parlait mon père, tout à l'heure...

— Mlle Geneviève de...

— De Mondeville, oui, ma mère !

Mme Dorval eut un tressaillement ; mais, se ressaisissant :

— Tu n'étais pas d'âge à te dévouer ainsi pour... une inconnue, dit-elle un peu sèchement.

— Ce n'est pas du dévouement, cela, mère chérie, dit Roger en souriant.

« On ne se noie pas dans le bassin du Luxembourg ! Et puis...

— Et puis ? interrogea Philis.

Une vive rougeur monta au front du jeune homme, mais il garda le silence.

— Et puis... dit le banquier avec enjouement, elle est peut-être délicieuse, son inconnue... Allons ! avoue que c'est ça, petit ?

— Oui, dit Roger, devenu songeur.

« Mais elle eût été autre, que je n'eusse pas agi autrement.

— Et cette jeune fille... délicieuse... l'as-tu revue ? demanda Philis avec un long regard sur son fils.

— Quelquefois, oui, soit avec sa gouvernante, soit avec sa mère. Plus souvent avec celle-ci, cependant... et il y a, sur le visage de toutes deux, une telle mélancolie qu'il est impossible de les voir sans éprouver pour elles quelque chose qui ressemble... — oh ! oui, je ne m'en cache pas — à de la sympathie.

Philis eut un léger froncement de sourcils ; et, brusquement, se leva de table.

Au moment où elle mettait la main sur le bouton de la porte :

— Ne pâlisiez pas ainsi, madame, lui dit Dorval, les dents serrées, votre fils vous regarde.

Et, comme elle s'éloignait :

— J'ai à vous causer, ajouta-t-il en lui touchant le bras.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

6	3	5	7	2	6	4	5	3	8	6	5	4	7	3	8
L	B	U	L	U	E	G	N	A	U	S	E	R	E	L	N
8	4	6	3	7	5	4	6	2	7	5	4	3	6	8	4
E	A	O	L	G	B	N	U	N	E	O	D	A	R	N	E
8	6	3	7	8	4	6	5	7	4	7	5	6	2	7	4
O	I	D	R	U	J	R	N	C	O	O	N	E	V	N	I
4	8	2	6	5	4	7	6	3	8	5	4	6	3	7	4
E	V	O	V	E	R	T	O	E	E	S	E	U	E	R	M
8	4	7	3	6	4	8	2	6	5	4	7	5	2	6	4
L	P	E	N	S	L	L	Y	E	U	I	T	R	A	M	E
8	4	7	6	2	8	5	4	6	3	7	5	4	6	3	8
E	D	E	B	G	V	P	A	E	A	M	R	R	L	U	I
4	6	3	5	7	4	6	5	8	2	6	4	5	3	7	4
G	L	T	I	P	E	I	S	E	E	T	N	E	O	S	T

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

— Quand ?
 — Ce soir...
 — C'est bien. Je vous attendrai.
 — Dans une heure, je serai chez vous.

IV

APRÈS les événements successifs dont elle avait été la triste héroïne, après les émotions terribles de cette journée, Philis avait peine à croire qu'il lui restât encore quelque chose à craindre.

Du reste, son parti était pris : elle nierait tout. Car, où étaient les témoins de son crime ? Il n'en est qu'un qui eût pu avoir le mot de l'énigme, et il n'était pas à supposer qu'il parlât jamais, le malheureux fou !

Rassurée donc, et prête à soutenir la lutte, elle se dirigea vers ses appartements.

La nuit était calme. Dans le boudoir, capitoné de soie, les bruits du dehors n'arrivaient que très affaiblis. Près d'une table, elle s'assit, les lèvres serrées, et songea :

Cette visite de son mari, alors que, depuis si longtemps, ils vivaient séparés, l'air tragique qu'il avait pris pour la lui annoncer, la rendait, malgré tout, inquiète, nerveuse... Elle jetait fréquemment les yeux du côté de la pendule, trouvant que les aiguilles avançaient avec une prodigieuse vitesse.

Elles n'avaient pas encore parcouru la moitié du cadran, qu'un pas pressé se faisait entendre dans la pièce voisine, et que, presque aussitôt, la porte du boudoir s'ouvrait violemment.

Il devançait l'heure.

— Vous savez, dit-il, en refermant la porte à double tour, que j'ai reçu aujourd'hui une lettre terrible vous concernant.

— Ah ! dit Philis sans changer de visage, mais en serrant, de ses mains crispées, les bras du fauteuil où elle était assise.

— On y parle d'un crime, d'un assassinat, continua Dorval en plongeant son regard dans celui de sa femme.

— Un crime ? un assassinat ? dans une lettre me concernant... Merci, mon cher ! Et vous avez été assez sot pour gôber cette plaisanterie ? Ne croyez-vous pas que cette lettre est l'oeuvre d'un fou, ou d'un ennemi qui veut vous tourmenter à plaisir ?

— Cette lettre ne ment pas, madame.

— Ah ! taisez-vous, je vous en prie, vous me faites pitié.

Puis, avec ironie :

— Voyons, montrez-moi un peu ce chiffon de papier.

— Croyez-vous que je veuille le faire encadrer ? dit Dorval avec un calme glacial.

« Je l'ai brûlé, réduit en cendres. Oh ! vous pouvez être tranquille : il n'en reste rien.

— Vous voyez bien que votre accusation ne tient pas debout... Un écart de votre imagination, ma parole ! que vous avez pris, à force de l'entretenir, pour une vérité.

— Impudente ! faut-il vous dire l'heure à laquelle vous avez frappé ? vous nommer la victime ?...

— Dites, mon cher, dites...

— Vous avez tué lord Seymour... Suis-je bien informé ?

Le front moite, les yeux fixés sur le tapis, les mains crispées à la soie du fauteuil, Philis se taisait.

— Eh bien !... Vous êtes moins brave... Vous ne niez plus, maintenant...

Et après un silence :

— C'est au pistolet que vous l'avez tué... vers dix heures du soir, dans la garçonnière de l'autre...

— Assez ! assez ! dit Philis, les mains en avant. Je vois que vous savez tout.

Puis, se levant :

— Eh bien ! oui, j'ai fait cela, moi...

Et, la tête droite, regardant son mari bien en face :

— Et après ? ajouta-t-elle.

— Misérable ! dit le banquier, tout près d'elle, et comme dans un souffle...

— Ah ! ah ! pas d'injures, de votre part, s'il vous plaît ? de vous, je n'en dois pas recevoir !...

— Misérable ! répéta le banquier. Vous l'avez tué parce qu'il vous gênait...

— Dites plutôt : parce qu'il nous gênait, car s'il commençait à être de trop dans ma vie, depuis la fameuse affaire du cercle, il commençait à être singulièrement de trop dans la vôtre...

— Encore un peu, c'est pour me rendre service que vous auriez agi ! fit Urbain Dorval, ironique.

« Peut-être est-ce aussi pour cela que vous désertiez si souvent le toit conjugal et que vous alliez vous retremper dans la petite maison des rendez-vous galants, dans cet élégant hôtel des Champs-Élysées dont... les journaux ont discrètement parlé, à propos de la folie du marquis de Mondeville... »

— On a parlé de... s'écria Philis, épouvantée.

— Rassurez-vous, tout a bien tourné pour vous ; vous attendiez le marquis, lord Seymour est venu — comment ? je l'ignore — les deux hommes se sont rencontrés... de là, lutte entre les deux rivaux que des affaires de jeu désunissaient depuis la veille...

— Mais c'est merveilleux ! votre histoire est tellement vraisemblable que si l'on vous entendait, le marquis serait arrêté immédiatement.

— Sa folie le sauverait, heureusement... Sans cela, l'innocent aurait pu payer pour la coupable. Ainsi va la vie, souvent.

— Ah ! tant pis ! Que voulez-vous ? Chacun pour soi...

— De grâce, taisez-vous ! dit Dorval en haussant la voix. Vous êtes cynique.

« Je dois vous dire, du reste, ajouta-t-il avec plus de calme, que la supposition que je viens de formuler n'a pas même été faite ; et que ni votre nom, ni celui de lord Seymour n'ont été prononcés... L'affaire a fait très peu de bruit ; et vous pouvez vous flatter de l'avoir échappé belle. »

Et comme Philis, alors semblait avoir retrouvé sa superbe assurance :

— Attendez, attendez ! continua-t-il ; tout n'est pas dit : il y a quelqu'un qui sait, et admettez un instant que ce quelqu'un parle ; admettez que l'auteur de la lettre que j'ai reçue en adresse une semblable au préfet de police... Qu'advient-il ?

— Bah ! Je me soucie de l'opinion des hommes comme d'un fétu, dit Philis, d'un air dégagé.

— Et Roger ? Croyez-vous qu'il ne s'en soucie pas ?

— Roger ?... Oh ! c'est vrai ! murmura-t-elle, d'une voix défaillante, cette fois.

— Oui, votre Roger ! Croyez-vous qu'il vous pardonne de lui léguer la honte et l'infamie ?

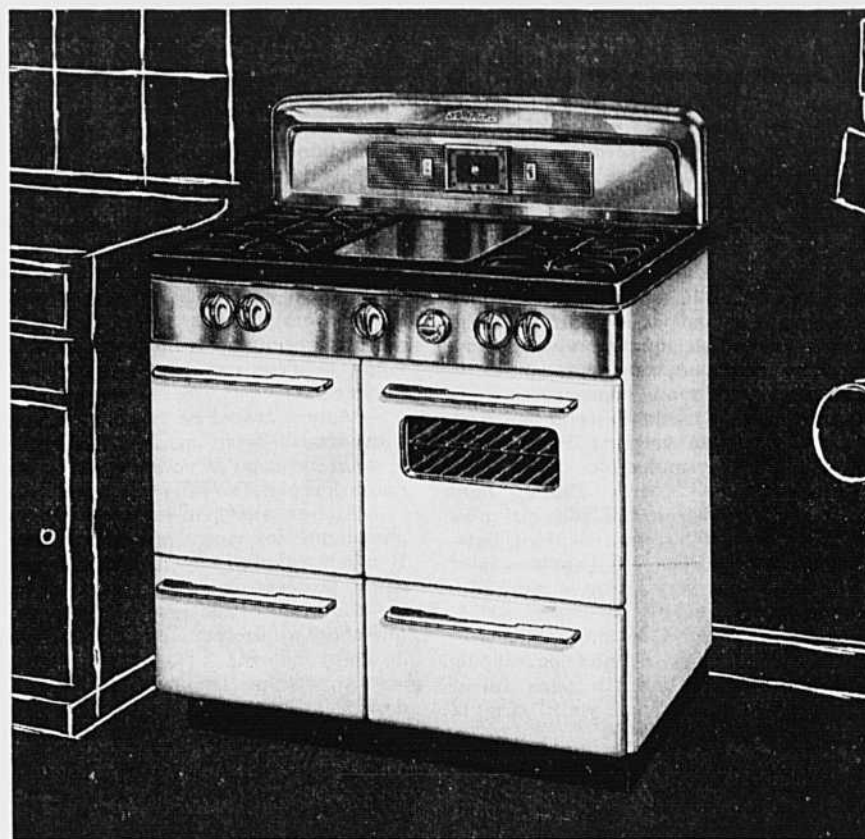
La tête dans ses mains, Philis ne répondait pas ; mais des larmes, les premières qu'elle eût jamais versées, peut-être, filtraient entre ses doigts.

Après quelques instants, se découvrant le visage, et d'une voix où montaient des sanglots :

— Mon fils ! mon fils ! ne pas me pardonner ? s'écria-t-elle, mais c'est pour lui que j'ai tué ! Lord Seymour, qui m'aimait, est venu, je ne sais comment, au rendez-vous donné au marquis de Mondeville. J'ai eu peur d'une lutte, peur du bruit qui en résulterait, peur que mon fils ne sache... En vain, je l'ai supplié de partir ; en vain, je l'ai menacé : il est resté implacable...

« Le marquis montait, une seconde encore et il allait être trop tard. Une arme était près de moi : j'ai tiré ! je vous le répète : pour que mon image demeurât sans souillure dans l'âme de mon enfant... »

— Et vous vous êtes trompée...



Nouveau et beau ! Ce sensationnel poêle à gaz "Tuxedo Top" de Perfection met en vedette le grill-au-milieu pratique. Perfection Stove Company, 7527-1 Platt Ave., Cleveland 4, Ohio.

Disponible au Canada

VOTRE FOYER MÉRITE LA
Perfection



UNE DATE A RETENIR

Depuis le 27 OCTOBRE, vous pouvez vous procurer, chez tous les marchands de journaux et magazines du Québec et d'ailleurs, VOTRE numéro de novembre de

LA REVUE *Populaire*

Vous y trouverez, en plus de la chronique mensuelle de Lucette Robert "Ce dont on parle", de nombreux articles illustrés, et un magnifique roman d'amour :

LE SACRIFICE DE SYLVETTE

par GUY DE NOVEL

OFFRE SPÉCIALE : \$2.50 pour 2 ans

CANADA SEULEMENT

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

LA REVUE *Populaire*

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
 MONTREAL 18, P.Q.

« Laissez passer quelques années et votre fils saura... Des circonstances qui avaient échappé à son enfance lui remonteront à la mémoire ; vos absences fréquentes, votre coquetterie exagérée et mille autres signes qui n'ont pas de portée aujourd'hui seront, pour lui, comme autant d'indices qui le feront vous... »

— Taisez-vous ! Un fils ne condamne pas sa mère : il la plaint et il l'aime !

— Il la plaint, quand elle est à plaindre, quand elle a été abandonnée, trompée... quand son cœur a failli, peut-être ! Mais quand, vivant dans l'opulence comme vous, sans amour — car vous l'avez avoué, vous-même, vous n'aimez rien — elle descend au rang de celles qui se vendent, croyez-vous qu'il puisse l'absoudre ?

— Misérable ! s'écria Philis, hors d'elle-même, n'est-ce pas vous qui m'avez jetée dans les bras de lord Seymour ? N'ai-je pas été l'amorce dont vous vous êtes servi pour le ruiner ?...

— Et le marquis ?

— Le marquis ? C'est une vieille histoire... que vous connaissiez depuis longtemps et sur laquelle vous auriez continué à fermer les yeux sans la catastrophe...

— Qui me les a si brutalement ouverts ! Avouez-le...

— Pas si brutalement que cela : pour ce qui est des rendez-vous galants que vous me reprochez si amèrement, vous étiez fixé, n'est-ce pas ? et vous en preniez facilement votre parti. N'aviez-vous pas un consolateur, du reste ?

— Un consolateur ?...

— L'argent, mon cher, l'argent.

« Sans qui tout est stérile. »

« N'aviez-vous pas mille occupations compensant avec surabondance les heures perdues pour l'amour ? Ne fallait-il pas dénicher les gogos ? Rédiger les feuilles financières ? Couvrir de votre égide les bonnes petites valeurs naissantes ? Les faire monter, monter... de façon à écouler avantageusement votre stock... et à vous retirer les mains pleines... »

Et en riant nerveusement :

— Ah ! ah ! allez donc trouver du temps pour une femme et des enfants, dans une vie si remplie...

— Votre fils était au lycée ; et vous... n'aviez, certes, pas l'air de vous ennuier, nous sommes quittes.

— Conséquemment, trêve aux reproches mutuels, dit Philis d'un air décidé.

— Soit ! dit Dorval. Aussi bien, avons-nous besoin de nous unir en ce moment.

— Pour ?

— Pour sauver Roger.

— Court-il donc un danger ? demanda Philis, anxieuse.

— Le danger d'être renseigné, oui !

— Alors ?

— Alors, il faut quitter la France.

— Quitter la France ! Mais vous êtes fou !

— Il faut partir ! répéta froidement Dorval. C'est le seul parti qui vous reste, madame.

— Mais puisque la catastrophe n'est pas connue, cria-t-elle, affolée.

— Elle l'est... de vos ennemis ; ils ont des preuves ; un jour ou l'autre, ils vous dénonceront... Pourrez-vous vivre dans une telle perplexité ?

— Mes ennemis ? Mais qui sont mes ennemis ? Qui a écrit cette lettre ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non.

— Vous avez la mémoire courte, alors. Cherchez un peu dans vos souvenirs, voyons !

— Serait-ce Réginald ?

— Lui-même.

— Réginald ! Réginald ! s'écria Philis en laissant tomber sa belle tête dans ses mains. Le mal ne vient pas de lui ; il ne saurait faire de mal même à ceux qui lui en ont fait.

— Mais il vous hait, ma chère !

— Puisse-t-il me haïr ! pensait Mme

Dorval, mieux vaudrait sa haine que son indifférence.

— Quant au nègre, il n'oubliera jamais que vous avez joué son maître, et que je vous y ai aidée ; car, enfin... et s'arrêtant devant Philis, accoudée à la cheminée, nous avons été traités tous les deux, continua-t-il. Je vous ai prise dans les bras de celui à qui vous deviez tout, dont vous étiez à la fois l'enfant et, l'être adoré sur lequel reposaient toutes ses espérances de jeune homme... Il me confiait ses rêves... Je les encourageais en travaillant à les détruire ; et quand la mer tragique l'eut ruiné, je n'eus pas de peine à prendre sa place.

— Assez ! assez ! ne rappelez pas des souvenirs de seize ans...

— On dirait qu'ils vous déplaisent, ma parole ! reprit Dorval avec ironie.

— Ah ! ce n'est pas sans regret qu'on abandonne les cimes pour... la fange... Il m'eût retenue sur la pente, lui ; il m'eût protégée contre moi-même...

— Eh bien ! il me reste encore quelque chose à faire pour être à la hauteur de votre mépris...

— Ah ! je ne l'eusse pas cru. Quoi donc ?

— Me pourvoir avant le départ. Croyez-vous que je veux m'en aller les mains vides ? Mener à l'étranger une vie misérable ?...

— Un peu plus ou moins de boue ! dit Philis avec un geste las.

« Et où irons-nous ? »

— Je l'ignore. Nous monterons sur un paquebot, soit à Marseille, soit au Havre, et nous nous en irons à des mille et des mille lieues de la France, là où on ne pourra pas suivre nos traces, là où jamais n'arrivera aux oreilles de notre fils le bruit de nos scandales. Est-ce dit ?

— Oui. Quand partons-nous ?

— Le plus tôt possible.

Après cette explication définitive, Dorval quitta les appartements de sa femme et Philis resta seule à songer :

— Oui ! Il était urgent qu'elle quittât la France, et au plus vite ; d'un jour à l'autre, son secret pouvait être connu. Dorval avait raison, il fallait partir...

Comme elle se levait pour gagner sa chambre, sa femme de chambre parut devant elle et lui remit une lettre.

Elle la prit, la décacheta vivement, la parcourut du regard.

Mais aussitôt, elle poussa un cri de surprise ; et, défaillante, porta la main à son front mouillé de sueur.

V

MARGUERITE allait donc enfin revoir Réginald, savoir de lui où était son fils. Ah ! il ne lui serait peut-être pas possible de l'emmener, ce fils, de lui parler ; mais de le voir ! de mettre dans ses regards toute son âme ! qui donc eût pu l'en empêcher ?

Et le cœur plein d'espoir, elle prit le train de Nogent.

Noël l'accompagnait, tout joyeux, lui aussi ; joyeux du bonheur qu'il allait donner à la jeune femme, joyeux du bien-être si nouveau pour lui dont il commençait à jouir auprès d'elle.

Que c'était gentil de traverser avec cette vitesse et sans le souci du pain quotidien, comme autrefois, les environs de Paris ! Que cette campagne, toute factice qu'elle fût, certes, lui paraissait charmante ! C'était à chaque instant des exclamations sur le bleu du ciel, sur l'élégance des villas, sur la chute des feuilles qui, par ce temps calme, tombaient lentement sur le sol, se déposant en tapis dans les jardins déserts.

Ses yeux en brillaient de plaisir ; sa petite figure souffreteuse en perdait le masque blafard des mauvais jours et commençait à se rosir...

C'était à Marguerite qu'il devait cette sécurité qui lui permettait de jouir, sans arrière-pensée, de tout ce qui l'entourait ; aussi, comme il allait l'aimer ! comme il l'aimait déjà !

Sans s'inquiéter des gens qui le regardaient, un peu étonnés d'une exubérance dont ils ne pouvaient soupçonner les causes, il prenait timidement les mains de la jeune femme ; et elle le laissait faire, le remerciant par un sourire.

— Nous arrivons, va ! Il n'y en a pas pour longtemps, lui disait-elle.

Elle avait presque peur d'arriver maintenant. A mesure qu'on approchait, sa confiance l'abandonnait : comment la recevrait-on ? qu'allait-elle apprendre ?

Et Noël, la tête à la portière et avec le même enthousiasme que s'il eût vu Naples ou Athènes :

— Voilà Fontenay, madame. Quelques minutes encore et nous sommes à Nogent...

Et un instant après :

— Le voilà ! le voilà ! continuait-il. On descend.

En effet, le train s'arrêtait ; et le cœur de Marguerite se mit à battre follement.

Tous deux descendirent.

— Vas-tu te rappeler où est la maison ?

— Oh ! madame ! L'endroit est gravé là, et il mettait le doigt sur son front.

« Vous allez voir si je vous conduis bien. »

Et, tout essoufflé, il allait devant, pour lui montrer le chemin.

Tout à coup, il s'arrêta, réfléchit un moment ; puis, étendant la main :

— C'est là ! dit-il, dans cette allée, la quatrième maison à droite.

— Tu m'attendras à la gare... Je serai de retour dans une heure...

— Ah ! je vais bien penser à vous, madame.

— Merci, petit !

Et elle le quitta, frémissante, se dirigeant vers la demeure indiquée. Elle arrive ; et, d'un geste brusque, sans se donner le temps de la réflexion,

pousse un timbre dont elle perçoit le son affaibli.

Elle attend une minute, deux minutes : rien ne bouge. Elle cherche à voir à travers les fissures d'un mur un peu disjoint, elle aperçoit une façade toute blanche (la façade banale des maisons des environs de Paris), dont les fenêtres, pour la plupart, étaient ouvertes au large.

A ce moment, la grille de la maison voisine s'entrouvrit.

— Qui demandez-vous ? dit une vieille femme en examinant curieusement Marguerite.

— Le comte Réginald. N'est-ce pas ici qu'il demeure ?

— Ma foi ! je pourrais pas trop vous dire... On les connaît si peu, ces particuliers-là. On dirait qu'ils se cachent, ma parole ! Ah ! ils ne sont guère empressés avec les visiteurs, je vous en réponds ! surtout qu'y a des farceurs qui ont presque démoli le timbre, la semaine dernière, à force de carillonner, et qui sont quasiment entrés dans la forteresse... Depuis ce temps-là, dame !

Elle finissait à peine de parler, que David parut.

— Pourrais-je voir M. le comte ? demanda Marguerite avec un léger tremblement dans la voix.

— Qu'avez-vous à lui dire, madame ?

— Des choses graves qui ne regardent que lui.

— Mon maître ne reçoit pas ; mais si vous voulez me permettre d'être votre interprète auprès de lui...

Marguerite garda le silence. Et, après un instant :

— C'est impossible ! dit-elle, il faut que je le voie, il faut qu'il m'entende !

— Inutile d'insister, madame ! dit froidement le nègre. Nous vivons ici en ermites, n'y recevons jamais personne et quelque peine que j'éprouve à vous désobliger, je vous répète qu'il n'est pas d'exception possible.

— Pour moi, si ! Vous en ferez une, certainement, dit Marguerite en soulevant le voile assés épais qui cachait à demi son visage.

— Je ne crois pas, madame, dit le nègre en adoucissant sa voix.

— Suis-je donc si changée que vous ne me reconnaissez pas, monsieur David ?

Surpris de s'entendre nommer, le nègre eut un sursaut, et, après quelques instants d'attention :

— Ciel ! s'écria-t-il, avec un léger mouvement de recul, est-il bien possible que ce soit vous ? vous ! Que voulez-vous donc ?

— Ce que je veux ? C'est vous qui me le demandez ! Ne le savez-vous pas, par hasard ? dit la jeune femme, la voix brisée par l'émotion.

Il y eut un moment de silence.

— Au fait, si ! Je le sais ! dit tout à coup David ; et, d'une voix ferme :

— Entrez ! ajouta-t-il.

Et elle entra. Et, tremblante, elle le suivit, à travers le jardin fruste et sauvage, encombré de hautes herbes et de plantes parasites, jusqu'aux marches de pierre morcelées par le temps qui, dans cette demeure modeste — à dessein, sans doute — conduisaient directement au salon de Réginald.

Quelques minutes plus tard, le comte paraissait devant elle.

Et elle voulut se lever, essayer d'aller à lui ; sa joie trop forte ne le lui permit pas.

— Monsieur le comte ! monsieur le comte ! répétait-elle.

« Je vous trouve enfin. »

Et Réginald s'approcha ; et, sans parler, lui prit les mains, qu'il retint un instant dans les siennes.

Alors, avec un regard où passait son âme, où se lisait son immense espoir :

— Vous avez cru que je l'abandonnais, dit-elle, vous avez dû bien me mépriser... Je pensais cependant toujours, toujours à lui, mais vous m'aviez

LES "RISQUE-TOUT" DU CINEMA [Suite de la page 5]

La dernière apparition à l'écran des membres du Club a eu lieu dans « Par ordre du Tsar » d'André Haguët, avec Colette Marchand et Michel Simon.

Les spectateurs des salles obscures ont pu déjà apprécier le talent et la souplesse de Marcel Rey dans « La route Napoléon » de Jean Delannoy, avec Pierre Fresnay, et dans le film tiré du roman de Peter Cheney : « La même Vert-de-Gris ».

Gleb Bilderling prépare une jeune danseuse, Tania Terentieff, au dur métier de cascadeuse.

Claude Rey a donc déjà des émules ; mais cela ne la gêne pas car elle a de nombreux projets cinématographiques

dont un grand rôle dans une production franco-américaine.

Les Risque-Tout sont de téméraires aventuriers des temps modernes. Ils n'ont peur de rien et veulent toujours faire mieux pour tenir haletants les spectateurs qui, souvent, ne se doutent pas des efforts nécessités et des dangers courus pour une rapide et violente séquence.

Avec panache et le sourire aux lèvres, sur leur route semée de coups durs, les Risque-Tout de la Côte d'Azur font honneur au Cinéma Français.

« LÉOPOLD MASSIÈRE »,
(S.D.G.L.)

RIEN DE SÉRIEUX

Fernand marche sur la chaussée, longeant la bordure du trottoir, le bras droit étendu horizontalement.

— Qu'est-ce qui te prend de marcher dans cette position ?

— J'indique que je vais tourner à droite.

— ???

Et Fernand d'expliquer piteusement :

— C'est tout ce qui me reste de ma voiture.

Le directeur du théâtre miteux discute avec un acteur :

— Je vous engage à 10 dollars par jour.

— Non, répond l'acteur, j'en veux quinze.

Ils tombent d'accord à douze. A peine l'acteur sorti, la femme du directeur dit à son mari :

— Pourquoi as-tu marchandé ? De toute façon tu ne le paieras pas.

— Non, répond le directeur magnanime, mais il perdra trois dollars de moins.

— Docteur, je suis tourmenté par un mal bizarre. Lorsque je me penche légèrement en avant, que j'étends les bras et que je leur fais faire un mouvement semi-circulaire, je sens comme un coup de poignard dans l'épaule gauche.

— Mais enfin, Monsieur, pourquoi faites-vous des mouvements pareils ?

— Écoutez, Docteur, quand vous aurez étudié une autre façon de mettre votre pardessus, vous me l'indiquerez !

Deux pensionnaires (l'un se prétend sir Wilfrid Laurier et l'autre est persuadé qu'il est le fils du grand Papi-neau) se promènent dans le jardin. Le premier soupire :

— Il ne fait vraiment pas gai, ici !

— Ne m'en parle pas, dit l'autre, c'est à devenir fou !

Un médecin, accompagné d'un ami, rencontre un monsieur qui lui jette un regard noir.

— Oh ! Oh ! fait l'ami, ce bonhomme-là n'a pas l'air de vous porter dans son cœur.

— En effet. Figurez-vous que j'ai soigné la mère de sa femme.

— Et vous l'avez laissée mourir ?

— Non, je l'ai guérie !

— N'est-ce pas, chéri, que j'ai des yeux merveilleux ? dit la jeune femme en embrassant son mari.

— Oui, ma chérie.

La douce moitié est lancée.

— Et mes dents ? De vraies perles, n'est-ce pas ?

— Oui, mon petit amour.

— Et mes cheveux ! n'est-ce pas qu'ils ont la couleur des blés mûrs ?

— Bien sûr, mon adorée.

Le nez, les jambes, les bras y passent. Le jeune époux exprime toujours son admiration.

— Mon grand amour ! s'exclama la jeune mariée béate de bonheur. Comme tu sais parler aux femmes !

LA VIE COURANTE...



— Pour l'avoir il a fallu que je menace de retourner chez maman.

tant promis de veiller... J'avais confiance, vous savez ! et quand je n'eus plus rien à ménager, quand mon pauvre père eut fermé les yeux, je vins ! Quelle déception en ne vous trouvant pas, en apprenant que vous n'étiez plus en France... qu'on ignorait où...

— Je n'ai jamais quitté la France, dit Réginald d'une voix sourde.

— Pourtant, cette lettre datée de Liverpool...

— Y avait été mise à la poste par un ami...

— Pourquoi ?

— Pour vous décourager ! pour que vous cessiez d'écrire, de demander...

— Pour me décourager ! Mais... que voulez-vous dire ? Je ne comprends plus, s'écria Marguerite, palpitante.

« Alors, ces réticences de Pascal... ce mutisme de Rigobert... Était-ce donc aussi pour me décourager ?

Et avec un sourire amer :

— Pour me décourager de chercher mon fils... Oh ! ce n'est pas possible... Vous cherchez à m'éprouver, monsieur le comte. Vous avez douté de moi et vous voulez voir si...

« Mais vous pâlissez... Qu'y a-t-il, de grâce ? Répondez-moi... Tout vaut mieux que ce silence. Quoi ! vous vous taisez ? Je vois une larme dans vos yeux... Ciel ! mon fils est mort !

— Non, dit Réginald.

Et ses traits, si calmes d'ordinaire, se contractaient, révélaient l'angoisse qui étreignait son cœur.

— C'est donc bien affreux, ce que vous avez à dire, que vous le faites attendre si longtemps à une mère, s'écriait Marguerite, la voix entrecoupée de sanglots.

Et le comte se taisait toujours.

Alors la porte du salon s'ouvrit brusquement :

— Permettez, maître permettez que votre serviteur parle pour vous. Ce

n'est pas à vous de souffrir, mais à lui, puisque lui seul est coupable, dit David s'arrêtant sur le seuil, attendant un encouragement de Réginald ; et, sur un signe d'acquiescement de celui-ci, s'approchant alors de Marguerite :

— Votre fils vit ! lui dit-il. Il est bon, il est riche, il a un nom !

Les yeux de la jeune femme rayonnaient de joie.

— Mais, continua le nègre, il n'est plus à vous !

— Plus à moi ! mon fils... plus à moi ?

— Non, il est le fils d'Urbain Dorval...

Et après un instant :

— Et celui de Philis ! ajouta-t-il.

— Ah ! enfin, je respire, s'écria la jeune femme, ils ne l'ont pas abandonné ! et, à la condition qu'on n'entendrait plus parler de moi, ils ont eu pitié, l'ont fait élever avec le leur...

— Pas avec le leur : à la place du leur, dit le nègre d'une voix sourde.

— Comment ?

— Le leur ? je le leur ai pris, moi, pour venger mon maître... Ça m'a rafraîchi le sang, vrai ! de leur faire ce tour-là. J'ai mis le vôtre à la place pour vous venger. Voilà ! On vous avait promis que votre enfant serait heureux, qu'on veillerait sur lui. On a tenu parole. Maintenant, dame ! comment ça va-t-il se passer ? Je me le demande...

— Vous vous le demandez. Mais... c'est bien simple : je reviens, je réclame mon fils... je lui ouvre les bras en lui disant : je suis ta mère...

— Ah ! vous croyez que c'est aussi simple que cela ? Eh bien ! et les autres ? qui se sont habitués à l'aimer. Croyez-vous qu'ils ne vont pas crier à l'imposture ?

— C'est vrai, gémit Marguerite.

— Alors, continua le nègre, comme vous tenez à avoir votre fils — ce que je n'aurais pas cru, grand Dieu ! car,

si je l'avais cru, je n'aurais peut-être pas fait ce que j'ai fait — vous nommer l'imposteur... C'est votre droit ! et mon parti en est pris depuis... que j'ai appris votre retour...

« Mais mon maître !... qui n'avait eu qu'un but : vous sauver, arracher votre enfant à l'abandon... mon maître qui n'a connu les conséquences de ma haine que lorsqu'il n'y avait plus de réparation possible et qui, je le sens, ne m'a pas encore pardonné, ne me pardonnera jamais... peut-être... le sacrifierez-vous, lui aussi ?

Marguerite se taisait, la tête dans ses mains, pleurant déjà le bonheur qu'elle avait cru toucher.

— Ne sentez-vous pas, continua le nègre, que vous le perdez ? qu'il sera compromis, déclaré responsable, malgré tout ce que je pourrais dire ?

— Cela ne se peut pas, dit Marguerite résolument ; cela ne sera pas !

— Il le faut pourtant, répondit Réginald très calme.

— Sacrifier votre bonheur après ce que vous avez fait pour sauver le mien, monsieur le comte ? Ajouter cette lâcheté à l'autre ? Non, jamais !

« Comme on me le disait tout à l'heure, mon fils n'est plus à moi... Le bonheur si longtemps rêvé... je ne le mérite pas...

— Alors ?

— Alors, je me tairai. Je ne demanderai qu'une faveur : le voir ! le voir... tous les jours... mais de loin, sans qu'il s'en doute ; sans qu'il ait à s'étonner de me trouver trop souvent sur son chemin ; comme une étrangère... quoi !

— Qui sait ? dit Réginald, si cette tendresse que vous croyez pouvoir lui cacher ne sera pas, un jour, un besoin pour lui ?

— C'est peu probable ! Il n'y a pas de place pour deux mères dans un cœur.

— Mais s'il avait à rougir de l'amour

dont il a joui jusqu'ici ? si le nom que vous avez tant désiré le voir porter, ne devait être pour lui qu'un opprobre ? Si les Dorval, enfin, se déshonoraient...

Marguerite pâlit.

— Il souffrirait trop. Il en mourrait peut-être...

Et après un instant de silence :

— Comme mon père, ajouta-t-elle d'une voix sourde.

— Rassurez-vous, dit Réginald, les actes commis par eux ne sont, jusqu'à présent, connus que de nous ; et je m'engage à faire tout ce qui dépendra de nous, pour préserver de toute souillure le nom de Roger Dorval.

— Oh ! merci, monsieur le comte. Il ne faut pas troubler son bonheur, voyez-vous ? J'aime mieux souffrir encore un peu, attendre... en silence, que le hasard, qui a pitié des mères, me le ramène... mais sans secousse, sans qu'il y ait pour lui la moindre douleur...

Tout à coup, s'interrompant :

— Mais j'y pense : ce mystère qui me sépare de mon fils, une femme m'a menacée de le dévoiler, de jeter brusquement à la tête de l'enfant le secret de sa naissance...

— Que dites-vous ? Une femme ? Il n'en est qu'une qui puisse...

— Une femme se disant voyante et qui demeure rue de Vaugirard sous le nom de Mme Juliette, continua Marguerite.

— Attendez ! dit le comte, se frappant le front, cette prétendue voyante n'est-elle pas d'une taille exceptionnelle ? N'y a-t-il pas quelque chose de masculin dans son allure ?

— Oui, monsieur le comte.

— N'habite-t-elle pas avec sa sœur, une nommée Martine ?

— C'est cela même.

[A suivre dans le prochain numéro]

L'ÎLE MYSTÉRIEUSE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — DOUZIÈME ÉPISODE



La lutte entre le cablai et Top ne dure pas longtemps. Un instant plus tard, le gros porc traîné sur la berge, est assommé d'un coup de bâton par Nab. C'est une bonne prise dont la chair nourrira les naufragés pendant quelques jours. — Pencroff charge alors le cablai sur son épaule, et jugeant la chasse terminée, il donne le signal du retour: il s'agit maintenant de refaire en sens inverse le chemin parcouru ou se fier au flair de l'intelligent Top. — Quoique

n'étant pas sûre de pouvoir s'en servir, nos amis décident de faire une ample provision de bois. Ainsi qu'il l'avait fait quelques jours auparavant, Pencroff établit rapidement un train de bois qui, bientôt, suit le fil de l'eau. — Enfin les Cheminées sont en vue. Les fatigues de la journée s'oublient vite quand un foyer chaud vous attend: en effet, une fumée s'échappe et tourbillonne au-dessus des rochers. Cyrus Smith a réussi à faire du feu!



Quelques minutes plus tard, les trois chasseurs se trouvent devant un foyer pétillant. Smith et Spillett sont là, attendant les compliments. Pencroff, son cablai sur l'épaule, les regarde avec stupéfaction. — Le soleil! La réponse de Spillett est exacte. Avec l'ingénieur, il a enlevé les verres de leurs deux montres, et fabriqué une véritable lentille qui, à l'aide des rayons solaires, a allumé de la mousse bien sèche. — Le dîner est donc rapidement prêt et chacun

se régale de la chair du cablai. L'ingénieur parle peu, préoccupé des projets du lendemain. En effet, ils doivent faire une expédition qui les fixera sur leur sort. — Quelques instants plus tard, les hôtes des Cheminées, y compris Top, s'endorment d'un profond et paisible sommeil, non sans avoir pris la précaution de jeter quelques nouvelles brassées de bois sur le foyer.



De très bon matin, les explorateurs, armés de bâtons, quittent les Cheminées. La route sera longue, puisqu'il faut atteindre le sommet de la montagne la plus haute. C'est là, en effet, que l'on saura si cette terre est une île ou un continent. — Le sol marécageux, puis sablonneux, accuse une légère pente qui, d'ailleurs, ne fait que s'accroître au fur et à mesure que les hommes avancent; l'on se trouve aussi parfois au bord de profondes crevasses qu'il faut contourner. L'ascension devient difficile. — Harbert remarque des empreintes qui indiquent

le passage récent de grands animaux: «Ces bêtes-là ne nous céderont pas volontiers leur domaine», dit Pencroff. «Eh bien», répond Spillett, qui a déjà chassé le tigre aux Indes, et le lion en Afrique, «tenons-nous sur nos gardes». — Le jour baisse, Smith et ses compagnons sont très fatigués par une ascension de huit heures, et il fait presque nuit quand les explorateurs parviennent sur un plateau rocheux. Il est temps maintenant d'organiser un campement, car ils auront besoin de forces pour achever l'escalade le lendemain.



Le lendemain, 30 mars, par un temps radieux, les quatre hommes, frais et dispos, reprennent l'ascension de la montagne. Aucun doute n'est possible, ils sont en train d'escalader le cratère d'un volcan, mais dont aucun grondement ne vient troubler la sérénité. — Ni Smith, ni ses compagnons ne paraissent inquiets de la situation dans laquelle ils se trouvent, car ils ont foi en eux-mêmes. Peut-être sont-ils emprisonnés pour la vie sur cette terre... Et si c'est une île située à une grande distance de tout continent habité. — L'intérieur du cratère ne pré-

sente ni difficultés, ni obstacles à l'ascension. On y remarque des laves très anciennes. Avant huit heures, les quatre hommes sont tout près du sommet du volcan. — «La mer, la mer partout» s'écrient-ils, comme si leurs lèvres ne pouvaient retenir ce mot! La mer, en effet, une immense nappe d'eau autour d'eux. Rien n'apparaît à l'horizon; aucune terre en vue, pas une voile, toute une immensité déserte!

(à suivre dans le prochain numéro)

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — DEUXIEME EPISODE



Résumé : Pierre Lapierre et Jean Laflamme, de l'aviation militaire, deux copains inséparables, ont eu pour mission de rechercher le bandit Pantha évadé de prison. Après la chute de leur avion, ils sauvèrent la vie de l'Américain Bob Cobb, un as de l'aviation. Les trois Blancs sont maintenant poursuivis par le bandit et ses redoutables guerriers.

1. "Ils nous ont vus !" Les trois hommes activèrent encore leur fuite vers les ruines de l'avion. Ils n'avaient pas le moindre espoir de le faire voler, mais Pierre suggérait qu'on se serve de sa mitrailleuse pour vendre leurs vies aussi cher que possible.

2. Stimulés par le galop des ennemis qui se rapprochaient, les trois Blancs ne perdirent pas une minute. En un instant ils eurent mis la carlingue en bonne position pour que la mitrailleuse soit en ligne de tir. C'est l'Américain qui se chargea d'actionner la précieuse arme.



3. Ils n'eurent pas à attendre longtemps dans cette angoisse qu'engendre l'inaction avant la bataille. En quelques minutes les ennemis furent à leur portée et le tac-tac-tac de la mitrailleuse cracha son feu de mort. La déroute s'empara des hommes de Pantha.

4. Voyant qu'il ne pourrait s'opposer à une arme moderne et ne voulant pas faire tuer ses hommes, le bandit ordonna de battre en retraite pour se mettre à l'abri. Il décida d'encercler les Blancs et d'attendre la nuit pour attaquer de nouveau.

5. Ainsi les trois nouveaux amis ne tardèrent-ils pas à se rendre compte de leur fâcheuse position. Les coups de feu pleuvaient de partout contre eux tandis que leurs propres balles s'écrasaient inutilement sur les roches. Il fallait à tout prix trouver quelque chose avant que les munitions ne soient épuisées.



6. Ils décidèrent de se sauver aussi à la faveur de la nuit et de ne pas attendre d'être pris comme dans un piège. Ainsi levèrent-ils leur position avant que la lune ne se montrât.

7. Tout autour d'eux était silence. Les bandits ne tiraient plus, mais on sentait leur présence partout, derrière chaque roche. Lentement, avec une science de Peaux-Rouges, les trois aviateurs se frayèrent un chemin à travers les pierrailles, prêts à se défendre chèrement.

8. C'est sans regret qu'ils laissaient derrière eux leur avion qui avait rendu les services maxima qu'on pouvait en attendre. Leur première tâche consistait à mettre le plus de distance possible entre les bandits et eux, à la suite de quoi il faudrait rejoindre la civilisation, s'équiper de nouveau pour faire une guerre méthodique aux terribles bandits et à leur chef sanguinaire. Qu'importait le danger qui les guettait de partout, il fallait aller de l'avant.



9. Et, au moment précis où ils se croyaient hors de danger, ils eurent la mauvaise surprise de voir surgir deux guerriers ennemis de l'ombre. Ceux-ci brandissaient de longs sabres fort peu attirants. On ne pouvait faire usage des armes à feu sans donner l'alerte à toute la troupe.

10. Ils engagèrent alors un inégal corps à corps, frappant de leur mieux avec la crosse de leurs pistolets. Tant d'audace surprit les bandits qui se laisseront abattre sans trop résister ; du moins au début, car ils ne tardèrent pas à reprendre leurs esprits pour opposer une farouche résistance.



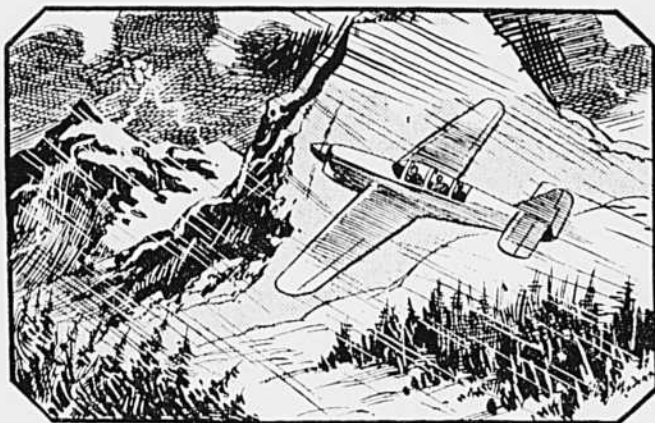
11. Ils en abattaient un... mais un autre ennemi surgissait d'on ne sait où. C'est avec regret qu'ils se décidèrent à faire usage de leurs armes. Les balles sifflaient dans tous les sens. Ils n'eurent rien de mieux à faire que de rompre à nouveau le combat. Bob ne partit pas sans s'offrir la peau d'un nouvel ennemi qu'il assomma d'un fier coup de poing bien placé derrière l'oreille.

12. "Vers les falaises !" cria Pierre qui courait en avant et voyait dans les montagnes leur seule chance de salut. Derrière eux les bandits semblaient sans réaction. Mais tout à coup ils se trouvèrent nez à nez avec Pantha lui-même qu'entouraient de nombreux guerriers.

(à suivre dans le prochain numéro)

LES TROIS ACROBATES

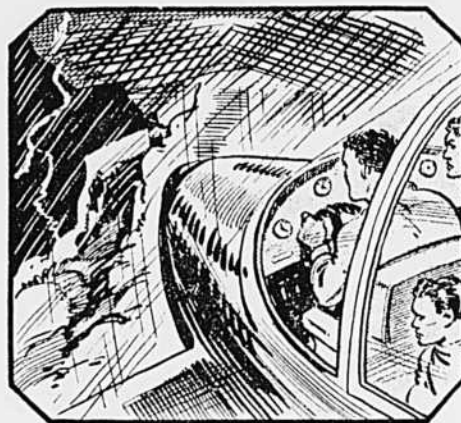
CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — TREIZIÈME EPISODE



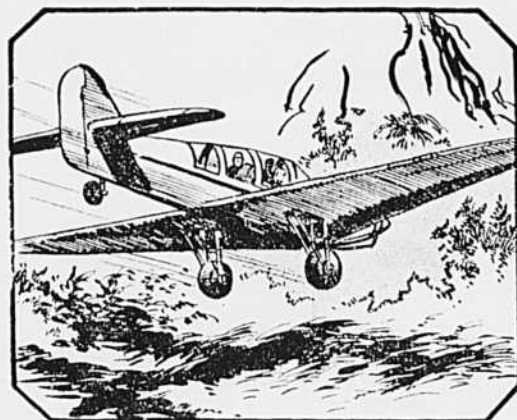
1. Avec une soudaineté surprenante l'orage, qui s'annonçait, s'abattit en plein sur l'avion dans lequel se trouvaient nos trois héros exploitant l'Afrique. Une pluie torrentielle se déversa, et l'appareil frémit violemment comme la furie de l'ouragan atteignit son paroxysme. "Donne-lui de l'essence, Nat !" cria Ned. "Sinon nous serons pincés dans ces montagnes !"



2. Mais Nat ne pouvait exiger de l'appareil plus de vitesse. Déjà il avait été contraint de faire voler l'avion à basse altitude, à cause du poids qu'il transportait, et comme résultat il dut suivre les vallées étroites entre les montagnes très élevées. De temps à autre l'appareil piquait dangereusement comme s'il allait s'écraser, lorsqu'il tombait dans de profondes poches d'air.



3. Mais grâce à la manœuvre habile de Nat l'avion se redressait chaque fois et se cabrait au travers de l'ouragan, quand, tout à coup, Nat poussa un cri. "Il y a une vallée en avant de nous !" jeta-t-il. "Il va falloir atterrir jusqu'à ce que l'orage cesse ! Sinon, nous allons nous écraser sur le sol !"



4. L'avion piqua du nez et l'appareil plongea vers le sol. Comme ils perdaient de l'altitude la furie de l'ouragan diminua, et nos héros furent tout étonnés de se trouver dans un ravin fertile, rempli de plantes tropicales.



5. "Eh bien, en voilà une surprise !" murmura Ned, comme lui et ses frères descendaient de l'appareil. "Je savais cette région inexploérée, mais je ne m'attendais pas à trouver un endroit comme..." Alors, un cri d'alarme de Nippy lui fit faire volte-face, pour découvrir qu'un groupe d'indigènes s'étaient approchés en rampant et les avaient encerclés.



6. Ned se rendit compte qu'il serait inutile de tenter de résister, cernés ainsi par les naturels armés, et il conseilla à Nat et Nippy de se soumettre tranquillement, espérant que cela montrerait aux indigènes que leurs intentions étaient pacifiques.



7. Mais si Ned avait espéré que leurs vies seraient épargnées par la non-résistance, il fut bien vite dérompé. En effet le chef de la tribu décida de leur sort. "Aucun Blanc qui souille notre sol n'en peut sortir vivant !" déclara-t-il. "Tout étranger qui met les pieds dans cette vallée mérite la mort !"



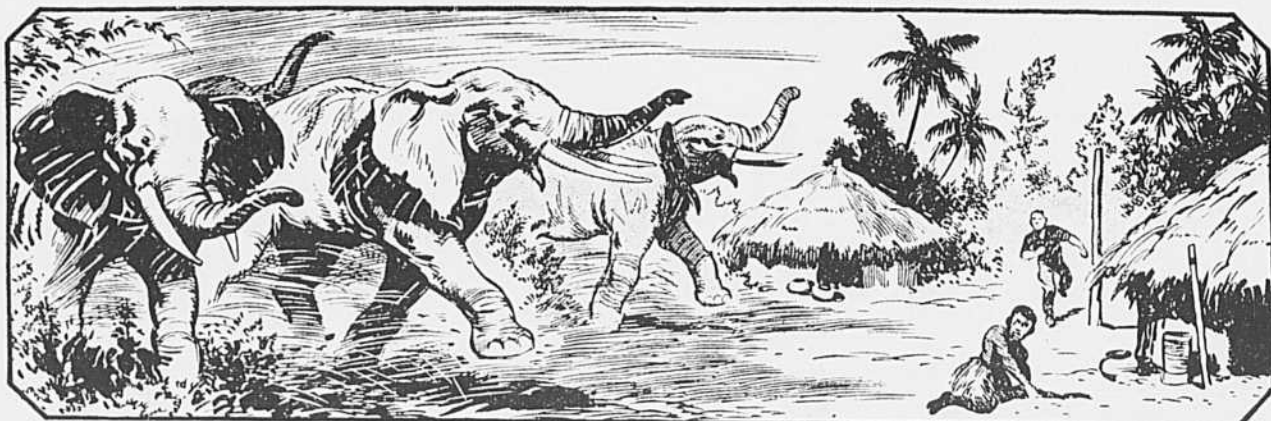
8. Les naturels assemblés répondirent par de hautes clameurs, et nos trois héros venaient à peine d'être conduits à l'écart lorsqu'un guerrier fit irruption hors de la jungle. "Les éléphants !" hurla-t-il. "Ils sont pris de panique ! Ils s'en viennent par ici ! Sauve qui peut !"



9. Ned, Nat et Nippy ne comprirent pas ces avertissements, mais ils entendirent le grondement comme les éléphants se ruaient sur le village, aussi surent-ils alors pourquoi les naturels s'étaient enfuis. "Voici maintenant notre chance de nous évader !" s'écria Nat.



10. Ils se mirent alors à se hâter à travers le village, aussi anxieux d'échapper aux éléphants que l'avaient été les indigènes. Mais, horrifiés, ils virent les éléphants, se précipitant furieusement hors de la jungle, charger droit un enfant sans défense.



11. "Sapristi ! Ils vont l'écraser !" haleta Ned, et un moment il demeura pétrifié d'horreur. Alors le barrissement strident des éléphants en panique le ramena à la réalité. Ne se souciant de rien, sauf de l'enfant qui gisait là, impuissant, sur la piste des éléphants déchaînés, Ned s'élança en avant, prêt à risquer sa propre vie pour sauver celle de ce petit indigène. "N'y vais pas, Ned !" cria Nippy. "Tu vas être broyé !" Mais le leader des trois frères continua sa course, le regard fixé sur l'enfant étendu en plein sur la route des pachydermes.

(à suivre dans le prochain numéro.)

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Le Pérou a deux fois et demi la superficie de la France et pourtant les terres de culture n'en occupent que le cinquantième. Sa population de sept à huit millions d'habitants vit, dans une proportion de près des deux tiers, à une altitude moyenne de 10,000 pieds.

A la Biennale de Venise, le peintre Ben Shann a obtenu le prix de peinture décerné par le Musée d'Art moderne de Sao-Paulo. Ce qui fit dire à Salvador Dali: — Né en Russie, citoyen américain, exposant en Italie, il obtient un prix brésilien: on a raison de dire que l'Art n'a pas de patrie.

En 1900, Elisha Otis construisit le premier escalateur ou escalier automatique qui fut exhibé à l'Exposition de Paris. L'année suivante, Siegel-Cooper, un magasin à rayons de New-York, fut le premier à faire installer un escalateur à l'usage de sa clientèle.

La Californie est l'une des rares contrées du monde où l'on puisse toucher un chèque à des guichets de banque ouverts la nuit. Quiconque est pourvu d'un emploi régulier peut s'y faire prêter 300 dollars sur sa simple signature. Ces deux innovations, entre bien d'autres, sont le fait de la plus grande des puissances californiennes, la Bank of America.

Pour l'élevage, l'Utah recense plus de vaches que d'hommes. Au total, la valeur de la production agricole dépasse 150 millions de dollars par an, chiffre prodigieux pour un désert.

Arturo Toscanini a refusé de célébrer son 87e anniversaire. Il a en revanche, fêté les 50 ans de son fils Walter, jouant au piano quelques chansons qu'il composa, paroles et musique, dans sa jeunesse.

Le maire de Marchienne-au-Pont, en Belgique, fait enregistrer le «oui» des nouveaux mariés. Il leur remet le disque et les invite à l'écouter, chaque fois que le besoin s'en fera sentir.

Thomas Cook était ébéniste à Leicester, et il semble bien que rien ne l'avait préparé à son extraordinaire carrière touristique. Seulement, il était passionné pour la tempérance. Il ne buvait ni vin ni alcool et était un ennemi juré du tabac. C'est en organisant des meetings de tempérance qu'il fut amené à concevoir le voyage collectif. Le 5 juin 1841, alors qu'il est toujours ébéniste, il a l'idée d'organiser le premier train d'excursion collective, de Leicester à Loughborough, pour transporter un groupe important de militants à une manifestation de tempérance. Le déplacement comporte le transport par chemin de fer et le ravitaillement de la clientèle ainsi réunie. Un train spécial a été organisé, par négociation spéciale des billets, de concert avec le Midland Railway. A la vérité tout est sorti de là. Ce meeting de tempérance a un tel succès qu'on le renouvelle et que peu à peu, Cook s'accoutumant à cette entreprise, s'installe comme agent d'excursion, organise des voyages collectifs, des vacances en groupes...

Sur les 680,000 habitants de l'Utah, 450,000 sont des Mormons. Ce n'est pas le nom qu'ils se donnent eux-mêmes. Ils s'appellent modestement des Saints — les Saints du Dernier Jour. Ils s'interpellent entre eux par les mots de frère et soeur. Ils appellent tous les autres membres de la famille humaine des Gentils. L'Utah est le seul pays au monde où un Juif soit un Gentil. Les Mormons ont donné à la capitale, Salt Lake City, le nom de Zion.

A la fin du siècle dernier, l'agence de voyages Thomas Cook avait pris une telle ampleur qu'elle fut sollicitée d'organiser des voyages royaux. C'est Cook qui prit en charge le tour du monde des deux fils d'Edouard VII, dont le futur George V. La tradition s'est conservée et, tout récemment, la Princesse Margaret, visitant l'Italie, s'adressait encore à l'Agence Cook pour faciliter son voyage.

Il y a de cela près d'un siècle, un Français astucieux nommé Verdier commença la fortune de sa famille en ayant l'idée d'apporter du fer à la Californie, au lieu de venir lui arracher de l'or. Il affréta un brick, la *Ville-de-Paris*, qu'il chargea de quincaillerie. Ses marins désertèrent, suivant la règle, dès que l'ancre fut tombée devant Barbary Coast. Seul à son bord, armé d'une balance, Verdier vendit ses clous: une livre de clous, une livre d'or. Son arrière-petit-fils, Paul Verdier, possède aujourd'hui à San-Francisco le magasin de nouveautés le plus luxueux de l'Ouest américain: *City of Paris*.

L'Amérique du Sud, ce demi-continent, a passé l'âge du chemin de fer sans le vivre. Avant qu'on ait pu songer à y construire des chemins de fer rentables, elle était entrée dans l'ère du camion. Elle s'est ruée ensuite dans l'ère de l'aviation. La compagnie de transports aériens qui se vante d'être la plus ancienne des deux Amériques n'est pas une compagnie fondée aux Etats-Unis, mais une compagnie d'origine sud-américaine lancée en Colombie par des Allemands, en 1926.

Mars ne sera qu'à 54 millions de milles de la Terre au mois de juin. Ce sera la première fois depuis 1941 que ces deux planètes seront si proches l'une de l'autre. Blemfontein, en Afrique du Sud a été choisi par la Société Nationale de Géographie américaine comme lieu d'observation afin d'étudier dans les meilleures conditions possibles la planète Mars au moment où elle se rapprochera de la Terre.

Les cendres de Gengis Khan auraient été retrouvées dans la province de Tsinghai. Elles avaient, paraît-il, été emportées par les nationalistes chinois et perdues en route.

Il y a en Russie, 930 millionnaires officiels. Entre autres: Le maréchal Boudienny (neuf écuries de courses), Mikoyan, ministre du Commerce, propriétaire du palais Narytschkine, à Moscou, la danseuse Oulanova, qui a reçu de Staline le château du prince Galitzine. L'écrivain Ilya Ehrenbourg vient tout juste de franchir le «mur du million».

Ci-contre: la tombe de Louis Francoeur, journaliste de talent né en 1905 et tué tragiquement dans un accident d'auto en juin 1941.



PELERINAGE AU CIMETIERE DE NOTRE-DAME- DES-NEIGES

[Suite de la page 7]

Plus tard on transportera là une partie des corps ensevelis au cimetière St-Antoine (Dominion Square). En 1860, les Récollets seront réinhumés dans la chapelle N.-D.-des-Anges, sur la rue Cheneville.

Et, depuis cette date, les cortèges de familles en deuil n'ont cessé de prendre le chemin du cimetière qui abrite aujourd'hui le dernier sommeil de plus de 800,000 Montréalais. Ceux qui veulent s'y promener pourront y retrouver les tombes de ceux qui, de leur vivant, avaient acquis à la notoriété comme de ceux qui, en dépit de monuments magnifiques, ont sombré dans l'oubli le plus complet. C'est le passé de notre ville qui repose ici pour l'éternité. On peut y voir une soixantaine de cryptes ou caveaux de familles, une grotte de Lourdes, oeuvre de M. Louis Dupaigne p.s.s., un chemin de croix, une chapelle, le bureau de l'administration. De larges concessions ont été faites à des communautés: ordres religieux, Petites Soeurs des Pauvres, Union des Artistes, Union Nationale Française, etc.

Le cimetière est toujours administré par la Fabrique de Notre-Dame à laquelle il appartient et sous la direction du très habile M. Jean-Baptiste Vinet, curé de Notre-Dame.

Malheureusement, on ne saurait louer à tous points de vue cette administration par trop «économique et rentable». Nous savons que le progrès doit

faire son entrée partout, mais il n'est pas indispensable d'ensevelir les pauvres au bull-dozier et en série selon le procédé inauguré en 1949. Si au moins ce progrès était dispensé à tous! Mais il faut voir avec quel soin on contourne avec les tondeuses mécaniques les tombes de ceux qui ne peuvent en payer l'entretien, avec quel empressement on enfonce ou transporte les cercueils des insolubles, avec quelle rage on déboise ce qui fut un parc magnifique pour faire de la place et louer de nouvelles concessions. Selon un article publié dans le Petit Journal en 1950, les autorités du cimetière ont maintenant le monopole de la vente des pierres tombales pour les pauvres. Elles retirent ainsi un revenu aux entreprises privées et, pour ce commerce, ne payent aucune taxe. De plus, ces plaques sont affreuses, à peine enfoncées dans le sol, donc appelées à disparaître. La presse relève régulièrement des scandales. On avait remarqué que les mêmes couronnes revenaient plusieurs fois, à peine «rafraichies» de quelques fleurs, que les employés récupéraient les rubans et montures métalliques pour les revendre aux fleuristes. Le calme est sans cesse troublé par le bruit des machines. Cette année encore, les tombes ont été malmenées par des bandes de vandales.

(L'auteur exprime de vifs remerciements au Service des archives de Montréal, sans la collaboration duquel il lui aurait été impossible d'écrire cet article.)

ETAIT-CE LA MAIN NOIRE...! [Suite de la page 14]

Elle n'apporta aucun développement. Le verdict consacra le mystère Sartori. On le rédigea ainsi: «Francesco Antonio Sartori est mort à Montréal le 24 novembre 1906, d'une fracture du crâne, ayant été tué par une ou des personnes inconnues. Nous demandons à la police de continuer ses recherches».

La police continua, mais ne trouva

rien. Paolo Priore, suspect no 1, avait disparu sans laisser de traces.

Est-il coupable?

Si oui, agissait-il pour son propre compte ou n'était-il qu'un bras au bout de la Main Noire?

Qui le saura jamais?

ALAIN ROBERT.

*** ANECDOTES ET PENSEES

Où le père a passé, passera l'enfant.

ALFRED DE MUSSET.

Quand les femmes ne prêtent plus à la médisance elles s'y adonnent.

EMILE AUGIER.

Voici une nouvelle

HUILE À MOTEUR

qui augmente

puissance et millage!

**Son emploi équivaut à une hausse
de l'indice d'octane de la gasoline**



LA NOUVELLE

La preuve a été faite que la nouvelle Mobiloil Special *augmente vraiment la puissance du moteur*. Dans des centaines de voitures de toutes catégories, l'emploi de la nouvelle Mobiloil Special a permis de réduire l'indice d'octane requis: elle a donné la même amélioration de performance qu'une hausse de l'indice d'octane.

De plus, en augmentant le rendement et en diminuant le gaspillage d'énergie, la nouvelle Mobiloil Special *augmente le millage et prolonge substantiellement la durée de n'importe quel moteur*.

Après seulement deux changements d'huile, cette huile d'un genre nouveau a fait disparaître le cognage et redonné

une vigueur nouvelle à bien des moteurs "fatigués".

La Mobiloil Special a supprimé ou atténué les défauts d'allumage. Elle a presque supprimé l'usure due à la corrosion et à la friction.

Elle a permis des départs instantanés par un froid au-dessous de zéro et assuré complète protection à des températures plus hautes que la normale.

Cette huile s'emploie sous tous les climats, en toute saison, et remplace à elle seule les huiles SAE30, 20W-20 et 10W. La Mobiloil Special remplace aussi l'huile 5W dans toutes les régions où la température ne descend pas au-dessous de -15° pendant de longues périodes (en ce cas, il faut employer la Mobiloil 5W).

**Du nouveau...
encore un produit**

Un p
fait f
indust

QUEBEC

MINISTÈRE DE LA
LEGISLATURE
UNION DU GOUVERNEMENT
QUEBEC
1952-53-60478

EN VENTE CHEZ LES VENDEURS **IMPERIAL** - IN